

L'agrégateur



Ce roman est mis à disposition selon les termes de la licence
Creative Commons BY – ND

Voir <http://fr.creativecommons.org/> pour plus d'informations

La photo de couverture a été partagée sur Flickr par **decade_null**
(<http://moblog.net/barabbas/>)

Jérôme Vuitteuz

L'agrégateur

ROMAN

DU MÊME AUTEUR

Liberté cryptée (Roman) – 2006

disponible sur <http://www.lulu.com>

Le contrat de mariage (Pièce de théâtre) – 2008

disponible sur <http://www.leproscenium.com>

L'utopie de Greg (Nouvelle) – 2009

disponible sur <http://www.lulu.com>

Le collier de perles (Pièce de théâtre) – 2010

disponible sur <http://www.theatrotheque.com>

Lieutenant Mat (Roman) – 2010

disponible sur <http://www.lulu.com>

MAIS AUSSI

On refait le blog (blog) – Depuis janvier 2005

<http://merome.net/blog>

Édité en 2011 par lulu.com

<http://www.lulu.com>

*Les grands chefs n'ont qu'un point commun :
ils se battent toujours pour la dignité des faibles.*

Jules César, dans Kaamelott Livre VI – Alexandre Astier

PARTIE 1

- Toi, là ! Debout ! Le patron veut te voir !

Je me suis réveillé en sursaut, et j'ai ressenti immédiatement un violent mal de tête. Je voyais à peine l'homme qui me parlait, à contre-jour, alors que mes yeux brûlaient de sommeil.

Il m'a bousculé en se tenant à distance, pointant sur moi un objet dont je ne distinguais pas la forme. Devant son insistance, j'ai fait un effort surhumain pour tenter de me dresser sur mes jambes. J'ai plaqué mes paumes sur mes paupières en espérant améliorer ma vision, mais sans succès.

Un goût métallique envahissait ma bouche et m'incendiait l'œsophage. J'ai fini par réussir à me tenir debout et, dans un équilibre chancelant, j'ai suivi la silhouette et la voix devant moi qui continuait à me donner des ordres.

Petit à petit, j'ai retrouvé une partie de mes sens, juste assez pour me rendre compte que j'étais dans un état de santé pitoyable. Des douleurs lancinantes traversaient mon corps et semblaient toutes rejoindre mon crâne. Comme si j'avais été roué de coups, des courbatures ankylosaient mes muscles et ra-

lentissaient mes mouvements. Les mains vers l'avant pour ne pas me cogner, je suivais péniblement cet homme que je ne reconnaissais pas plus que les lieux qui m'entouraient.

Des murs gris et sales encadraient un couloir sans fin dont le sol était humide et froid. Une odeur d'urine et d'eau de javel semblait transpirer des parois verticales. Des ampoules blanches peinaient à éclairer des pièces borgnes toutes semblables alignées de chaque côté du trajet que nous empruntions.

La réflexion la plus sommaire me demandait une concentration hors norme. Où étais-je ? Pourquoi ? Chaque question que mon cerveau parvenait à concevoir semblait m'arracher le cuir chevelu. Et aucune réponse ne me venait.

Au bout d'une dizaine de mètres, j'ai trébuché, et, en tombant, comme si je me réveillais enfin de cette torpeur, je me suis rendu compte que je ne me souvenais même plus de mon nom !

L'homme m'a fait pénétrer dans un local exigu et c'est quand il a appuyé sur un bouton que je me suis aperçu que c'était un ascenseur. Nous avons gravi quelques étages en silence. Adossé au mur de la cabine, je tentais de reprendre des forces.

À moins d'un mètre de lui, je pouvais à peine distinguer les contours de son corps et de son visage. Il portait un uniforme d'une couleur indéterminée, j'ai essayé de deviner l'heure sur sa montre, mais sitôt que les portes de l'ascenseur se sont ouvertes, il m'a poussé dehors. Je n'avais aucune forme de résistance à lui opposer.

Le dédale de couloirs m'a semblé interminable, mais nous sommes enfin entrés dans une sorte de bureau. Un autre homme semblait nous y attendre. Ils m'ont demandé de m'asseoir.

L'homme derrière le bureau m'a immédiatement adressé la parole :

- Alors ?!
- Alors quoi ? Ai-je répondu.
- Où en êtes-vous ?
- J'en suis au point de me demander qui je suis et ce que je fais là. D'abord où sommes-nous ?
- Vos compagnons de cellule ne vous ont pas expliqué ?

En entendant « cellule », j'ai immédiatement pensé à « cellule de dégrisement » et je me suis demandé si j'avais pu boire ou me droguer au point d'arriver à cet état de déchéance. J'ai essayé à nouveau de faire appel à mes souvenirs, mais cela n'a eu pour effet que de déclencher de nouvelles céphalées. Devant mon silence, l'homme a repris :

- Vous êtes ici dans une maison centrale. Une prison.
- Une prison ? Mais pourquoi ? Je ne me souviens pas de...
- Vous êtes en prison parce que vous avez commis des faits répréhensibles. Vous ne vous en souvenez pas ?
- Mais non ! Pas du tout ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Et pourquoi ?
- Vous souffrez d'amnésie sélective, ce qui n'est pas rare dans ce genre de cas. Vous avez eu un choc émotionnel en... passant à l'acte, et votre cerveau refuse aujourd'hui d'accepter et d'assumer votre comportement.
- Mais quel comportement ? C'est impossible, voyons...

Je sentais monter la colère en moi, mais j'étais totalement démuné pour me défendre. Je n'avais aucun contexte auquel me rattacher, aucune certitude quant à mon innocence, puisque je ne savais même pas de quoi j'étais accusé. Mes oreilles bourdonnaient au rythme de l'afflux sanguin qui irriguait mon cerveau. J'ai dû porter les mains à mon visage pour faire passer un violent vertige.

- Ne vous inquiétez pas, petit à petit, la mémoire vous reviendra. Pour l'instant, la seule chose à faire est d'accepter votre sort et de ne pas faire de vague. Cela ne ferait qu'aggraver les choses.
- Mais quelles choses ? Expliquez-moi au moins la raison de ma présence ici !
- C'est impossible.

Un troisième homme est apparu dans mon champ de vision. Il était vêtu d'une blouse blanche et semblait me regarder comme un rat de laboratoire. Il a pris la parole :

- Monsieur, je suis le médecin de cet établissement. Je n'ai aucune relation hiérarchique avec les agents de cette prison, seul m'importe la santé de ses occupants. Vous pouvez me faire entièrement confiance. Vous avez eu un violent traumatisme psychologique qui a causé une perte partielle, et temporaire, de mémoire. C'est à vous de reconstruire tout ça, et il vous faudra du temps. La raison pour laquelle nous ne pouvons pas vous révéler la cause de votre présence ici est médicale.

- Comment ça ? Qu'est-ce que ça peut bien changer à mon état de santé ?
- Vous êtes dans une phase normale qu'on appelle « le déni ». Votre esprit refuse de croire ce que vous avez fait, et par conséquent, quiconque essaiera de vous en convaincre vous apparaîtra comme un dangereux menteur. Il n'est pas rare que cette phase soit suivie de troubles paranoïaques, ce que nous souhaiterions éviter, bien sûr. Il est important, dans les tous premiers jours au moins, que personne ne vous explique ce que vous faites ici et que vous tentiez, par vous-même, en essayant de rassembler vos souvenirs, de reconstruire le puzzle de votre vie jusqu'à ces tragiques événements.
- Tragiques ? Vous voulez dire que j'ai commis un meurtre !
- Je n'ai rien dit de tel, mais voyez comme votre cerveau se défend et comme il perçoit les choses violemment. Croyez-moi, pour votre santé mentale, il vaut mieux que vous ne sachiez rien pour l'instant.
- Dites-moi au moins comment je m'appelle, dans quelle ville j'habite ! Ma tête est vide comme une balle de ping-pong, j'ai l'impression que ça résonne à l'intérieur.
- Détrompez-vous, votre cerveau fonctionne encore très bien, et d'ailleurs, nous parvenons à avoir cette discussion ensemble, preuve que vous avez conservé votre capacité à manier la langue française. Par ailleurs, vos muscles répondent, vos sens fonctionnent... D'un point de vue médical, vous n'êtes pas si mal en point !
- Je peux à peine marcher ! J'ai des courbatures et je vois devant moi avec difficulté.

- Nous avons dû vous administrer un sédatif. Ce sont juste des effets secondaires qui vont s'estomper petit à petit. Reposez-vous et tout ira mieux.

Je m'apprêtais à répondre au médecin, mais l'homme derrière le bureau, qui était vraisemblablement le directeur de l'établissement m'en a dissuadé d'un geste de la main.

- Vous aurez l'occasion de voir le médecin régulièrement. Ce n'est pas le lieu pour une consultation. Nous allons vous reconduire à votre cellule, j'espère que vous avez bien compris la situation et où était votre intérêt. Tenez-vous bien, reposez-vous et tout se passera bien.

Sans me laisser le temps de parler, le directeur, d'un signe à son subalterne, a mis fin à la conversation. L'homme en uniforme, sans doute un gardien, m'a soulevé de ma chaise pour précipiter ma sortie. Nous avons marché jusqu'à l'ascenseur et en attendant que les portes s'ouvrent, j'ai engagé la conversation :

- Et vous ? Vous savez comment je m'appelle ?
- Non. Et de toute façon, je n'aurais pas le droit de vous le dire.
- Et pourquoi je suis là ?
- Si vous êtes là, c'est que vous avez fait une connerie.
- Mais... Quel genre de connerie ?
- Le genre qui vous envoie en prison pour au moins un an.

- Au moins un an ?
- Vous êtes dans une maison centrale. Si vous aviez juste tabassé votre voisin, vous seriez en maison d'arrêt.

Les portes de l'ascenseur se sont ouvertes et nous sommes entrés à l'intérieur. L'homme a appuyé sur le bouton en face de l'inscription « -1 », l'afficheur indiquait que nous nous trouvions présentement au troisième étage.

Quatre étages plus bas, j'ai regardé le couloir froid et humide de tout à l'heure d'un œil nouveau. Toutes ces portes étaient des cellules, certaines étaient d'ailleurs occupées par des hommes sales qui nous lançaient des regards noirs. Ces détails m'avaient échappé à l'aller.

Le gardien a sorti de sa poche un trousseau de clés et a ouvert l'une des cellules. Un mastodonte barbu était adossé sur le mur du fond. Sans dire un mot, il m'a regardé entrer dans sa cellule. Sa pilosité abondante cachait sa bouche et ses yeux et rendait impossible le décryptage de son faciès.

L'homme en uniforme a refermé derrière moi et je suis resté pendant quelques secondes debout, immobile, en face de mon compagnon de cellule. Puis j'ai senti le besoin urgent de m'asseoir, et me suis approché de l'une des deux couchettes en bois qui étaient accrochées au mur par deux chaînes.

À peine assis, mon voisin de cellule m'a prévenu d'une voix lente, mais menaçante :

- Tu lèves ton sale cul de là ou je te pète ta gueule.

La cellule était étroite et insalubre. Sur les murs de chaque côté de la porte pendaient les planches en bois qui faisaient office de couchage. Sur l'autre mur, en face de la porte, une cuvette de W.C. jaunie et un lavabo fendu restaient miraculeusement accrochés au mur de béton. Mon compagnon de cellule s'est assis sur sa couchette et n'a plus dit un mot. J'avais sagement suivi son conseil et je tentais de me faire à l'idée que ma place dans cette pièce était sur l'autre couchette.

Je me suis allongé en évaluant mes douleurs musculaires. Ça allait mieux. En revanche, je me demandais toujours ce qui avait bien pu me conduire dans ce trou. J'avais toujours imaginé que les détenus savaient pourquoi ils en étaient arrivés là, mais le médecin avait peut-être raison : un coup de folie, un moment d'énervement et le drame arrive avant que notre cerveau puisse l'assimiler.

« J'avais toujours imaginé », c'est curieux d'avoir dit ça, alors qu'à cet instant mon « toujours » n'était constitué que des trente dernières minutes de ma vie. Avant, c'était le néant. Une vague conscience de mon physique et de ma personnalité, l'impression de me connaître un peu, comme on connaît son voisin ou son

collègue, mais sans plus. Et puis un sentiment d'injustice profond et sincère, une petite voix qui me soufflait à l'oreille que ma place n'était pas ici et qu'il fallait que je me défende.

Les chaînes qui maintenaient les couchettes horizontales grinçaient à chaque mouvement. Des bruits métalliques comparables parvenaient des autres cellules, par le couloir. Des conversations à voix basses étaient interrompues par le passage régulier du gardien de l'étage. Dans cette apparente tranquillité, écrasé par une fatigue artificielle, j'ai fini par m'assoupir. Et j'ai rêvé.

Cela se passait dans un restaurant, ou une cantine. Une grande salle avec pas mal de monde, des bruits de couverts qui s'entrechoquent, des micro-ondes qui sonnent, des conversations mâchonnées entre deux déglutitions.

J'étais assis et je terminais mon repas en lustrant mon assiette avec un dernier morceau de pain. Un jeune homme s'est posté devant moi, l'air déterminé.

- Vous ne m'impressionnez pas, a-t-il commencé par dire.
- Toi non plus, tu ne m'impressionnes pas, me suis-je entendu lui répondre.
- Votre statut ne vous met pas à l'abri de tous les problèmes.
- Qu'est-ce que mon statut a à voir avec ça ?
- Vous savez très bien ce que je veux dire.

Comme dans tous ces rêves étranges qui se nourrissent de nos expériences vécues pour refaire un montage différent de la

réalité, je me suis téléporté à un autre moment et à un autre endroit sans m'en rendre compte.

Cette fois, il faisait nuit et j'étais sur un parking. Je cherchais ma voiture parmi des dizaines qui étaient encore garées là. J'ai fouillé dans ma poche pour trouver mes clefs et me faire aider par le *plip* qui faisait clignoter ma voiture à distance.

Quand j'ai pointé la clef devant moi, sans lui donner de direction précise, je n'ai pas eu le temps de repérer mon véhicule. J'ai immédiatement senti une vive douleur dans la main, tandis qu'une ombre surgissait devant moi.

Un coup de pied avait projeté ma clef à quatre ou cinq mètres de là. Avec mon autre main, je me suis massé pour faire taire la douleur qui irradiait tout mon bras droit, tout en gardant un œil sur mon agresseur. C'était l'homme du restaurant, armé d'un couteau à cran d'arrêt. Un sourire tendu contractait son visage que j'entrevois à peine à la lumière orange des éclairages publics.

- Enfin seuls ! S'est-il exclamé.
- Il semblerait...

Je n'avais pas la moindre idée de ce qui me valait l'accès de violence de la part de cet homme, mais le personnage que j'incarnais dans mon rêve, lui, le savait.

Discrètement, j'ai fait quelques pas en direction de l'endroit où ma clef avait été projetée, en prenant garde de toujours faire face au jeune homme. Légèrement penché en avant, comme prêt à bondir, il m'a suivi dans cette ronde improvisée en tentant de m'intimider par son simple regard. Cela a duré quelques secondes. Puis il a brisé le silence :

- Vous n'allez pas vous en sortir comme ça.
- Comment « comme ça » ?
- Vous m'avez blessé.
- Ah bon ?
- À mon tour, je vais vous blesser.
- Ne va pas commettre une bêtise. Cela n'arrangerait pas ton cas. Laisse-moi partir et discutons-en demain.

J'arrivais vers l'endroit où ma clef se trouvait. Du pied gauche, je faisais des petits cercles sur le sol pour la localiser parfaitement. Quand je l'ai sentie cogner ma chaussure, je l'ai poussée délicatement à la verticale de ma main pour pouvoir m'en saisir aussi rapidement que possible.

Mon agresseur s'est approché. Il allait passer à l'acte. Avant qu'il n'attaque, je me suis accroupi d'un coup, pour attraper ma clef, puis j'ai sauté sur le côté en la brandissant et cherchant le bouton à appuyer tout en courant.

Surpris, l'homme ne s'est pas lancé immédiatement à ma poursuite, mais lorsque ma voiture a clignoté de tous ses feux, il a commencé à courir lui aussi.

Il était à quelques mètres de moi quand j'ai rejoint mon véhicule. Le temps que j'ouvre la portière, il était là. Protégé derrière la porte à demi ouverte, je me sentais plus en sécurité. Mais si je l'ouvrais davantage pour me glisser à l'intérieur de la voiture, il pouvait la bloquer d'un bras et plonger sur moi avec son couteau tendu vers l'avant.

J'ai attendu qu'il s'approche suffisamment et je me suis servi de la porte comme d'une arme. En l'ouvrant violemment, le coin

supérieur est allé heurter son menton, tandis que le coin inférieur lui assénait un coup au tibia. Sous le choc, il est tombé par terre et a lâché le couteau. J'ai vu du sang s'écouler le long de son cou et son regard pétrifié de colère et de peur.

Je suis monté dans ma voiture et j'ai démarré en le laissant gisant sur le sol. Je suis sorti du parking, reprenant mon souffle et les mains tremblantes sur le volant. Les rues étaient désertes, l'horloge de ma voiture indiquait 21h52. Quand je suis arrivé à un rond-point, j'ai entendu un coup de sifflet strident.

Le sifflement vrillait mes tympans. Je me suis réveillé en sursaut et je sentais autour de moi une agitation anormale. Mon voisin de cellule n'était plus là ; la porte était ouverte et dans le couloir défilaient bruyamment des dizaines de détenus. Un gardien vociférait :

- C'est l'heure de la promenade ! Tout le monde dehors !

Les yeux encore chargés de sommeil, j'ai rejoint la cohorte de prisonniers dans le couloir. Ils me dévisageaient d'un air méchant.

Nous avons suivi le couloir jusqu'à un escalier sombre qui menait au rez-de-chaussée. Le hall donnait sur une cour extérieure, entourée de hauts murs en béton en haut desquels étaient postés des gardes armés. Un filet surplombait la totalité de la surface de la cour, pour empêcher, sans doute, les évasions par hélicoptère.

Malgré le temps maussade, la lumière du jour explosait mes pupilles, m'obligeant à mettre la main en visière sur mes sourcils. Autour de moi, j'entendais les autres détenus ironiser :

- Elle fait sa timide ? Elle veut pas montrer son joli visage ?
- Eh, beau gosse, t'as peur que ton rimmel coule ?

Puis les moqueries se sont muées en bousculades, de plus en plus violentes.

- Dis donc le nouveau, ici on n'aime pas bien ceux qui cachent leur sale gueule !
- Ouais ! T'y passeras comme les autres, rendez-vous dans les douches !

Un coup de poing sur mon épaule, un peu plus fort que les autres m'a fait tomber sur le goudron froid et humide de la cour. Un gars s'est approché de moi et m'a relevé en disant aux autres :

- C'est bon, laissez-le !

Constatant ma faiblesse physique, l'homme m'a tenu debout un moment en essayant de capter mon regard.

- Ça va aller ?
- Oui, merci.
- Moi c'est Franck. Et toi ?
- Je ne sais pas.
- Hein ?
- J'en sais rien, je suis amnésique.

- Un conseil : trouve-toi un nom, et vite. Ici, si tu fais mine de cacher quelque chose, tu vas te prendre de ces avoïnées !
- Ok, c'est bon, appelle-moi Fred ou Bill, je m'en fous.
- T'es arrivé quand, Bill ?
- Je ne sais pas. Ce matin ?

Comme Franck me tenait encore par les épaules, tous les autres détenus avaient les yeux fixés sur nous, prêts à faire fuser de nouvelles insultes et de nouvelles provocations. Il m'a lâché et nous avons commencé à marcher, en rond autour de la cour, comme la plupart des autres.

- Pourquoi t'es ici ? Qu'est-ce que t'as fait ?
- J'en sais foutrement rien. J'ai peut-être bien buté quelqu'un.
- Un flic ?
- Quoi ?! Mais est-ce que je sais moi ?
- Ici, on te classe en trois catégories : les voleurs, les assassins et ... ceux qui ont buté un flic.
- T'es dans quelle catégorie toi ?
- Voleur. J'ai braqué des banques, des bijouteries. Rien de grave. C'était mon côté Robin des bois.
- Et tu t'es fait choper ?

- Grave. Un plan foireux avec un mec qui, lui, s'en est tiré. J'ai toujours fait confiance trop vite. Je suis sûr qu'il m'a balancé, l'ordure.
- Elle dure longtemps la promenade ? Parce que là, je suis mort de fatigue.
- Une petite heure. Tous les deux jours. Ils en profitent pour nettoyer les piaules. Et aussi pour les fouiller, vérifier que personne n'a fait rentrer quelque chose.
- Y en a qui arrivent à faire ça ?
- Bien sûr. Y a des génies là-dedans. T'imagines même pas !
- Genre ?
- Genre les gars, ils planquent leur pognon un peu partout, des petites sommes, au travers de la ville, dans des consignes à la gare, dans des vieilles boîtes aux lettres, des caves d'immeubles. Ils repèrent un gardien un peu paumé et lui donnent l'adresse d'une cache, en échange de services. Dans les gars que tu vois là, autour de toi, il y a des millionnaires qui attendent gentiment leur sortie, ou qui la préparent...
- Qui la préparent ?
- Deux ou trois fois par an, il y a une tentative d'évasion. Si t'as réussi à manipuler le gardien comme il faut, si t'as réussi à planquer le matos quelque part et à ne pas te faire trahir au dernier moment, ça peut marcher.
- Mais les gardiens, ils sont... tous malhonnêtes ?
- Tous payés au lance-pierre en tout cas donc on peut les acheter. Mais ils ont compris le truc, maintenant, ils les

changent souvent. Ceux que tu vois sur le toit, là, ils étaient en bas avec nous, avant.

Nous sommes passés devant un gardien qui surveillait la promenade. En nous voyant discuter, il a ordonné d'un ton sec :

- C'est fini, les pipelettes !

Franck m'a fait comprendre d'un regard qu'ils n'aimaient pas que les détenus fraternisent. C'était sans doute pour éviter les rebellions de masse. Nous nous sommes tus.

Nous étions une centaine, surveillés par une poignée de gardiens et quelques caméras fixées suffisamment haut pour ne pas être accessibles aux hommes. Devant moi, j'observais le manège de deux détenus qui s'échangeaient des objets dans leur dos, à l'insu des gardes. Le moment de la promenade était aussi celui d'un véritable marché noir où les transactions s'effectuaient dans le silence le plus complet. Des murmures et quelques gestes suffisaient aux deux protagonistes pour se comprendre.

Soudain, à l'autre bout de la cour, une rixe a éclaté entre trois ou quatre prisonniers. La violence de la bagarre m'a impressionné : j'entendais depuis là les coups sourds et les cris de douleur. J'ai aussi parfaitement entendu le choc de ce corps tombé sur le macadam, transpercé par un couteau, mort.

J'ai immédiatement repensé à mon rêve. Est-ce que j'avais vraiment pu tuer quelqu'un ?

Les gardiens nous ont rassemblés à la hâte et nous ont fait rentrer dans les bâtiments. Mais au lieu d'emprunter le couloir qui mène aux cellules, nous avons bifurqué dans un autre couloir, au bout duquel se trouvaient des vestiaires. L'ambiance humide et étouffante annonçait l'heure de la douche. Une douche collective, bien sûr, avec une absence totale d'intimité et sous la surveillance de plusieurs gardiens. J'ai observé mes voisins pour essayer de me conformer aux habitudes des lieux et ne pas me faire remarquer.

D'abord, il fallait se dévêtir entièrement, et apporter ses vêtements à un des gardes qui en échange nous remettait un jeton de bois gravé d'un numéro à trois chiffres. Ensuite, dans le plus simple appareil, il fallait attendre qu'une place se libère dans l'une des deux rangées de cinq douches dont les pommeaux crachaient une eau tiédasse sous haute pression.

Des bancs de bois meublaient le vestiaire et permettaient aux plus lents, dont je faisais partie, de patienter assis tout en évitant les contacts avec les autres détenus. Les relents de savon ne masquaient pas les odeurs de musc et de sueur qui émanaient

des épidermes masculins. Certains prisonniers ne faisaient rien pour cacher leurs pulsions et exhibaient fièrement leur anatomie. Pendant la douche, comme dans la cour et même dans les cellules, tous les détenus semblaient se livrer, à chaque instant, à une compétition d'intimidation puéride et bestiale. Ces témoignages grossiers de virilité et de force, qui sembleraient ridicules en dehors de ces murs, avaient ici une signification et même une utilité. Chacun devait tenir les autres à distance, comme si sa survie en dépendait et peut-être d'ailleurs était-ce le cas ?

Assis sur ce banc dans les vapeurs des ablutions de mes congénères, j'ai assisté au spectacle sans y prendre part. La température aidant, j'ai sombré rapidement dans un sommeil comateux qui n'était troublé que par les cris des gardiens et des prisonniers résonnant sur les parois mouillées.

Le trajet en voiture était interminable. Le GPS m'avait emmené loin de mon point de rendez-vous et je me retrouvais terriblement en retard, sur une petite route de campagne dans un brouillard épais. Il était vingt heures et la radio envoyait ses actualités.

France Inter, le journal de vingt heures.

Bonjour, nous sommes le samedi 27 novembre 2010, il est vingt heures et quelques secondes, voici les titres qui vont être développés dans la prochaine demi-heure.

Il neige presque partout en France, ailleurs, ce sont des brouillards givrants qui compliquent la circulation sur la plupart des axes routiers.

Les trente-cinq heures à nouveau dans le débat public suite aux propos de Manuel Valls, réactions inattendues à gauche comme à droite.

Barack Obama s'est blessé pendant un match de basket entre amis, il reçoit douze points de suture.

Mais tout d'abord, évoquons cette actualité qui nous vient tout droit d'Islande. Un pays dont on parle peu : trois cent mille habitants, la population d'une grande ville française, qui a été durement touché par la crise économique. En 2008, l'Islande figurait à la deuxième place mondiale du classement IDH, Indice de Développement Humain, qui classe les pays non pas selon leur richesse, mais selon plusieurs critères comme le niveau d'éducation ou l'espérance de vie.

Les habitants de ce pays ont eu une façon singulière de gérer la crise financière dans leur pays en refusant, par référendum imposé par le peuple, de rembourser les banques en faillite avec de l'argent public.

Aujourd'hui, ces mêmes Islandais ont élu une assemblée constituante pour rédiger une nouvelle constitution traduisant la colère des citoyens envers le capitalisme et leur désir de bâtir une société sur des bases nouvelles.

France Inter, le journal de vingt heures.

Au PS, Martine Aubry a déclaré...

J'ai coupé l'autoradio pour me concentrer sur mon itinéraire. Certaines portions de route étaient très glissantes et malgré mon retard, je devais redoubler de prudence en réduisant ma vitesse. Une sueur âcre mouillait mes aisselles et rendait mes mains moites. Le stress.

Mon téléphone s'est mis à vibrer sur le siège passager. Je détestais cela, mais je l'ai ouvert tout en conduisant et j'ai répondu à mon interlocuteur.

- Allô ? Oui, c'est moi. J'arrive dans quelques minutes, j'ai dû faire un détour à cause de la neige. Je vous prie de m'excuser. Il y a du monde ? Ah... Très bien. Écoutez, j'arrive. Je suis à l'entrée de la ville. Oui. À tout de suite.

Effectivement, je voyais enfin les lumières de l'éclairage public à travers les brumes devant moi. Mon GPS semblait avoir retrouvé le nord et m'annonçait cinq minutes de trajet restant. Je l'ai suivi en essayant de rassembler mes esprits.

J'ai garé la voiture sur le parking en graviers et je me suis dirigé avec ma mallette à la main jusqu'à l'endroit qui était fléché. Dans le reflet des portes vitrées, j'ai réajusté ma veste et ma chemise, passé la main dans mes cheveux, détendu mes muscles maxillaires. Et puis je suis entré.

Un homme m'attendait, vraisemblablement celui que je venais d'avoir au téléphone ; il m'a serré la main, visiblement soulagé de me voir enfin arriver, et m'a simplement dit :

- C'est à vous.

- Eh ! Oh ! C'est à toi !

Un gardien me bousculait l'épaule pour me réveiller. J'avais dû m'assoupir quelques minutes sur le banc. J'étais le dernier à passer sous la douche, l'eau n'était plus si chaude et les distributeurs de savon étaient vides. Je comprenais maintenant la précipitation des détenus à se déshabiller dès leur entrée dans le vestiaire.

Mon voisin de cellule était dans la douche en face de moi. Les poils de son imposante barbe semblaient avoir gagné son torse par contagion. Son impressionnante musculature sculptait la moindre parcelle de son corps de bosses et de creux qui ondulait au rythme de ses mouvements. Quand son regard a croisé le mien, j'ai dû immédiatement baisser les yeux, par peur de représailles. Si j'avais compris une chose depuis mon arrivée ici, c'est qu'il ne fallait jamais soutenir un regard.

L'eau s'est coupée toute seule, brusquement, et j'ai compris que c'était la fin officielle de la douche. Les neuf autres détenus se sont dirigés vers le gardien en tendant leur jeton de bois. Je

me suis alors rendu compte que j'avais perdu le mien. J'ai vérifié au pied de la douche sous laquelle je me trouvais, rien. Mon jeton avait glissé sous le banc où je m'étais endormi.

Rassuré, et oubliant ma nudité je me suis mis à quatre pattes pour le ramasser. Je n'ai pas compris tout ce qui s'est passé ensuite : j'ai senti la chaleur d'un corps qui s'approchait de moi, puis un cri d'avertissement, l'instant d'après, un bruit de claque et un détenu s'est effondré à côté de moi, sa joue traînant sur le carrelage antidérapant du vestiaire des douches.

Lorsque je me suis relevé, l'autre prisonnier était encore à terre, nu lui aussi, et toutes les autres personnes dans la pièce, détenus et gardiens, semblaient vouloir ignorer ce qui s'était passé.

Puisque j'avais maintenant mon jeton, j'ai rapidement récupéré mes vêtements pour me rhabiller et j'ai suivi les autres en direction des cellules.

Comme Franck me l'avait expliqué, notre absence avait permis aux agents d'entretien de récurer le sol au nettoyeur haute pression. Une odeur de béton humide et d'eau de javel rendait l'endroit encore moins accueillant que d'habitude. Des flaques d'eau parsemaient le couloir jusqu'à notre cellule, où mon colocataire et moi sommes entrés sans dire un mot.

Lorsque tout le monde a enfin regagné sa cellule, et que les gardiens ont fermé toutes les portes, mon voisin s'est approché de moi d'un air menaçant. Sans élever la voix, mais sur un ton sans équivoque, il m'a dit :

- La prochaine fois que tu me regardes comme ça dans la douche, je te fais bouffer le carrelage. Compris ?
- Compris.

Puis il est parti s'allonger sur sa couchette, et j'ai fait de même. Mais je me suis relevé presque aussitôt, dérangé par une envie pressante.

J'ai tourné autour de la cuvette en jetant des coups d'œil inquiets à mon voisin. En soupirant bruyamment, il s'est tourné vers le mur pour ne plus me voir. J'en ai profité pour faire ce que j'avais à faire dans une intimité toute relative, puisque dans la cellule d'en face, je pouvais voir un autre détenu dans la même position que moi.

Je suis retourné m'allonger sur mon lit de planches, prenant seulement conscience des horribles jours que j'allais devoir passer dans ce centre pénitentiaire, sans même savoir pourquoi.

J'étais un enfant sage et plutôt doué à l'école, sauf en sport. En classe, il m'arrivait fréquemment d'aider les autres, soit en leur expliquant, pendant le cours, les notions de maths ou de français qu'ils n'avaient pas comprises, soit en prenant des risques pour leur laisser regarder ma copie pendant les contrôles.

À l'inverse, les cancre que j'aidais à tricher dans les matières écrites ne faisaient rien pour moi lors des cours d'éducation physique. Lorsqu'il s'agissait de constituer des équipes pour un sport collectif, par exemple, j'étais toujours le dernier choisi, avec un commentaire désobligeant en prime. Les profs eux-mêmes semblaient être agacés par ma faible endurance, mes inaptitudes physiques et mon manque de tonus.

Au collège, un matin pendant la récréation, un groupe de caïds qui s'était auto-attribué la propriété d'un des rares bancs de la cour m'avait interpellé. J'avais déjà bien repéré cette bande, et je m'en méfiais comme de la peste. En approchant d'eux, je notais dans ma mémoire pour plus tard de ne jamais plus passer devant ce banc avec un air vulnérable.

Le plus grand d'entre eux, qui devait avoir redoublé déjà deux fois au moins, m'a regardé avec un rictus méchant. Sans rien me dire, et sans me quitter des yeux, il a sorti un couteau à cran d'arrêt, et le tenait entre ses jambes, à l'abri des regards des surveillants.

Affolé, j'ai tourné les talons et m'apprêtais à m'enfuir, mais ils m'ont rappelé et je n'ai pas eu le courage de leur désobéir. Je me suis approché à nouveau. Cette fois, le grand m'a adressé la parole, toujours sans me quitter des yeux :

- J'ai un truc à te donner.

Je l'ai observé, muet. M'attendant au pire.

- Approche, je te dis que je veux te donner un truc !
- Mais... Je ne veux rien.
- Allez, je te trouve sympa, je voulais te donner ça.

Et il m'a tendu un briquet. Un briquet jetable BIC de couleur rouge. Sans doute était-ce une façon de me ridiculiser que je ne comprenais même pas. J'ai pris le briquet, l'ai fourré dans ma poche et je suis parti sans demander mon reste, trop heureux de m'en sortir sans plus de dommages.

À midi, avant de me rendre à la cantine, je suis passé aux toilettes et, enfermé seul, j'ai examiné ce briquet de plus près. Il n'avait rien de spécial, si ce n'est qu'il était vide. J'ai supposé que c'était ça la « blague » : il m'avait donné ce briquet plutôt que de le jeter à la poubelle lui-même. Je ne comprenais pas

toujours le raisonnement logique et l'humour particulier de ces individus.

L'après-midi de ce même jour, j'avais cours de sport, dans le gymnase qui jouxtait le collège. Parmi les disciplines qui me convenaient encore moins que les autres, il y avait les agrès. Barres fixes ou barres parallèles, j'étais pareillement ridicule et incapable de tenir plus de quelques secondes à l'équilibre.

Le supplice a duré une heure et j'étais le premier à rejoindre le vestiaire pour me rhabiller en tenue de ville. C'est alors que le feu s'est déclaré, on ne sait pas trop où, mais la fumée a déclenché les détecteurs et la sirène d'alerte. En quelques minutes, nous nous sommes tous retrouvés dehors, fascinés par le gymnase en train de partir en flammes.

Un des membres du gang du « banc de la cour » a alors interpellé les professeurs qui regardaient, impuissants, partir en fumée leur outil de travail :

- C'est lui, Monsieur ! Je l'ai vu avec un briquet !

Il me montrait du doigt.

- Au feu ! Au feu !

Les cris m'ont réveillé en sursaut, encore une fois, et aussitôt j'ai été pris à la gorge par une épaisse fumée grise. Dans le couloir, les détenus se précipitaient vers la sortie et semblaient amusés par la panique des gardiens. Mon voisin de cellule avait déjà déserté l'endroit et si je ne m'étais pas réveillé, je crois que tout le monde m'aurait laissé griller sur ma paillasse.

Les prisonniers étaient rassemblés dans la cour, mais cette fois, pas question de promenade, l'heure était au comptage des présents. Je me suis approché du seul détenu qui m'avait adressé la parole gentiment depuis mon arrivée, pour lui demander ce qu'on faisait là.

- Hé, Franck ! Ça va ?
- Tiens ! Bill... Bien sûr que ça va. Ça va même bien !
- Qu'est-ce qu'il se passe ?
- Ben, tu le vois : il y a le feu...

- Et donc, que vont-ils faire de nous ?
- Ils nous parquent ici pour nous recompter. Pendant ce temps, d'autres gardiens éteignent le départ d'incendie. Dans une petite heure, on sera tous dans nos cabanes.
- Ça arrive souvent ?
- Régulièrement après la promenade. Les gars récupèrent des trucs qui brûlent ou qui font des flammes. Allumettes, briquets, pétards... La plupart du temps, ils cherchent à s'évader et c'est beaucoup plus facile quand c'est la panique et qu'on est tous dans les couloirs ou ici.
- Et là, quelqu'un s'est évadé ?
- Je ne sais pas. De toute façon, dans quatre-vingt quinze pour cent des cas, ça échoue. Il ne faut pas te faire d'illusion.

Le soir tombait et la température aussi. J'ignorais l'heure et même jusqu'à la saison dans laquelle nous nous trouvions, mais cela ressemblait vaguement à un soir d'automne.

- On est quel jour ?
- De quoi ?
- Quel jour sommes-nous ?
- Ah... Samedi.
- Non, mais je veux dire... La date ?
- Samedi 5 février 2011.
- Drôle d'automne...

- Hein ?
- Non, je me parle à moi-même...

Je n'arrivais pas à comprendre comment je pouvais avoir oublié ma propre identité, la date, la raison de ma présence ici, alors que je me souvenais parfaitement du nom des saisons et de leur date de début et de fin.

Je n'avais, par ailleurs, aucun soucis pour formuler des phrases grammaticalement correctes et je détectais même dans les conversations autour de moi des fautes de syntaxe énormes qui m'écorchaient les oreilles.

Comment pouvais-je me rappeler de ces souvenirs purement scolaires et n'avoir en tête aucune image précise de mes parents, de ma maison ou de mon appartement, en bref, de ma vie ?

Soudain, une idée m'a frappé l'esprit. Frappé au point de relancer mon mal de tête qui s'était peu à peu estompé au rythme de mes micro-siestes.

- Est-ce qu'il y a une bibliothèque ?
- Une quoi ?
- Une bibliothèque, un endroit avec des livres !
- C'est bon, me prends pas pour une quiche, j'avais juste pas entendu !
- Donc ?
- Il y a vaguement une pièce avec trois étagères où l'on peut emprunter des bouquins, oui. C'est tenu par des bénévoles de l'extérieur. Une association à la con qui s'occupe des détenus...

- Très bien, tu peux m'y emmener ?
- Quoi, là, maintenant ?
- Pourquoi pas ?
- Il y a un truc que tu n'as pas compris. On est en prison, là. On n'est pas libres d'aller et venir dans les locaux quand ça nous chante. Il y a un temps pour la promenade, un temps pour la douche et un temps pour la bibliothèque.
- Et c'est quand, le temps pour la bibliothèque ?
- Est-ce que je sais, moi ? J'y fous pas les pieds, dans ce gourbi. C'est trop glauque.
- Trop glauque ?
- Attends, tu verrais les machins qui tiennent le guichet, on dirait des témoins de Jéhovah !
- C'est-à-dire ?
- Ben, je sais pas, moi, j'ai l'impression qu'ils veulent me convertir. Moi ça me fout les jetons.
- Te convertir à quoi ?
- À la culture. Tu sais, j'étais déjà pas une flèche à l'école, c'est pas maintenant que je vais m'y remettre. Et pas ici.
- Tu pourras quand même m'y emmener ?
- Écoute Bill, je suis pas ta mère. Ça m'apprendra à jouer les bons samaritains pendant la promenade. Après on récolte des plombs qu'il faut tirer comme des boulets.
- Je connais personne ici... Je ne me connais même pas moi-même.

- La vache, on dirait ma petite sœur. Sans déconner, tu tombes bien que je suis pas un violent. N'importe qui d'autre ici t'aurait déjà collé deux tartes dans le museau. J'espère que t'en es conscient ?

Un gardien est passé entre nous deux pour nous séparer et permettre à son collègue de mieux nous compter. Nous sommes restés ainsi alignés pendant un bon quart d'heure, sans bouger, sous les ordres d'une dizaine de gardiens qui étaient visiblement agacés de la situation.

Finalement, nous avons eu le droit de rentrer, et j'ai profité des derniers moments au côté de Franck pour lui poser une dernière question tout en marchant vers les bâtiments :

- Dis-moi, mon voisin de cellule, tu le connais ?
- Fais voir ? Où il est ?
- C'est le gros barbu, là devant.
- Ah... L'Ours ?
- Comment ça, l'Ours ?
- C'est son surnom.
- C'est vrai qu'il est poilu...
- Non, mais c'est pas pour ça...
- Ah bon ?
- Non. On dit « L'Ours », parce qu'il s'attaque à l'homme.
- Et tu sais pourquoi il est là ?
- Lui ? Oh... Il a buté sa femme...

Les cellules empestaient encore la fumée, mais l'incendie était maîtrisé. Aucun détenu ne s'était évadé et le pyromane n'avait pas pu être identifié. Le feu s'était déclaré sur un matelas dans une cellule inoccupée à l'entrée du couloir. N'importe qui avait pu y jeter un mégot ou une allumette en revenant de la douche.

Je n'avais pas faim, mais l'heure du repas approchait, au vu de la tension de plus en plus palpable qui régnait à notre étage. La plupart des prisonniers attendaient les deux mains sur les barreaux en regardant en direction de la porte au fond du couloir. Certains hommes donnaient de violents coups de pied dans les barres en métal qui résonnaient pendant de longues secondes en vibrant sous le choc. L' « Ours », en face de moi, attendait patiemment assis sur sa couchette, caché derrière sa barbe.

Un gardien est apparu au fond du couloir et tous les cous se sont tendus dans sa direction. Mais il avait les mains vides, il a subi d'interminables sifflets de protestation qui n'ont cessé que

lorsqu'un de ses collègues est arrivé avec un chariot chargé d'assiettes fumantes.

Il a déposé, en la glissant sous les barreaux, une assiette en plastique à chaque détenu. Sans doute par habitude et sans trop y faire attention, il a lâché :

- Bon appétit.

Sa phrase a été immédiatement suivie de rires moqueurs et de réponses désobligeantes :

- Merci maman !
- Bon appétit pauvre con !
- Et ta sœur, elle a bon appétit ?
- Ouais ! Avec son cul !

Mais les quolibets ont cessé dès que tout le monde a eu sa ration. Ils ont laissé place à de bruyantes mastications puis à un concours de rots de classe internationale.

Pour ma part, la bouillie tiède ne m'inspirant pas plus que ça, j'ai proposé ma part à mon colocataire quand il a terminé la sienne. Il m'a regardé longtemps, sans répondre, avec un regard neutre et vide. Puis il a répondu dans le ton monocorde et plat qui était le sien :

- Va te faire foutre.

Au fur et à mesure que la nuit tombait, une angoisse nouvelle s'emparait de mon esprit. Pourrais-je survivre une seule

nuit dans cet enfer ? Côté brutés et assassins, dans un état de santé médiocre et avec cette odeur de brûlé qui me montait à la tête, j'ai eu soudain la nausée.

Le silence tombait comme une chape de plomb sur l'étage. Les rondes des gardiens s'espaciaient et les minuteries d'éclairage des couloirs ne s'allumaient plus que de temps en temps. Une veilleuse de secours projetait au-dessus de ma couchette l'ombre en croix des barreaux de ma cage. De temps à autre, j'avais l'impression que l'ombre disparaissait, masquée par le mouvement d'un corps étranger entre la lumière et le mur.

Les premiers ronflements ont commencé à se faire entendre et très vite, le ronronnement est devenu continu, presque rassurant. Je commençais à trouver le courage de fermer les yeux pendant de longues minutes mais sans trouver le sommeil.

Au fond de moi, je ne savais pas si je devais dormir. Je me rendais compte à cet instant que j'avais été imprudent de m'assoupir plusieurs fois pendant la journée. Le danger ne m'apparaissait pas aussi évident tout à l'heure. Le risque me semblait faible.

J'ai eu une absence... Puis un sursaut. L'alerte du sommeil imminent qui cherche à faire décrocher le cerveau de son état de conscience. Mais mon cerveau ne s'est pas laissé faire, cette fois. Il m'a fait tomber dans un trou pour que je me réveille.

L'Ours avait l'air tranquille dans sa tanière. D'ici je ne voyais que la silhouette de son immense dos poilu.

Un courant d'air frais a envahi le couloir, sans doute un appel d'air provoqué par l'ouverture d'une porte quelque part. J'ai senti l'odeur de la nuit profonde et humide remplacer, un peu, celle de la fumée.

Nouvelle absence... Quelques secondes à peine. Une minute, peut-être ?

Et mes yeux qui s'ouvrent en grand pour reprendre pied, retrouver la réalité, être conscient.

Une ombre immense en face de moi. Un coup d'œil sur l'autre couchette : personne ! Où était-il ?

Dans un silence absolu, mon voisin de cellule avait grimpé sur la cuvette des W.C pour atteindre une fenêtre dont j'ignorais l'existence. Ses deux bras passaient difficilement à travers les barreaux, que faisait-il ?

Il était bien sûr impossible de s'évader par cet endroit, surtout pour un homme de sa corpulence. Je distinguais mal les formes dans la pénombre, mais il semblait exécuter des mouvements précis.

Soudain, il a rentré ses deux bras et a examiné un objet à la lumière du faible clair de lune. Il est descendu précautionneusement de la cuvette et s'est approché de la porte de la cellule. Il a jeté un coup d'œil en direction du gardien, qui semblait dormir, assis sur une chaise au fond du couloir. Puis il a lancé l'objet dans une des cellules voisines, sans un bruit, avec une adresse telle, de sa part comme de celle du destinataire, que l'on n'a jamais entendu l'objet retomber. Il s'est ensuite recouché sur sa paille, après avoir jeté un regard dans ma direction. J'avais les yeux à peine entrouverts, il n'a pas pu me surprendre.

Ralenti par le demi-sommeil dans lequel je me trouvais, j'ai mis un peu de temps à comprendre la scène que je venais d'observer. Enfin, après quelques minutes, j'ai pu recoller tous les morceaux. Notre cellule étant située au sous-sol, la fenêtre est sans doute un soupirail au niveau du sol de la cour. Les détenus

des étages supérieurs peuvent simplement laisser tomber leurs messages, ou leurs marchandises sur le sol pour les envoyer à notre niveau, à l'insu des gardiens.

J'étais fasciné par ces échanges clandestins qui se déroulaient dans le plus grand silence, dans la cour, dans les bâtiments, et que seuls les détenus semblaient voir et comprendre. À moins que les gardiens ne ferment les yeux pour s'éviter des ennuis.

Le fait de partager ce secret avec mon voisin de cellule m'a quelque peu rassuré. Que je le veuille ou non, maintenant, j'étais des leurs.

En 1995, je découvrais Internet à l'université. À l'époque, les sites francophones étaient peu nombreux et pour les trouver, les moteurs de recherche étaient peu efficaces. Le web n'avait pas pris l'ampleur que nous lui connaissons aujourd'hui et ce sont d'autres services qui retenaient surtout mon attention. La messagerie électronique, qui permettait d'envoyer gratuitement et instantanément à l'autre bout du monde tout type de contenu apparaissait comme une révolution.

Je correspondais régulièrement par courrier électronique avec des étudiants étrangers, américains, canadiens, francophones ou non, qui avaient quelques mois d'avance sur nous en ce qui concerne l'appropriation du réseau mondial. C'est grâce à l'un d'eux que j'ai découvert *IRC*¹. Ce service permettait à un groupe de personnes connecté au même serveur d'échanger des messages instantanés en direct. C'était l'ancêtre de *Skype* et de *MSN*².

1 *Internet Relay Chat : Service de messagerie instantanée*

2 *Skype et MSN : outils de messagerie instantanée actuels*

Le principe d'utilisation était simple : le logiciel dédié au service IRC se connectait sur un des nombreux réseaux de serveurs, et par la suite, l'utilisateur pouvait rejoindre un canal de discussion existant ou créer son propre canal et y inviter d'autres internautes.

Dans la pratique, de grands canaux de discussion généralistes ou spécialisés étaient tenus vingt-quatre heures sur vingt-quatre par des équipes d'opérateurs qui se chargeaient de veiller au bon déroulement des discussions. Ces administrateurs étaient craints par les simples utilisateurs car ils avaient le pouvoir de bannir du canal les fauteurs de troubles.

Chaque utilisateur était représenté par un pseudonyme. L'usage voulait que l'on choisisse une référence culturelle ou mythologique qui corresponde peu ou prou à notre personnalité ou notre véritable identité. Bien entendu, la plupart des dieux grecs et romains avaient été réservés par les tous premiers utilisateurs présents sur le réseau. Il fallait donc faire preuve d'imagination pour se présenter de façon originale.

J'avais pris le surnom de « Basoche » et je fréquentais régulièrement le canal de discussion *#france* qui rassemblait la plupart des internautes francophones de l'époque, ou au moins tous ceux qui connaissaient l'existence d'IRC.

Étant étudiant, j'avais le loisir de passer énormément de temps dans les salles machines de l'université. Pendant la journée, l'activité du canal de discussion était modérée, même si quelques mordus semblaient ne jamais se déconnecter. Le soir après dix-huit heures, il y avait un peu plus de monde, et les débats devenaient parfois plus passionnés. C'était à ce moment aussi qu'arrivaient les filles. Très peu nombreuses car faiblement représentées dans le corps des informaticiens et autres

chercheurs qui peuplaient majoritairement le réseau à l'époque, elles étaient prises d'assaut par les garçons qui osaient derrière leur écran et leur clavier aborder des inconnues qu'ils n'auraient pas même eu le courage de regarder dans les yeux dans la réalité.

J'avais jeté mon dévolu sur l'une d'elles, surnommée Perséphone. Je l'avais rencontrée sur le canal *#france*, mais très vite, j'avais pu la convaincre de me rejoindre sur un canal privé que j'avais créé. Régulièrement, le soir, après dix-huit heures, j'attendais patiemment qu'elle se connecte.

Elle était étudiante, elle aussi, en linguistique appliquée, dans une autre université française. Internet la fascinait par les opportunités que cela lui procurait dans le cadre de sa spécialité dont elle me parlait souvent. Je n'y comprenais pas grand chose, mais je buvais ses paroles, avec ce sentiment si particulier, proche du fantasme, de découvrir les gens d'abord pour ce qu'ils pensent et ce qu'ils vivent, avant de connaître leur apparence physique et leur identité réelles.

Bien sûr, on pouvait déjà ressentir cela pour un auteur, à la lecture d'un de ses livres ou d'un article, ou pour un correspondant épistolaire, mais pas de façon aussi instantanée et directe. Je connaissais Perséphone, peut-être même mieux que les étudiants de sa promotion qui l'ont d'abord vue avant d'échanger avec elle. L'image que l'on donne ne reflète pas toujours notre vraie personnalité et peut être un frein à l'établissement de relations solides.

J'avais avec elle des débats interminables sur les comportements humains, les sujets de société et la politique. À son contact, j'ai appris à organiser mes idées, à améliorer ma rhétorique, à repérer les éléments de langage qui étaient source d'in-

compréhension. Il m'arrivait de compléter nos discussions instantanées par des courriers électroniques qui servaient alors de base à nos futurs échanges sur IRC. Plus j'argumentais, plus je prenais conscience de mon propre avis. Doucement, je construisais sans le savoir l'essentiel de ma personnalité. Je me rendais compte, chaque jour, à quel point mes avis étaient basés sur mon expérience personnelle et l'éducation que j'avais reçue, bien plus que sur une véritable réflexion objective sur un sujet. C'est un travers que j'essayais de corriger tant bien que mal.

Tous ces apprentissages m'ont été très utiles, plus tard, dans l'exercice de ma profession, même si à l'époque, je l'ignorais complètement. Ce n'est qu'avec un recul de plusieurs années que l'on peut estimer l'influence bénéfique qu'ont pu avoir nos proches.

J'ai dû dormir une quinzaine d'heures et sauter un repas. Chacun de mes rêves permettait de reconstruire ma personnalité par petits bouts. Au réveil, des souvenirs surgissaient du néant comme autant d'évidences oubliées. Ces années étudiantes, la salle des machines, mes heures passées sur internet, tout me revenait. Tout, mais pas l'essentiel. Je restais anonyme et sans âge. L'homme que je voyais dans les reflets n'était plus ce jeune universitaire dragueur. Que s'était-il passé entre temps ?

L'assassin qui partageait ma cellule était encore plus renfermé que d'habitude. Savait-il que j'avais surpris son trafic cette nuit ? J'ai tenté d'engager la conversation, mais il n'a pas dit un mot.

Ce devait être le milieu de l'après-midi. Les heures longues s'écoulaient entre les barreaux, à peine perturbées par des cris dans d'autres cellules et des conversations surréalistes que l'on pouvait entendre entre les détenus. Certains d'entre eux évoquaient leurs meilleurs souvenirs, leurs plats préférés. D'autres

ressassaient en boucle leurs pires méfaits. Braquages, meurtres, prises d'otages, en se glorifiant peut-être...

Le moment de la promenade est arrivé, mettant fin aux discussions. L'habituelle procession des prisonniers s'est mise en marche vers l'extérieur. Aujourd'hui, je lisais beaucoup plus de résignation et de découragement sur le visage de mes semblables. L'ersatz de liberté que simulait la promenade quotidienne faisait autant de mal que de bien. Il rappelait combien l'homme est génétiquement programmé pour l'indépendance.

J'ai vu Franck dans la cour, et je me suis assuré dans son regard avant de l'aborder, que ma compagnie ne le dérangeait pas trop. Au contraire, il semblait impatient de me voir. Il m'a salué et a engagé le dialogue :

- C'est aujourd'hui !
- Aujourd'hui ?
- La bibliothèque !
- Ah ? C'est quand ? C'est où ?
- Là, maintenant. Je peux t'y amener. Mais dans ce cas, pas de promenade. C'est soit l'un, soit l'autre.
- Alors, allons-y !
- Tu es conscient que ça bousille la sortie ?
- Oui. Je m'en fous de faire les cent pas dans la cour.
- Ouais ? Ben pas moi.
- Dis-moi où c'est et j'y vais seul.

- Non, je veux juste que tu comprennes le sacrifice que je fais. Tu es là depuis deux jours, tu ne comprends peut-être pas. Mais la promenade... C'est sacré, quoi.
- C'est entendu. Je te dois un service. Comment procède-t-on, alors ?
- Il faut demander à un gardien.

Nous nous sommes approchés d'un gardien. Par réflexe, il a aussitôt porté la main à son arme de service en nous voyant arriver.

- Qu'est-ce que vous voulez ?!
- On voudrait aller à la biblio.
- Hein ?!
- La bibliothèque, c'est pas aujourd'hui qu'elle est ouverte ?

Il a regardé sa montre, autant pour vérifier la date et l'heure que pour se donner une contenance, puis il a bougonné dans sa moustache :

- Vous faites chier, les gars...

Nous l'avons suivi à l'intérieur du bâtiment, dans un endroit où je n'étais encore jamais allé. J'essayais de me repérer mais les dédales de couloirs et les portes coupe-feu me compliquaient la tâche. Il s'est posté devant une porte et nous a fait signe d'entrer en déclarant autoritairement :

- Dix minutes. Pas plus.

C'était une petite salle très différente des autres pièces de la prison. La moquette rose pâle, au sol, et le faux-plafond en polystyrène blanc tranchaient avec le béton gris foncé qui constituait l'essentiel de la décoration du reste du bâtiment.

Au milieu de la pièce, cinq rangées d'étagères en mélaminé pliaient sous le poids de vieux livres abimés. Une odeur de papier moisi flottait dans l'atmosphère étonnamment calme. Je me suis senti immédiatement à l'aise dans cet endroit, au contraire de Franck qui semblait apeuré et intimidé.

Un homme et une femme chuchotaient derrière un bureau avant de nous apercevoir. L'homme s'est approché, souriant, en nous tendant la main.

- Bonjour messieurs. Entrez s'il vous plaît.
- Bonjour.

J'ai remarqué à son col de chemise marqué d'une croix que l'homme était un prêtre. Les cheveux grisonnants et le front strié de rides, il portait des petites lunettes en métal et un vieux costume gris démodé. Franck avait quitté ce monde pour concentrer son attention sur la dame qui accompagnait l'aumônier. Il s'en est approché pendant que l'homme m'expliquait son rôle.

- Je suis le président d'une association qui œuvre pour la réinsertion des détenus. Une fois par semaine, nous permettons aux prisonniers de choisir un livre de notre modeste collection qui a été constituée grâce aux dons des

membres de l'association. Je vous laisse faire le tour, et n'hésitez pas à me poser des questions si besoin.

J'ai jeté un œil sur mon ami détenu qui avait engagé une discussion avec la femme. C'était une jolie fille entre deux âges, brune et la coupe au carré. Son chemisier rouge semblait être la seule pièce de couleur vive dans tout le centre de détention en nuances de gris. Un sourire empreint de pitié illuminait son visage alors qu'elle faisait semblant d'écouter Franck. Elle m'a lancé un regard d'angoisse mêlée de compassion qui semblait vouloir dire : « Je veux vous aider, mais j'ai peur. Pourvu que tout se passe bien. Ne me faites aucun mal. ».

Pour ne pas l'indisposer, j'ai cessé de la regarder et j'ai parcouru les rayons en touchant chaque couverture de livre. J'avais une sensation étrange de déjà vu. Je me sentais dans cette bibliothèque de prison comme chez moi. Plusieurs flashes ont irradié mon cerveau, des souvenirs qui remontaient en bribes violentes et douloureuses. Des images de ma main glissant sur d'autres livres, d'autres couvertures, dans plusieurs autres endroits comme celui-ci. J'ai fermé les yeux en secouant la tête pour revenir à la réalité et j'ai empoigné un livre au hasard.

Le gardien qui était resté à l'extérieur de la pièce s'impatientait. De temps à autre, on pouvait le voir dans l'encadrement de la porte vérifier que tout se passait bien, puis regarder sa montre.

J'ai rejoint Franck, le curé et la fille qui discutaient maintenant ensemble des conditions de détention.

- Je vais prendre ça, ai-je dit au prêtre en lui tendant le livre.

- Bien sûr, très bien, je vous en prie, a-t-il répondu en souriant toujours.
- C'est l'heure ! a vociféré le gardien depuis le couloir.

Franck et moi avons poliment remercié nos hôtes et rejoint le gardien qui nous a raccompagnés jusqu'à la cour d'où les autres détenus s'apprêtaient à rentrer.

- Tu as vu cette fille ?
- Oui, et alors ?
- Comment ça, « et alors ». Tu sais combien de temps ça fait que j'ai pas vu une vraie gonzesse ?
- Non.
- Un an !
- Et alors ?
- Laisse tomber, tu ne peux pas comprendre. On en parle dans un an.

Se pouvait-il que je sois encore ici dans un an ? Quelque chose n'était pas normal, je le sentais. Je n'étais pas comme eux, comme tous ces meurtriers. Il y avait forcément une explication. Et puis je me suis demandé si tous n'avaient pas finalement ce même sentiment d'injustice. Si l'on peut tuer de sang-froid, ou prendre des otages après avoir cambriolé une banque, réalise-t-on vraiment ce qui est juste ou non ? Il me fallait absolument connaître la raison de ma présence ici.

Le lendemain, un gardien est venu me chercher, moi seul, dans ma cellule et m'a fait prendre l'ascenseur avec lui sans m'expliquer pourquoi.

Comme le premier jour, nous sommes montés au troisième étage qui semblait être celui de l'administration pénitentiaire. Mais plutôt que de m'emmener dans le bureau du directeur, il a frappé à une autre porte dont la plaque indiquait « Médecin ».

Une voix a répondu de l'autre côté et nous sommes entrés. Puis le médecin en blouse blanche a demandé au gardien de nous laisser.

- Bonjour, comment allez-vous ? m'a-t-il demandé.
- Mieux, physiquement. Mais je suis encore un peu perdu au niveau de la mémoire.
- Ne vous inquiétez pas, ça vous reviendra.
- Oui, mais quand ?
- Petit à petit. Personne ne peut le dire. Cela dépend des gens.

- Dites-moi ce que j'ai fait et pourquoi je suis ici. J'ai le droit de savoir !
- Je vous ai déjà expliqué que ce n'était pas souhaitable, pour votre propre santé mentale.
- Et vous pensez que c'est sain de me laisser croire que je suis ici par erreur ? Je dois combattre chaque seconde un violent sentiment d'injustice qui me dévore l'esprit.
- Voulez-vous que je vous donne des calmants ?
- Gardez vos médicaments qui endorment. Je veux savoir, je ne veux pas dormir pour ne plus rien sentir.
- D'ailleurs, est-ce que vous dormez correctement ? Je sais que les conditions ne sont pas faciles, mais vous vous endormez facilement ?
- Je dors tout le temps ! Il m'arrive de m'assoupir alors que je suis assis. Ça ne m'arrivait jamais avant... Enfin, je crois.
- La narcolepsie est fréquente dans ce genre de cas. Ne vous inquiétez pas.
- Vous me faites rire. Comment voulez-vous que je ne m'inquiète pas ? Peut-être que des gens m'attendent à l'extérieur, ma famille, des enfants peut-être ? Que suis-je censé faire ?
- Je suis là pour m'occuper de votre santé et c'est à ce titre que je vous dis de ne pas vous inquiéter. Le reste n'est pas de mon ressort.
- Et c'est du ressort de qui ?

- De... Du directeur de cette prison. Maintenant, veuillez m'excuser, mais si vous n'avez pas de problème de santé, nous pouvons mettre fin à cet entretien.
- Déjà ? Mais vous ne m'avez même pas examiné.
- Vous êtes plusieurs centaines ici et je suis le seul médecin. Je ne suis ici que deux jours dans la semaine et le reste du temps j'exerce à l'hôpital. Vous pensez bien que je ne peux pas examiner tout le monde. Si vous avez le privilège de bénéficier d'une visite individuelle, c'est parce que vous êtes le dernier arrivé et que vous souffrez d'amnésie. Ce n'est pas exactement comme une visite régulière de la médecine du travail. Vous êtes en prison, mon vieux.

J'allais lui répondre quand il a demandé au garde de me reconduire dans ma cellule. Je suis redescendu en silence, en faisant des efforts considérables pour trouver une issue au labyrinthe que constituait ma mémoire. J'avais quelques pièces d'un puzzle gigantesque. Certaines semblaient vouloir s'assembler comme ce souvenir de vie étudiante et le plaisir que j'avais ressenti en touchant et respirant les livres de la bibliothèque, mais il me manquait une ou plusieurs pièces intermédiaires pour donner un véritable sens à tout ça..

Le livre que j'avais emprunté au hasard était un ouvrage médical qui traitait essentiellement de la maladie de Parkinson. Son contenu, très technique, ne m'intéressait que très peu, mais inexplicablement j'avais l'impression que sa lecture participait à ma reconstruction interne. Plus qu'au sens, je m'intéressais aux mots, et à l'objet-livre lui-même.

J'ai passé plusieurs minutes à observer les pages de la bibliographie à la fin de l'ouvrage. Le nom des éditeurs, les années de parution, les mentions légales m'évoquaient des souvenirs flous. Au milieu du livre, en guise de marque-page, un billet de cinquante euros avait été oublié par le propriétaire du livre – sans doute médecin –, qui avait généreusement offert l'ouvrage à l'association. Sa découverte m'a mis mal à l'aise et je me suis senti immédiatement en insécurité par le simple fait de posséder de l'argent en ce lieu. En m'assurant que mon compagnon de cellule ne me voyait pas, j'ai délicatement plié le billet en huit à l'intérieur du livre avant de le glisser entre les planches de ma couchette et le mur.

Fondamentalement, cet argent ne me servait à rien, pas plus qu'il n'aurait directement servi aux autres prisonniers. Seuls les gardiens jouissant de leur liberté et de contacts avec l'extérieur pouvaient avoir usage de ce billet, et c'est en cela qu'il représentait un risque pour moi. Mes quelques jours en prison m'avaient appris que les échanges avec l'extérieur étaient possibles et fréquents, via les fonctionnaires qui travaillaient dans la maison.

Si je souffrais, comme les autres, de la privation de liberté et des conditions déplorables de détention, je n'avais pour l'instant aucun plan pour améliorer mon sort. La méconnaissance de mon passé hypothéquait mon avenir proche et m'empêchait de réfléchir autrement que par instinct.

Celui qui m'a poussé vers la bibliothèque continuait de m'interroger. Il était assurément porteur de sens, et même de façon centrale dans mon existence, j'en avais l'intuition. J'ai cherché à mettre en correspondance les bribes de mes souvenirs avec cette expérience et j'en suis arrivé à la conclusion, évidente et dérisoire, mais pourtant essentielle pour moi à ce stade, que les livres et plus généralement l'accès à la culture et l'enseignement avaient joué dans ma vie professionnelle ou personnelle passée un rôle prépondérant. Sans parvenir à préciser cette occupation ou ce métier, cela tournait forcément autour de ça : écrivain, enseignant, conservateur, bibliothécaire, historien ?

- Psst ! Le nouveau ?!

Le chuchotement provenait de la cellule d'en face. J'ai mis quelques secondes avant de me rendre compte qu'il m'était adressé.

- Qu'est-ce que t'as ?

J'ai répondu sur le même volume sonore.

- Comment ça qu'est-ce que j'ai ?
- À l'échange, tu proposes quoi ?
- Rien. Je n'ai rien...
- Allez ! Ne fais pas le rat. T'es allé chez le médecin ce matin, non ?
- Oui, mais...
- Quoi, tu ne lui as même pas piqué un stylo ? Des cache-tous ?
- Non, je n'y ai pas pensé...
- Et ton bouquin, là ? C'est quoi ?
- Un truc que j'ai emprunté à la bibliothèque de la prison.
- On a une bibliothèque ?
- Ben... Oui.
- Ah oui, c'est le truc avec le cureton. Mais j'ai plus le droit d'y aller, moi.
- Ah bon ?
- La fille a crié. Je l'avais à peine touchée...
- T'es là pour quoi ?
- Viol. Et toi ?
- Je sais toujours pas.

- Sans déconner ?
- Non, je te jure.
- Et ton avocat ?
- Eh ben ?
- Il en dit quoi ?
- Pas vu. Je sais même pas si j'en ai un.
- T'en a forcément un. Au pire, un commis d'office, comme moi.
- Et comment on fait pour le voir ?
- C'est lui qui devrait venir te voir. Enfin, je crois. Tous ces trucs administratifs, moi, j'y connais rien.
- Moi non plus.
- Y a des femmes à poil dans ton bouquin ?
- Non. C'est sur Parkinson.
- C'est quoi ?
- Une maladie de vieux.
- La prochaine fois, tu pourrais prendre un bouquin avec des femmes dessus ?
- Je ne sais pas s'il y en a. Je regarderai.
- Même des dessins. Je m'en fous.
- Qu'est-ce que tu veux en faire ?
- Je suis malade...

Sur ces mots, l'homme est reparti au fond de sa cellule, l'air triste. Pendant toute la conversation, il a arboré un rictus très dérangeant et un regard vide. La détresse de cet homme n'avait d'égale que la colère que l'on pouvait nourrir à son encontre, en imaginant ses crimes.

Parmi les conversations que j'avais pu entendre entre les détenus, revenait souvent celle qui concernait les criminels sexuels. Rejetés par tous les autres prisonniers qui voyaient dans leurs propres méfaits, même les pires, des revendications politiques ou sociales presque nobles, les violeurs étaient au contraire considérés comme des sous-hommes obéissant à des pulsions primaires. À ce titre, ils étaient punis par là où ils avaient péché et subissaient des sévices fréquents de la part des autres détenus. Il arrivait parfois que ces entreprises punitives réveillent les vices des autres prisonniers qui finissaient par sortir de prison avec une tare supplémentaire dans leur curriculum vitæ. Cet aspect tristement pédagogique de la détention était hélas bien connu, mais difficile à traiter.

Cette réflexion ne m'avait pas été inspirée par la seule discussion avec le violeur d'en face. C'était vraisemblablement une opinion que j'avais déjà développée par le passé. Mais encore une fois, je ne suis pas parvenu à la relier au fil de mon histoire personnelle.

Ce matin-là, je suis arrivé à l'université un peu en avance. Je suis passé par le bureau pour relever mes courriers électroniques et discuter quelques minutes avec les collègues. L'actualité politique était toujours au centre de nos débats et sa richesse du moment nous faisait régulièrement arriver en retard en cours.

Lorsque j'ai pénétré dans l'amphithéâtre, j'avais l'esprit suffisamment entraîné par la joute verbale que nous avons eue pour me passer de mes notes et de mes transparents. Le sujet du jour était la récidive. Les étudiants étaient tous installés, même si leur attention à mon arrivée était déjà très contrastée. Au premier rang, des filles, essentiellement, s'apprêtaient à prendre note, les yeux grand ouverts, la coiffure impeccable. Au fond des gradins, le regard absent, le t-shirt froissé, les couche-tard étaient affalés sur leur siège en attendant la fin du calvaire.

Après avoir abordé les principes fondamentaux du droit et notamment la notion de circonstance aggravante générale³, j'ai énuméré les différents types de récidives qui étaient reconnus

3 Circonstance qui augmente le maximum de la peine encourue.

dans le droit français actuel. Pour illustrer mon propos, j'employais souvent des exemples tirés de l'actualité, ou d'œuvres de fictions cinématographiques, car j'avais en face de moi un public très friand de cette culture visuelle.

Les grands principes du droit sont régulièrement ébranlés par la singularité et la violence des faits réels. Pour traiter le cas général, tout en ne négligeant aucune exception, les textes de loi sont bien souvent incompréhensibles du commun des mortels, et paraissent même parfois écrits en dépit du bon sens. Dans le cas de la récidive, on peut très facilement se laisser convaincre de l'angélisme du droit français, en observant les nombreux cas dramatiques de faits-divers commis par des multirécidivistes.

Les politiciens ont d'ailleurs bien intégré cette dérive et s'en servent régulièrement pour rallier à leur cause des électeurs égarés.

Ce jour-là, j'avais dans l'assistance un jeune qui, je le voyais, trépignait d'impatience pour intervenir. Je lui ai donné la parole pour qu'il expose son point de vue et je me suis ensuite servi de son opinion pour asseoir la mienne qui se trouvait être aussi celle du droit français depuis de nombreuses années. J'ai compris plus tard, quand il a tenté de m'agresser sur un parking, qu'il avait vécu cet échange comme une humiliation publique. Bien entendu, j'avais beau jeu, par ma position d'autorité, d'utiliser les réactions de l'auditoire pour appuyer mon propos.

Selon lui, le traitement de la récidive en France était trop indulgent, et il s'étonnait de l'absence de réponse radicale de la part de la justice, à des actes criminels répétés.

Il sous-entendait à peine sa position en faveur de la peine capitale, mais comme ce n'était pas le sujet du jour, j'ai soigneusement évité de l'évoquer. J'ai argué que le droit français plaçait

la rédemption et la réinsertion sociale au centre du système judiciaire, ce qui, comme je le prévoyais, a rapidement fait dériver la discussion d'un cadre général à un fait divers sordide :

- Quand on a commis plusieurs viols et un meurtre, peut-on encore oser parler de rédemption devant les victimes ? m'a-t-il demandé.
- La question qui se pose immédiatement derrière celle-ci est : peut-on raisonnablement accuser quelqu'un par avance ?
- Pas du tout : les faits ont déjà été commis !
- Oui, et la peine a été prononcée pour ces faits. Considérer que, parce que le criminel est un récidiviste, il va forcément récidiver encore, c'est remettre en cause le fonctionnement même de la justice, et notamment la présomption d'innocence.
- Je ne suis pas d'accord.
- Je le vois bien. Mais je vais essayer d'illustrer la chose par un exemple. Avez-vous votre permis de conduire ?
- Oui. Bien sûr.
- Bravo. Avez-vous déjà commis une infraction au code de la route ?
- Eh bien...
- Allez-y, ne vous en faites pas, moi aussi j'ai déjà perdu des points à cause d'un excès de vitesse !
- Oui.
- Excès de vitesse ?

- Oui.
- Savez-vous que la récidive en matière d'infraction au code de la route est de l'ordre de deux fois plus importante qu'en matière de crimes sexuels, par exemple ?
- Vous ne pouvez pas comparer une infraction avec un crime.
- Je compare une récidive à une autre récidive. C'est le sujet du cours, je vous le rappelle.
- Admettons.
- Puisque vous avez commis un excès de vitesse, peut-on présumer que vous allez en commettre d'autres ?
- Non.
- Selon les statistiques, oui. En tout cas, bien plus qu'en cas de crimes. Admettons que vous soyez « multirécidiviste » et que vous ayez commis cinq excès de vitesse. Peut-on raisonnablement penser que vous êtes incorrigible et vous retirer votre permis de conduire à vie ?
- Les enjeux ne sont pas les mêmes. Encore une fois, vous ne pouvez pas comparer...
- Quel est le principal facteur mortel, sur la route ?

À cet instant, l'étudiant a senti le piège se refermer sur lui. Ses collègues qui étaient déjà en majorité de mon côté au début de la discussion ont attendu sa réponse en le regardant fixement. Quand le silence est devenu trop pesant, j'ai répondu à ma propre question :

- La vitesse. Sur la route, c'est la vitesse qui est la première cause de décès. Elle ne cause pas forcément l'accident, mais elle est très souvent la cause du décès, et malheureusement pas forcément celui de l'auteur de l'excès de vitesse. Un piéton, un automobiliste qui arrivait en face...
- Je persiste à penser que l'on ne peut pas mettre les crimes sexuels au même plan que les infractions...
- Il n'y a que vous qui faites ce rapprochement. Je théorise pour ma part sur la récidive. Savez-vous combien il y a de morts sur les routes chaque année ?
- Plusieurs centaines...
- Quatre mille morts. Contre neuf cents homicides « seulement ». Je vous laisse expliquer aux familles des victimes que les décès sur la route sont moins graves que les meurtres. Aujourd'hui, si vous recherchez l'efficacité de la justice, et surtout si vous voulez éviter des morts, appliquez votre théorie de la « réponse radicale » à la sécurité routière. Vous aurez plus de résultats. Mais dans ce cas, je vous invite à me confier votre permis de conduire en sortant de cette pièce.

J'ai terminé ainsi en souriant, sur une note d'humour, ma plaidoirie improvisée sur la récidive, en espérant que mon contradicteur ne m'en voudrait pas. J'avais eu tort.

Cela faisait plusieurs jours maintenant, peut-être bien une semaine, que j'étais là. Mon passé s'éclaircissait peu à peu, mais toujours pas les raisons de ma présence ici. Je ressentais maintenant le besoin d'en parler, de discuter avec des gens, espérant que l'échange avec les autres refléterait une partie de ma personnalité.

Mon compagnon de cellule restait dans un mutisme total. Lorsque j'accrochais son regard, il devenait même hargneux. Mais ce besoin viscéral de communiquer me poussait à tenter d'établir le contact malgré tout.

- La forme, ce matin ?
- Ferme-la.
- On est dans la même cellule, dans la même galère. On peut au moins essayer de se parler...

Ses muscles maxillaires gonflaient par intermittence, trahissant son agacement. L'homme était imposant, mais vif, de corps et d'esprit. Ses bras avaient la taille de mes jambes, et ce n'était

pas le fruit d'exercices de musculation dans une salle de sport. Derrière ses épais sourcils, on devinait un homme tourmenté, mystérieux et toujours sur la défensive. Assis sur sa couchette, il essayait d'éviter mon regard et de mettre fin à la discussion.

- Lâche-moi.
- Ça fait longtemps que tu es là ?
- Deux ans.
- Vacherie. Et t'es là pourquoi ?
- Qu'est-ce que ça peut te foutre ?
- S'ils m'ont mis dans ta cellule, il y a peut-être une raison ?
- Tu parles !

J'ai longuement hésité avant de poursuivre. Un silence gênant s'est installé, et puis je me suis lancé :

- T'as buté ta femme, c'est ça ?

Il s'est levé d'un bond, et avant même que je puisse me protéger d'une quelconque façon, m'a empoigné à la gorge, plaquant ma tête contre le mur.

- Tu vas fermer ta grande gueule, connard ! C'est compris ?!

Je commençais déjà à voir des papillons blancs devant mes yeux. Comme je ne pouvais plus respirer, j'ai essayé de hocher la tête en clignant des yeux, en guise d'acquiescement, mais

j'avais l'impression que mes mouvements étaient imperceptibles, le cou enserré dans les griffes de l'Ours.

Il m'a lâché et je suis retombé sur ma couchette, essoufflé, le cœur battant à cent à l'heure. J'ai senti une bosse me pousser derrière le crâne et je me suis massé le cou pendant de longues minutes. Je n'ai plus osé regarder dans sa direction pendant plusieurs heures.

Un maton est venu me chercher dans l'après-midi. Il a prononcé un seul mot en me désignant du menton :

- Parloir.

Je l'ai suivi dans le couloir en espérant enfin, à cette occasion, reconnecter avec ma vie réelle. J'ignorais qui pouvait demander à me voir puisque les rares souvenirs précis qui m'étaient revenus étaient surtout professionnels, mais il était évident que cette visite allait beaucoup m'apporter. Je me suis surpris à sourire dans le miroir de l'ascenseur. Intérieurement, je me disais : « voilà, c'est fini ».

De l'autre côté de la vitre, il y avait un homme qui m'attendait. Son visage m'était totalement étranger et j'ai soudain pris peur : et si je ne reconnaissais même pas mes proches ?

Je me suis installé en face de lui. Les trous dans la paroi de plexiglas qui nous séparait déformaient les contours de sa figure. Je me suis décalé pour essayer de reconnaître ce visage, en vain.

Constatant mon désarroi, l'homme s'est présenté :

- Maître Roblas, je suis votre avocat.

- Mon avocat ?
- Commis d'office, car vous n'aviez pas d'avocat lors de votre arrestation.
- Mon arrestation ?
- Le médecin m'a indiqué que vous étiez amnésique. Est-ce que ça va ?
- Je... Oui, ça va, mais...
- Vous ne vous souvenez pas de moi, mais je crois que c'est normal. Nous nous sommes assez peu vus et vous n'étiez pas dans votre état normal.
- Comment ? C'est-à-dire ?
- Une sorte de folie furieuse, mais rassurez-vous, c'est assez classique dans ces circonstances. Ce n'est pas la première fois que...
- Les circonstances, mais quelles circonstances ?
- Ah... Vous n'avez toujours pas recouvré la mémoire. Malheureusement, je ne puis...
- Comment ça, « je ne puis »... Vous êtes mon avocat ou pas ? Vous devez me dire la vérité. Pourquoi est-ce que je suis ici ? Où sont mes proches ?
- Je suis désolé. Le médecin a été formel. Je ne peux rien vous dire.
- Vous devez me dire ! Je suis enfermé ici depuis une semaine ! Sans savoir pourquoi ! Vous croyez que c'est sain ? Je suis en train de devenir dingue ! Je ne sais même pas comment je m'appelle !

Comme j'ai élevé la voix, le gardien s'est approché et a questionné l'avocat du regard. Celui-ci a fermé les yeux en secouant la tête, pour lui indiquer de ne pas intervenir.

J'ai repris mon calme, pour tenter d'obtenir le maximum d'informations de cette entrevue. J'ai dévisagé à nouveau l'homme qui était en face de moi pour graver son apparence dans ma mémoire. J'ai ressenti un frisson, une sensation bizarre, un étourdissement.

- Ça va aller ?
- Oui... Excusez-moi. Je me suis emporté.
- Je comprends.
- Comment pouvez-vous m'aider ? Pourquoi êtes-vous venu me voir ?
- C'est la loi. Je dois vous rendre visite régulièrement et vous informer de l'avancement de votre dossier.
- Mon dossier ?
- Évidemment, là, c'est délicat. On m'a sommé de ne rien vous dire. J'espérais vous voir dans de meilleures conditions.
- Comment ça ?
- Que vous pourriez m'expliquer un peu mieux les circonstances du me...

Il a stoppé net. Au milieu de sa phrase.

- Qu'est-ce que vous dites ? Du meurtre ?

- Je n'ai rien dit ! Je n'ai rien dit du tout !
- Je suis accusé de meurtre ? Moi ?
- Écoutez, prenez du repos, oubliez ça...
- Oublier ? Vous dites ça à un amnésique ?
- Monsieur, je dois vous laisser. Je repasserai la semaine prochaine. Sans faute.

Et comme il s'éloignait, avec sa sacoche à la main, je me suis mis debout derrière la vitre en lui criant de rester pour m'expliquer ce qu'il savait. De rage, j'ai tapé sur le plexiglas qui a vibré en faisant un bruit assourdissant qui résonnait dans cet espace clos. Le gardien s'est approché de moi et m'a ceinturé avec ses bras. Je me suis aussitôt assagi et j'ai baissé la tête en fermant les yeux, plongé dans une réflexion intense.

Le visage de cet homme. Sa voix. Sa démarche. Son regard vitreux et son air sérieux. Je l'avais effectivement déjà vu.

Pendant la promenade, j'ai immédiatement cherché Franck pour lui demander un service.

- Est-ce que tu peux savoir pourquoi je suis là ?
- Comment veux-tu que je sache ?
- Tu as su me dire, pour l'Ours...
- Pour l'Ours, c'est différent. Lui, il sait ce qu'il a fait !
- Tu as bien des contacts... Avec des gardiens... Des gens qui pourraient savoir ?
- Pfiouh... Demande-moi des trucs pour t'évader, des couteaux, de la drogue, des prostituées pour le parloir, tant que tu veux. Mais des informations administratives comme ça... C'est coton.
- Cinquante euros.
- Quoi, cinquante euros ?
- Je te file cinquante balles si tu me dis ce que j'ai fait pour être là.

- Ah mais là, c'est différent. Avec cinquante euros, moi je te fais sortir de là demain, si je veux.
- Sans déconner ?
- Non, mais là j'exagère un peu. Mais bon, je vais voir ce que je peux faire... Sinon, la forme ?

Franck était pour l'instant le seul interlocuteur avec lequel je pouvais discuter librement. Il m'a surtout parlé de lui, de sa vie à l'extérieur et de la fille de la bibliothèque. Tout en l'écoutant, et en marchant autour de la cour, j'observais le ballet incessant des échanges entre détenus. Des lames de rasoir, de la nourriture, des petits sachets blancs...

Au moment de la douche, j'étais concentré sur la file d'attente pour passer le plus rapidement possible. Le prisonnier qui me suivait m'a coincé le bras derrière le dos et a murmuré dans mon oreille :

- File ton pognon !
- Quel pognon ? Ai-je répondu à voix basse.
- Tes cinquante euros. Ils sont où ?
- Je... Je ne les ai pas sur moi...
- Où ils sont ?
- Dans... Dans la cellule.
- Ils sont à moi.
- Non, ils étaient dans un bouquin que...
- Je te dis qu'ils sont à moi. Alors, ce soir, sans faute, tu me les fais passer.

- Comment ?
- Tu le sais très bien.
- Non !
- Par les fenêtres, connard ! Moi c'est le Lynx.

Il m'a lâché le bras, et d'un balayage du pied, m'a fait tomber par terre, attirant l'attention du maton qui était là. Mon agresseur a levé les bras en disant :

- Il est tombé tout seul !

Je n'ai pas protesté, de peur de provoquer une bagarre générale de laquelle je ne serais pas sorti vainqueur. Je devais garder à l'esprit que pour les gardiens, je ne valais pas mieux que les autres détenus et ils n'avaient aucune raison de me défendre.

J'ai pris ma douche en étant sur mes gardes. Le gars qui m'avait menacé me regardait avec un sourire inquiétant. À sa peau blanche et ses nombreuses cicatrices, on pouvait penser qu'il était emprisonné ici depuis plusieurs années. Sa musculature était moins impressionnante que celle de l'Ours, mais n'avait évidemment rien de comparable à la mienne. Un lynx était tatoué sur son biceps droit.

Je me suis senti à nouveau humilié et en insécurité totale dans cet endroit. Un sentiment qui était renforcé par l'impossibilité de me raccrocher à des souvenirs fiables.

Le soir venu, j'étais en proie à de nombreux doutes. D'un côté, mon billet de cinquante euros pouvait servir à obtenir des informations que j'estimais capitales sur ma présence ici, et

donc sur mon passé. De l'autre, le Lynx m'avait menacé et j'avais tout lieu de croire qu'il n'était pas le genre de gars avec qui on pouvait négocier.

Néanmoins, comme je n'avais aucune idée de la façon de lui faire passer l'argent sans qu'il soit détourné par un intermédiaire, et comme je devais demander au préalable à mon voisin de cellule la marche à suivre, j'ai préféré garder le billet derrière ma couchette.

Je n'ai pas très bien dormi cette nuit-là.

Il était tard et je pianotais encore sur l'ordinateur. À la seule lumière de l'écran, mes yeux rougis étincelaient dans la nuit. Une tasse de café vide et des miettes de biscuit gênaient les mouvements de la souris depuis plusieurs heures, mais j'étais trop concentré pour faire de la place.

Dans le silence à peine couvert par le ronronnement du disque dur, j'ai entendu le grincement d'une poignée de porte. J'ai glissé ma souris sur la barre des tâches pour observer l'heure : deux heures quarante-cinq. Je savais ce qui m'attendait, mais la passion était plus forte. Comme hier, et les jours précédents, je n'ai pas su me déconnecter à temps.

Elle est arrivée en tenant un coussin entre ses bras, seulement vêtue d'une chemise de soie rose qui lui arrivait à mi-cuisse. Échevelée et les yeux mi-clos, elle avait sans doute déjà dormi plus que je ne le pourrais dans toute ma nuit.

- Il est tard, viens-te coucher, m'a-t-elle dit.
- J'en ai pour une minute.

Je mentais.

Elle est repartie en silence, et j'ai juste quitté l'écran des yeux une seconde pour voir un pan de sa chemise prise dans sa culotte, dévoilant sa fesse droite, dans la lumière du moniteur.

Je me suis replongé dans mes activités virtuelles, et bien avant que je pense à regarder l'heure à nouveau, elle est réapparue, cette fois bien réveillée et les yeux pleins de colère et d'amertume. Il était trois heures vingt.

- Tu fais chier !
- Je termine !
- J'en ai marre. Marre !

Elle a allumé la lumière et j'ai dû me protéger les yeux avec la main.

- Regarde-toi, tu es un zombie !
- Remarque, tu n'es guère mieux...

J'étais encore dans l'esprit taquin et léger de mes conversations sur internet. Assurément, je n'étais pas du tout dans le ton adéquat pour cette discussion.

- Tu sais à quelle heure je me lève, demain ?
- À la même heure que moi.
- J'ai une présentation importante. Des clients qui viennent de loin. Je vais avoir l'air de quoi avec mes poches sous les yeux et mon air hagard ?
- Va te recoucher, j'arrive.

- Tu sais très bien que je dors moins bien sans toi. En plus tu me réveilles quand tu arrives dans le lit et je te sens tout énervé, ça me fait flipper.
- Ces trucs me tiennent à cœur, tu le sais...
- Et moi ?
- Quoi, toi ?
- Je ne te tiens pas à cœur ?
- Pff... Que veux-tu que je réponde à ça ? C'est différent. Ce n'est pas comparable.
- Pourquoi ?
- Pitié, ne partons pas dans une discussion sans fin là-dessus. Tu sais très bien que ça ne mène à rien...

Visiblement, si, on allait partir dans une de ces discussions sans fin, où nous perdions quelques précieuses heures de sommeil supplémentaires, de la confiance, des certitudes et des morceaux de notre couple qui s'envolaient en fumée.

Mais cette fois était pire que les précédentes. Les vieux démons historiques qui nous hantaient depuis le début de notre relation sont tous ressortis. Un par un, nous les avons disséqués, analysés, démontés et remontés, de manière à ce que chacun d'entre eux nous apparaisse comme un obstacle majeur entravant de manière durable notre liaison.

Au petit matin, usés, meurtris, nous avons trouvé le sommeil dans une espèce de cessez-le-feu improvisé, quelques dizaines de minutes seulement avant que le réveil ne sonne.

Nous avons pris notre petit-déjeuner sans dire un mot, les plaies encore ouvertes et douloureuses, la gorge nouée des mots trop durs que nous avons échangés pendant la nuit.

C'est ce matin-là que j'ai pris cette si mauvaise décision. Une erreur irréparable.

L'inconvénient de ces rêves, c'est qu'ils m'apportaient autant de doutes que de certitudes. Je me souvenais maintenant avoir vécu en couple. Mais combien de temps ? Était-ce toujours le cas ? Pourquoi ma compagne, dont je ne parvenais pas à retrouver le prénom, n'a pas cherché à me voir au parloir ? Savait-elle que j'étais ici ? L'empêchait-on de venir ?

Les premiers instants après mon réveil, j'ai eu un réflexe bizarre. Je cherchais de la main droite dans le vide une souris d'ordinateur. C'était comme un prolongement de mes doigts, dont je ressentais le manque chaque fois que j'avais besoin de savoir. Cette soif de connaissance ne pouvait malheureusement pas être étanchée dans ce lieu clos déconnecté du monde réel.

J'ai pris mon livre en main avant de sortir pour la promenade du jour. En réalité, je le tenais contre mon corps, dissimulé sous mes vêtements, car tout ce qui pouvait me faire remarquer était potentiellement dangereux. J'avais également plié le billet de cinquante euros soigneusement pour l'insérer entre ma gencive droite supérieure et ma joue, en veillant à ne pas trop saliver.

Franck paraissait soucieux, mais heureux de me voir. Avant qu'il ne me révèle ce qu'il savait, je lui ai montré discrètement le livre que j'avais emprunté et il a compris que je ne souhaitais pas que nous parlions de cela en public.

Quand nous sommes entrés dans la bibliothèque, j'ai ressenti une fois encore la douceur des lieux et la chaleur qui se dégageait des rangées d'ouvrages. Souriant comme à son habitude, le prêtre nous a accueillis sans feindre son plaisir. La femme qui l'accompagnait était elle-même plus détendue et nous a demandé si nous avions besoin d'aide pour choisir un livre.

J'ai convaincu Franck de ne pas céder à la tentation, et je l'ai entraîné avec moi dans les rayons, nous n'avions pas beaucoup de temps. En faisant semblant de lire les titres qui figuraient sur les couvertures, la tête penchée, j'ai murmuré :

- Tu as des nouvelles ?
- Ouais.
- Raconte !
- C'est un des gardes qui a vendu la mèche. Mais je ne sais pas si c'est fiable et surtout je ne sais pas si tu es prêt à l'entendre.
- Dépêche-toi ! Dis-moi tout, je trierai.
- Tu as le pognon ?

J'ai tiré la langue pour lui laisser entrevoir un morceau du billet de banque que j'avais dans la bouche. Il a poursuivi en continuant de chuchoter :

- Apparemment, tu es au niveau -1, ce qui signifie que tu as buté quelqu'un.
- Quoi ?!
- C'est le niveau des criminels. Regarde, moi j'ai tué personne... Enfin, pour la justice en tout cas, j'ai tué personne. Et je suis pas à ton étage.
- Mais en face de moi, il y a un violeur.
- L'un n'empêche pas l'autre.
- Mais qui est-ce que j'aurais pu tuer ? Pourquoi ?
- Pourquoi, je saurais pas te le dire, mais apparemment...
- Apparemment quoi ?
- Tu as tué ta femme.
- Hein ?
- Ouais, comme l'« Ours »...

Je me suis cramponné à un rayonnage pour recevoir la nouvelle. Constatant de loin mon étourdissement, la fille de la bibliothèque s'est approchée, visiblement inquiète.

- Ça va ? M'a-t-elle demandé.
- Je... Un petit coup de fatigue. Ça va passer.
- Attendez, je vais vous remettre d'équerre.

Elle est repartie en direction du bureau derrière lequel le prêtre semblait plongé dans une prière sans fin. Dès qu'elle s'est éloignée suffisamment, Franck m'a immédiatement demandé

l'argent. J'ai recraché le billet, et l'ai essuyé sur mes vêtements avant de le lui tendre.

- Merci.

La fille est revenue avec deux barres chocolatées et les yeux étincelants. Elle semblait fière du courage qui lui avait permis de s'adresser à nous et de nous aider. Derrière sa gentillesse, on sentait une véritable tension, une peur panique qu'elle était parvenue à surmonter le temps d'une seconde. Touché par sa gêne, j'ai essayé de la mettre à l'aise :

- Merci, mais on ne voudrait pas vous priver de votre goûter...
- Oh, ce n'est pas à moi. Ce sont des dons que nous font les gens, avec les livres. Il y en a plein un tiroir, dans ce bureau, de quoi nourrir toute la prison !
- C'est gentil à vous.
- On ne voit pas beaucoup de monde, je crois que vous êtes les premiers à venir plusieurs fois et... À nous rendre un livre...
- Ça me semble la moindre des choses.
- Vous êtes honnête...

Je n'ai pas su quoi répondre. Je venais d'apprendre que j'avais commis un meurtre conjugal et cette fille s'étonnait de mon honnêteté. Mon cerveau semblait à nouveau m'envoyer des signaux incohérents au sujet de la perception de ma propre per-

sonnalité. J'ai dû secouer la tête imperceptiblement pour revenir à moi.

- Est-ce qu'il y a des bouquins sur la mémoire ?
- La mémoire ?
- Oui : les souvenirs, l'amnésie, les troubles de la mémoire...
- C'est possible, nous avons plusieurs médecins parmi les donateurs. D'ailleurs, le livre que vous avez rapporté traitait de médecine, je crois ?
- Oui... Je ne l'ai pas vraiment lu, je vous avouerai. C'était plutôt pour le contact...
- Le contact ?
- Tourner des pages, sentir la couverture...
- Je vois...

Elle ne voyait rien du tout, mais la politesse, et peut-être la peur, l'incitait à acquiescer.

- Attendez, je crois qu'on avait quelque chose sur la maladie d'Alzheimer, ce sont bien des problèmes de mémoire ?
- Oui, entre autres, je crois.
- C'est curieux, je me souviens l'avoir mis sur les rayons il n'y a pas longtemps...
- Peut-être qu'un autre détenu l'a emprunté avant moi ?
- Impossible : vous êtes les seuls à venir en ce moment.

- Bah, ce n'est pas grave, je vais prendre celui-là.

C'était une bande-dessinée de Dany, un dessinateur qui s'était fait connaître par ses histoires sexy et humoristiques. L'ouvrage était au format poche, ce qui me permettait de le dissimuler plus facilement. La fille a fait semblant de ne pas s'offusquer de mon choix, mais elle a aussitôt pris de la distance avec moi, craignant sans doute des pensées ou même des gestes obscènes à son égard.

Franck mangeait goulument son encas, sans s'intéresser plus que ça aux romans qu'il avait en face de lui. Comme la fille était retournée à sa place, la mine un peu triste, j'ai chuchoté dans l'oreille de mon compagnon :

- Il faut que tu me fasses sortir de là.

Il a failli s'étouffer avec un morceau de noisette et a lâché l'emballage de son Snickers.

- Sortir de où ? De la bibliothèque ?
- De la prison, idiot !
- T'es malade ?! Tu sais ce que ça va te coûter ?
- Combien il te faut ?
- Mais c'est pas ça ! C'est les risques !
- De la taule ? J'y suis déjà...
- Moi je compte bien sortir de là, un jour...
- Je ne te demande pas de m'accompagner.

- Encore heureux ! Mais même : si je suis complice, je risque gros.
- Sans être complice, tu peux au moins me dire comment faire ?
- T'es marrant toi. Tu crois qu'il y a un manuel du parfait petit prisonnier, qu'évidemment je le connais par cœur, et qu'au chapitre « Évasion », il y a une procédure écrite et que je vais te la donner ?
- Tu sais très bien ce que je veux dire, tu as vu plusieurs tentatives d'évasion depuis que tu es là. Tu sais comment ça se passe, tu sais comment ils se sont fait choper et tu connais plein de monde ici.
- Entre récupérer des infos, passer de la drogue et organiser une évasion, il y a un monde. Tu ne te rends vraiment pas compte.

Le gardien nous a fait signe de sortir, c'était l'heure de rentrer dans nos cellules. Nous nous sommes tus immédiatement. J'ai avalé ma barre chocolatée et planqué mon bouquin avant d'emboîter le pas du maton qui nous raccompagnait au-dehors.

Il restait quelques minutes de promenade. Franck a tenu à ce qu'on se sépare pour ne pas qu'on nous voie trop ensemble. J'ignorais si c'était par crainte d'être associé à ma future tentative d'évasion ou s'il avait d'autres « affaires » à conclure avec l'argent que je lui avais fourni.

Je me suis adossé à un mur, en regardant le ciel. Absorbé par mes pensées, je n'ai pas vu venir l'homme qui, d'une voix rauque, m'a fait sursauter :

- J'espère pour toi que tu as le pognon ?

C'était le « Lynx » qui réclamait son argent et bien évidemment, je ne l'avais plus.

- Quel pognon ?
- Putain ce que t'es drôle ! Mais je n'ai pas le sens de l'humour et je n'ai pas le temps. Mes cinquante euros. Maintenant !
- Je t'ai dit qu'ils n'étaient pas à toi.
- Tout ce qu'il y a dans cette prison m'appartient. Si tu ne le sais pas encore, tu vas l'apprendre.

Il s'est approché de moi d'un air menaçant. Deux autres hommes faisaient en sorte que personne, et surtout pas les gardiens, ne voient sa tentative d'intimidation.

- Je me suis déjà fait piquer le pognon.
- Ah oui. Et par qui ?
- L' « Ours ». Je suis dans sa cellule, il a trouvé ma cachette.

J'ai cru voir un geste de recul et un instant de doute dans les yeux de mon agresseur. Il s'est rapidement repris.

- Tu t'es fait voler mon pognon ?
- J'en suis désolé.
- Pas tant que moi...

Il a pris un peu d'élan et m'a lancé un coup de poing fulgurant dans les abdominaux. Fort heureusement, j'avais coincé le livre que je venais d'emprunter dans l'élastique de la taille de mon jogging, la couverture en carton épais a considérablement amorti le choc, même si je me suis retrouvé projeté en arrière de plusieurs mètres.

Le Lynx examinait ses phalanges, sans trop comprendre, quand les gardes ont sifflé la fin de la promenade. L'homme et ses sbires se sont interrogés du regard, mais comme un gardien approchait déjà, ils se sont séparés rapidement et m'ont laissé seul par terre dans ce coin de la cour.

- Debout, toi ! a crié le gardien en restant à distance.

Je lui ai fait un signe rassurant de la main et je me suis péniblement relevé en me tenant le ventre.

Lors des législatives de 2007, je faisais partie de l'équipe de campagne d'un candidat socialiste de ma région. Quelques semaines après l'élection de Nicolas Sarkozy, les dissensions au sein du parti étaient fortes, entre les partisans de Ségolène Royal, candidate malheureuse à la présidentielle, et ses détracteurs, appartenant à plusieurs mouvances internes du PS, dont mon homme faisait partie.

Les deux campagnes, présidentielles et législatives, avaient été fort mal menées, et je voyais quotidiennement ces dysfonctionnements graves sans pouvoir les infléchir.

J'étais de ceux qui avaient rejoint les rangs du parti socialiste de façon opportune, juste avant le choix du candidat présidentiable. Je ne me sentais pas particulièrement proche des idées qui y étaient défendues jusqu'alors, mais j'avoue m'être laissé prendre au piège de la démocratie « participative » vantée par Ségolène Royal. J'y voyais un souffle nouveau, une remise en cause de l'oligarchie qui régnait sur la France depuis plusieurs décennies, et la possibilité, j'avais la faiblesse de le croire, de changer les choses pour de bon.

Évidemment, au lendemain de la défaite du six mai, il ne restait plus grand chose des grandes idées de la campagne présidentielle.

Mais surtout, j'ai pu voir à cette occasion le fonctionnement réel de la démocratie locale. Ou plutôt, son dysfonctionnement général. Pendant des semaines, nous avons tenu des conférences, organisé des meetings, préparé des discours et assuré l'intendance. Surtout l'intendance. Les petits fours, le « pot » à l'issue de la rencontre, le moment de convivialité à partager avec l'élu local qui nous recevait, l'écoute faussement attentive de ses problèmes plus ou moins concrets...

Alors que, partout, l'argent manquait, la crise pointait déjà le bout de son nez, les trésors de guerre des collectivités locales et du parti socialiste étaient dilapidés en opérations de communication pathétiques. L'envers du décor était pitoyable. Je me souvenais avoir dû annuler un meeting à cause de la pluie, parce que les photos grises des journalistes auraient pu influencer en mal l'opinion des lecteurs. Quant aux mandats électoraux en cours, qu'il fallait, tant bien que mal, continuer à honorer, tout n'était que posture, prise de position de façade et petites phrases.

Au lendemain de chaque apparition publique, nous traquions dans les journaux les formules qu'avaient retenues les reporters. Bien souvent, il s'agissait des mêmes journalistes pendant toute la campagne, et qui profitaient comme les autres des toasts et des vins fins qui étaient servis chaque soir, l'air blasé et la conscience professionnelle au niveau zéro.

Tel était le visage de la campagne électorale, et je ne pouvais que constater le même désastre dans les autres camps, même les soi-disant révolutionnaires, à gauche ou à droite, lorsque nous

nous croisions dans les coulisses d'un débat organisé par une télévision locale.

Chaque candidat était formaté pour occuper le poste. Le sourire facile, photogénique, avec une répartie solide. Ne pouvaient espérer la victoire que ceux qui passaient bien sur les écrans. Le fond concret du programme était un vague prétexte pour mettre en scène, ici et là une indignation, une colère contenue ou le développement presque romantique d'un message d'espoir.

Je me rendais d'autant mieux compte de ce décalage lorsque je croisais, au hasard de la préparation d'un de ces « shows », les fonctionnaires chargés de la mise en place du matériel nécessaire : chaises, pupitre avec micro, sonorisation, grand écran pour projeter la profession de foi en vidéo...

Pour subir leurs caprices au quotidien, ils savaient bien qu'il n'y avait rien à attendre des candidats sortants, pas plus que de leurs homologues de l'opposition, d'ailleurs. Au final, les intérêts personnels passaient toujours bien avant l'intérêt général, et les dépenses publiques, qu'on attribuait si facilement aux fonctionnaires fainéants et mauvais gestionnaires, brûlaient en réalité les doigts de ceux qui en étaient les premiers responsables : les élus.

Cela a été une grotesque défaite, sans gloire. J'ai repris mes activités normales sans me soucier du candidat déchu, qui lorgnait maintenant vers la présidence d'un quelconque organisme de développement économique local dont la création était imminente. Un nouveau portefeuille au service de son ascension personnelle, pour lequel il allait déployer une énergie considérable à faire croire que chaque centime était utilisé dans le souci permanent de répondre aux attentes des contribuables.

Ces « comités théodules » étaient l'occasion, pour les élus, de renvoyer l'ascenseur à leurs adversaires politiques malheureux. À force de fréquenter les mêmes assemblées, de participer aux mêmes inaugurations, de partager les mêmes petits fours, les divergences politiques n'étaient plus que de façade.

En plus de leurs indemnités confortables et cumulables à loisirs, les élus d'un certain niveau bénéficiaient en effet de nombreux avantages en nature qui leur permettait de bien vivre sans dépenser un sou. Appartement et voiture de fonction, invitation à tous les spectacles sur le territoire, table réservée dans les plus grands restaurants, forfaits téléphoniques et internet illimités partout dans le monde...

Un jour, un fan de Johnny Halliday nous avait interpellés pour obtenir une place au concert de la vedette le soir-même, dans un stade voisin qui affichait évidemment complet. Quelques dizaines de places, parmi les meilleures, dans les loges, nous avaient été envoyées par la production pour inviter journalistes et patrons locaux comme c'était l'usage. Des billets que j'avais dû détruire le lendemain, faute d'avoir pu les distribuer à temps.

Tous ces gaspillages avaient achevé de m'écœurer et je m'étais alors promis d'essayer de faire quelque chose, à mon humble niveau. Je ne m'attendais pas à un tel succès.

Les jours qui ont suivi, Franck ne m'a plus adressé la parole. Une interminable suite de repas tièdes dégoûtants, de mauvais sommeil sans rêves, de promenades sans but, de séances de douche terrorisantes et de mutisme total. Mes diverses tentatives pour entrer en contact avec d'autres détenus se sont soldées par des échecs cuisants. J'ai cru devenir fou, à observer de longues heures une colonie de fourmis qui entraient dans notre cellule par un trou dans le béton. J'enviais leur liberté d'aller et venir, leur capacité à se fondre dans leur organisation sociale jusqu'à ce que chacune trouve sa place et son utilité.

Chaque jour sans visite au parloir m'inquiétait davantage. Quel homme étais-je donc devenu pour ne plus intéresser mes proches ? Même le violeur d'en face avait eu une visite.

L'humanité me quittait, petit à petit. Je me réduisais progressivement à un simple corps décharné, dépourvu d'âme, d'objectifs et d'avenir. Je m'éteignais.

Aussi lorsqu'un jour, dans la cour, on m'a tapoté sur l'épaule, j'ai sursauté comme une bête fauve. Ce n'était même plus de la peur, c'était un réflexe de survie, comme un chevreuil surpris dans la lumière des phares sur une nationale jusqu'ici déserte et qui hésite avant de sauter sur le bas-côté.

Franck s'est étonné de ma réaction, puis a cherché à me rassurer :

- C'est bon, c'est moi.
- Pourquoi tu m'as évité comme ça, ces derniers jours ?
- Il fallait que je prépare des trucs.
- Des trucs ?
- Pour ton évasion, a-t-il chuchoté.

J'avais abandonné l'idée de m'enfuir, devant le peu d'assistance que je pouvais espérer de la part de mes collègues détenus. Seul, la chose était bien évidemment inconcevable. À plusieurs, l'évasion restait risquée mais donnait l'illusion d'être réalisable.

Les propos de Franck ont réveillé d'un coup ma soif de liberté et mon envie de savoir enfin qui j'étais.

- Quand ? lui ai-je simplement demandé, comme si le reste coulait de source.
- Demain, mais il va falloir que tu m'écoutes scrupuleusement et que tu suives tous mes conseils !
- Je t'écoute.
- Marche devant moi, sans te retourner. Je prends des risques dans cette histoire, je ne veux pas qu'on nous surprenne en train de parler.

Je me suis exécuté, sans réfléchir.

- La seule évasion que j'ai vu réussir, ici, c'est celle d'un gars qu'on avait appelé Cendrillon, parce qu'il avait subi des sévices de la part de ses frères avec le consentement de ses parents... Enfin, bref. L'idée géniale qu'il a eue, c'est de tenter ce que personne encore n'avait tenté, en sortant par l'une des fenêtres qui donne directement sur l'extérieur. Il y en a peu, et il a eu l'audace de choisir celle... du bureau du directeur, qui depuis, a été mise sous alarme. Mais de toute façon, reproduire une évasion, ou même une tentative manquée, c'est voué à l'échec, tout le monde s'y attend. L'administration organise des réunions de crise à chaque événement de ce genre et met en place des mesures pour que ça ne se reproduise plus.
- Alors ?
- Attends. J'y viens. Il faut donc trouver une ouverture que personne n'a jamais empruntée. Dans cette cour, impossible, bien sûr. Les autres sorties directes vers l'extérieur sont rares, la plupart des fenêtres débouchent ici. Mais il y en a une que j'ai repérée et à laquelle personne n'a jamais pensé. Enfin, je crois.
- Laquelle ?
- Celle des douches.
- Il y a une fenêtre dans les douches ?
- Oui, pour évacuer la vapeur d'eau. Simplement, elle est assez inaccessible. Haute, et derrière les gardes qui nous surveillent à ce moment-là.
- Ben alors ?

- Il faut y aller quand on ne nous surveille pas : quand ce n'est pas le moment des douches.
- Quand alors ?
- Demain. C'est le jour de la biblio. On y va ensemble, un maton va nous accompagner, comme d'habitude. Je m'occupe de lui, et toi tu files aux douches, il n'y aura encore personne, ils seront tous dans la cour à surveiller les autres. Tu te débrouilles pour accéder à la fenêtre et hop. Au revoir messieurs-dames.
- Viens avec moi !
- Ah non. Je t'ai dit que je tenais à purger ma peine pour sortir normalement et sans risque. Et puis il faut quelqu'un pour faire diversion.
- Franck ?
- Quoi ?
- Merci.
- Allez, arrête tes politesses et maintenant dégage loin de moi, j'ai l'impression que tout le monde nous regarde.

J'ai jeté un coup d'œil circulaire autour de nous et j'ai eu la même impression. J'ai brusquement changé de direction pour m'éloigner de mon complice, et je suis tombé nez-à-nez avec l'« Ours », que je n'avais ni vu, ni entendu alors qu'il était à quelques dizaines de centimètres de nous seulement. J'ai essayé de deviner dans son regard s'il nous avait entendus, mais l'homme restait impénétrable et inquiétant. Je n'ai pas insisté.

Je repassais en boucle dans ma tête le scénario proposé par Franck. La salle d'eau où nous faisons nos ablutions était entiè-

rement carrelée. L'entrée servait de vestiaire, avec à gauche, des bancs de bois pour s'asseoir en attendant son tour, et à droite le bureau des gardiens qui distribuaient les jetons. Au fond étaient alignées les douches elles-mêmes. C'est derrière le bureau que se trouvait la fenêtre indiquée, à quelques mètres. Une lucarne, en fait, à travers laquelle le corps d'un homme pouvait sans doute à peine passer. Elle était située à une hauteur d'un mètre soixante, environ, et elle était maintenue en position oscillo-battante pour évacuer l'humidité.

Tout le défi, pour moi, résidait dans le fait d'atteindre cette fenêtre et de l'ouvrir suffisamment pour que je puisse m'y glisser. Je devais exécuter ceci dans un minimum de temps, quelques minutes tout au plus, le temps que durerait sans doute la diversion de mon complice.

Je me refusais d'imaginer la suite. La cavale à l'extérieur, la situation de fugitif, pour aller où et pour faire quoi ? Il serait bien temps d'y penser une fois dehors.

Je n'ai pas entendu le premier coup de sifflet. Un maton m'a rappelé à l'ordre pour que je me range avec les autres, ce que j'ai fait sans contester. Ne pas se faire remarquer. Plus qu'un jour.

Le soir est tombé doucement sur les cellules et je me suis forcé à engloutir l'ignoble pitance qui nous a été servie, pour reprendre des forces. Demain, j'allais devoir courir, sans doute, résister à la douleur, faire des efforts inhabituels, être vigilant à tout instant. J'évaluais enfin les risques de l'opération. Se faire reprendre ? Pas grave. Se faire blesser ou tuer ? Possible. Mais ici, c'était la mort à petit feu. J'étais décidé.

Définitivement décidé.

Quand j'étais adolescent, sans doute un peu comme tous les enfants de mon âge, je ne supportais pas les injustices. Celles, bien sûr, dont j'étais victime, mais aussi celles que je voyais autour de moi, aux informations télévisées, dans les films...

L'idée qu'une autorité quelconque, légitime ou non, pouvait, à tort, punir ou condamner un innocent me révoltait. Mes parents commettaient peu d'injustices envers moi, je crois. Tant bien que mal, ils s'efforçaient de placer un cadre éducatif autour de moi, pour me guider vers le droit chemin. Quand je m'y heurtais, sans doute enrageais-je de les voir me priver de cette liberté, mais avec le temps, je finissais par comprendre qu'ils avaient eu raison.

Seul mon père travaillait. À cette époque, c'était la norme. Ses revenus étaient faibles aussi nous vivions dans une sorte de sobriété heureuse. Alors que la mode du VTT commençait à envahir les rues de mon village, je pédalais désespérément sur un vieux vélo de récupération un peu trop petit pour moi. Un jour, je m'efforçais de suivre mes copains sur des chemins caillouteux avec ma bicyclette d'un autre âge, en essayant d'ignorer

leurs moqueries. Nous nous rendions dans un sous-bois que traversait une petite route dont les talus étaient assez hauts. Le jeu consistait à partir d'un des côtés du bois, de dévaler le talus jonché de racines glissantes pour arriver sur la route et remonter sur le talus d'en face, à la manière d'un motocross, sans poser le pied par terre.

L'endroit était très fréquenté par les enfants du village, aussi les nombreux passages avaient marqué les talus de l'empreinte des roues crantées des vélos tous terrains. Mes roues étaient lisses, comme la grosse racine humide sur laquelle j'ai glissé. J'ai dévalé le talus dans un temps record, et le vélo m'a suivi. Les fesses sur la route, un peu sonnées, je n'ai pu que constater les dégâts : le guidon plié, un câble de frein arraché et quelques rayons tordus.

Sans l'avoir prémédité, l'accident était une aubaine. Le vélo me semblait inutilisable, bon pour la casse, et comme il me servait à aller chaque jour au collège, il devait être remplacé au plus vite par un modèle plus récent.

C'était sans compter les talents de bricoleurs du paternel. Après m'avoir administré l'inévitable sermon sur la valeur des choses et l'importance de prendre soin de ses affaires, il a réparé la bicyclette, redressé le guidon, remplacé les rayons manquants et réajusté les freins. Le lendemain-même, j'enjambais à nouveau mon antiquité pour filer à l'école, avec un pansement ridicule sur le front, en prime.

Une autre injustice qui me frappait au cœur était celle des choses de l'amour. Paralysé et muet devant les filles, j'en étais réduit à observer en spectateur les parades amoureuses de mes conscrits et à servir au besoin de faire-valoir. J'identifiais même une corrélation mathématique entre l'âge du vélo et l'insuccès sentimental que je subissais. Des échecs en réalité fantasmés,

puisque aucune de mes fiancées virtuelles n'a jamais eu connaissance de mes sentiments pour elle. Mais réalité ou non, c'était vraiment trop injuste !

Franck m'a fait un signe de la tête et nous avons lancé l'opération. Le gardien qui nous accompagnait à la bibliothèque était un grand sec, dont l'uniforme semblait flotter autour des os. Le hall qui précédait le couloir qui mène à la fois aux douches et à la bibliothèque était désert. Comme prévu, tous les matons de service étaient à l'extérieur, laissant le champ libre.

Mon complice a ralenti le pas, et a commencé à se tenir le ventre. Le gardien l'a observé quelques secondes avant de lui demander si ça allait. Franck n'a pas répondu, mais a grimacé de manière presque exagérée, en me jetant un coup d'œil rapide. C'était le début de la diversion.

- Je... Je crois que je vais vomir.
- Quoi ? Là ? Maintenant ?
- J'ai dû choper la gastro de mon voisin de cellule. Cette nuit, j'ai cru qu'il allait se vider...

Le garde a fait un pas en arrière, par précaution, et se demandait quelle attitude adopter. Profitant de ce doute, Franck s'est

mis à courir en direction des toilettes en se tenant la bouche. Le maton m'a regardé, puis il a vu Franck s'éloigner par un autre couloir, il était déjà à quelques dizaines de mètres de nous. Je l'ai vu paniquer.

- Vous, vous restez là, je... Je vais le chercher et je reviens. Vous ne bougez pas !
- Je vous attends à la bibliothèque, lui ai-je crié alors qu'il était déjà en train de courir.

C'était à moi de jouer. J'ai respiré à fond, et vérifié que personne n'était là avant d'emprunter le couloir sombre.

Lorsque je suis passé devant la porte des douches, j'ai longuement hésité. Et j'ai finalement continué mon chemin jusqu'à la bibliothèque, sans me presser.

La veille, il s'était passé quelque chose : quand la nuit est tombée, l'« Ours » s'est levé pour procéder aux échanges habituels, à travers la lucarne de notre cellule. Il a lu un message qui lui était adressé en provenance d'un étage supérieur et il m'a ensuite regardé longuement.

J'étais terrorisé. Je ne savais pas ce qu'il avait derrière la tête, et je craignais qu'il s'en prenne physiquement à moi. Mais plus encore, j'avais peur qu'il ne m'oblige à remettre ma tentative d'évasion à plus tard ou pire : qu'il la fasse échouer.

Il s'est approché de moi alors que j'étais assis sur ma couchette. J'ai bondi pour ne pas être coincé par son imposante masse dans un recoin de la cellule et nous nous sommes mis à tourner ensemble dans un ballet improvisé entre nos deux lits.

Les détenus d'en face ont aperçu notre manège et ont commencé à observer la scène avec délectation, mais en silence, pour ne pas attirer l'attention du maton qui nous aurait séparés.

Avant que je n'aie pu crier, j'ai reçu un coup violent dans l'abdomen, par lequel mon adversaire m'a plaqué contre le mur.

Il a maintenu cette position un nombre incalculable de secondes pendant lesquelles j'avais le souffle coupé. Puis il a approché sa bouche de mon oreille et a chuchoté :

- Fais semblant d'avoir mal.

J'ai gémi, moins pour lui obéir que pour extérioriser ma douleur, et je me suis efforcé de lui répondre :

- Ok...

De sa main droite, il a fait un bâillon qui écrasait ma tête contre le mur en béton froid sous la lucarne. De la gauche, il m'a asséné pendant plusieurs minutes des coups volontairement atténués, mais qui me faisaient malgré tout atrocement mal.

C'est alors, toujours en chuchotant et tout en faisant semblant de me frapper, qu'il m'a expliqué certaines choses.

Il avait appris récemment la raison de mon incarcération et mon désir d'évasion. Selon lui, Franck n'était pas un homme de confiance, qui fricotait bien trop avec les gardiens pour être totalement honnête. Selon lui, il était d'ailleurs arrivé très peu de temps avant moi ce qui ne correspondait pas à ce qu'il m'avait dit.

Ce plan d'évasion était un piège, et je ne devais pas l'exécuter. C'était un prétexte pour me forcer à être en tort, pour leur donner une bonne raison de m'enfermer à vie dans une prison de haute sécurité. Voyant que je voulais parler, il a relâché le bâillon.

- Ont-ils besoin d'un prétexte ? Lui ai-je demandé.
- Oui, parce que tu es innocent.

- Comment le sais-tu ?
- Ils disent que tu as tué ta femme ?
- Oui.
- Si tu l'avais tuée, tu t'en souviendrais.
- Pourquoi as-tu assassiné la tienne ?
- Je ne l'ai pas fait. Elle s'est suicidée sous mes yeux. Elle était condamnée, une grave maladie. Au départ, je voulais sauter avec elle, mais je n'ai pas eu son courage. Quand la police est arrivée, je n'avais pas bougé, assis sur le rebord de notre fenêtre au sixième étage. Ils ont conclu que je l'avais poussée. Et pour me punir de ma lâcheté ce jour-là, je le leur ai laissé croire.

Ses coups se sont faits plus secs encore sur la fin, même si je savais qu'il était capable de me perforer le thorax avec ses poings. Il a ralenti ses gestes et m'a finalement relâché. Je me suis effondré par terre, en feignant une demi-inconscience. Il m'a laissé là, affalé sur le sol et s'en est retourné tranquillement sur sa couchette. Petit à petit, les autres détenus ont cessé de m'observer, alors seulement je suis retourné à ma place. J'ai pris la mesure de mes hématomes, tout au plus quelques bleus qui me faisaient néanmoins très mal.

J'ai passé le reste de la nuit à réfléchir.

Je suis entré seul dans la bibliothèque, ce qui a paru étonner le prêtre et la femme qui l'accompagnait.

- Mon ami est souffrant, ai-je dit en entrant dans la pièce, comme pour m'excuser.
- Entrez, entrez mon fils, a dit le prêtre avec son sourire évangélique.
- Je suis désolé, mais je me suis fait dérober le livre de la semaine dernière.
- Ce n'est pas grave, a répondu la fille. Il profitera à un autre détenu.
- Sans doute...

J'ai commencé à errer parmi les rayonnages. Au bout de quelques secondes, la fille m'a rejoint.

- Je voulais m'excuser pour la dernière fois.
- Vous excuser de quoi ?
- De mon attitude. J'ai eu peur.

- Je vous comprends. Vous êtes entourée de malfaiteurs. Mais pourquoi faites-vous ça au juste ?
- Mon frère est mort en prison.
- Ah... Désolé...
- Oh, c'était un sale type, de toute manière.
- Ah ? Mais alors ?..
- Je ne lui ai pas rendu visite une seule fois en prison. La dernière fois que je l'ai vu, c'était à la maison, chez nos parents. On était encore jeunes, tous les deux. La dernière image que j'ai de lui, c'est la photo qui est parue dans le journal, quand il s'est fait arrêter. Elle me hante.
- Vous culpabilisez de l'avoir laissé seul dans un endroit comme ça.
- Je suppose...

Elle a baissé les yeux. Ses paupières étaient légèrement teintées de mauve et son *liner* noir débordait du pli extérieur de ses yeux en direction des oreilles. Elle semblait avoir la tristesse d'une jeune veuve qui n'arrive pas à se résoudre à recommencer une nouvelle vie. Ses doigts n'arboraient aucune bague, et son cou aucun bijou. Seuls ses lobes d'oreilles cachaient sous leur renflement douillet un petit clou doré surmonté d'un faux diamant.

- Vous savez ce que vous voulez prendre aujourd'hui ?
- Oh non, pas précisément. Je crois que dans ce contexte, le contenu n'a pas tellement d'importance.

- Je comprends. Vous cherchez avant tout une façon de vous évadez...
- C'est exactement ça...

J'ai senti flotter une odeur suspecte dans l'air. Une odeur que j'attendais, cela dit, depuis quelques minutes avec inquiétude et une certaine impatience.

*

Ce matin, au lever, mon voisin de cellule était retourné à son silence. Mais il me semblait que je le comprenais mieux. Il fuyait mon regard comme s'il regrettait notre discussion de la veille, mais je savais qu'au fond, il n'en était rien.

J'avais peu dormi, mais j'avais cependant les idées claires. L'Ours m'avait ouvert les yeux et tout me semblait maintenant limpide. J'ignorais encore tout du complot qui m'avait conduit ici, mais j'étais déterminé à ne pas tomber dans ce nouveau piège que l'on me tendait.

Avant que tous les détenus ne soient réveillés et que l'activité cyclique de la prison ne se mette en branle, j'ai interpellé le violeur d'en face.

- Psst !
- Quoi ?
- J'ai un bouquin pour toi.
- Hein ?
- La BD que j'ai prise, l'autre jour, elle va te plaire.

- Fais-voir ?
- Attends. Il faut qu'on cause, avant.
- Tu veux quoi ? De la drogue ? Du pognon ? Un couteau ? De la bouffe ? Je peux t'avoir ce que tu veux.
- Non. Je veux juste que tu me rendes un service.
- Aucun problème.
- Alors voilà, ce que tu vas faire...

*

- Au feu ! Au feu !

Le prêtre avait senti comme moi l'odeur de fumée et s'était dirigé vers le couloir pour s'en assurer. Les flammes semblaient déjà toutes proches, car elles se reflétaient dans les petites lunettes de l'homme d'église.

Sans même s'inquiéter de nous, ni de l'absence du garde qui restait habituellement à la porte de la bibliothèque, il a pris ses jambes à son cou en criant.

La fille m'a empoigné par le bras pour m'inviter à sortir avec elle. Mais au seuil de la porte, je l'ai abandonnée.

- Je voudrais prendre un livre !
- Vous allez brûler vif.
- Je ne pourrai pas tenir une semaine de plus ici sans un bouquin à feuilleter... Et imaginez que tout crame !

J'ai surjoué un regard triste, et je ne sais pas vraiment si elle a cru que j'étais désespéré au point de me réfugier dans la lecture, au péril de ma vie. Toujours est-il qu'elle est partie en courant en direction de la sortie. Au bout du couloir, je voyais la lumière du dehors qui provenait du hall, et des ombres qui commençaient à s'agiter alors que la sirène retentissait.

Lorsque les matons sont revenus dans la bibliothèque, je n'y étais déjà plus vraiment.

J'avais dix-sept ans et j'habitais encore chez mes parents quand le drame est survenu. C'était une de ces longues nuits d'hiver où je ne trouvais pas le sommeil, hanté par des angoisses adolescentes dérisoires et pourtant si importantes. Chaque journée passée au lycée sculptait ma personnalité, tant par les cours que j'y suivais, que par mes relations avec les autres. Cette période étrange où l'on n'est pas encore tout à fait l'adulte qu'on sera, et qui semble durer une éternité.

Le paternel avait fait les réserves de bois pour l'hiver, car nous nous chauffions exclusivement avec un vieux poêle à bois qui habitait la maison bien avant qu'on ne l'achète. Il trônait dans la salle à manger sur un socle en béton noirci par la suie. La combustion hasardeuse du poêle nous avait déjà valu quelques incidents sans gravité : épaisses fumées envahissant l'atmosphère, feu de cheminée maîtrisé juste à temps ou simples difficultés à obtenir ne serait-ce qu'une flamme dans le brasier.

Cette fois-là, le poêle s'est montré plus sournois et cruel encore. Mon père avait récupéré d'anciennes traverses de chemin de fer qu'il débitait en bûches pour se chauffer sans dépenser d'argent. Il avait placé l'une de ces bûches dans le fourneau

pour la nuit, comme il le faisait chaque soir, ou presque. L'odeur goudronneuse de la fumée qui s'était échappée du brasier ne l'avait pas plus alerté que ça : tant de fumées de diverses couleurs étaient sorties de cette cheminée qu'il ne s'inquiétait plus de rien.

Le feu est parti dans une combustion lente volontairement étouffée pour tenir jusqu'à l'aube, où il ne suffirait que d'un morceau de journal, et d'ouvrir à nouveau le tirage pour obtenir une flambée. Je ne sais pas ce qu'il y avait dans ce morceau de traverse, mais les fumées qui en sont sorties étaient inhabituelles.

Depuis ma chambre à l'étage, l'odeur m'incommodait, je ne dormais pas encore, il devait être passé minuit. J'étais aux prises avec un contrôle de mathématiques du lendemain, et la perspective de revoir cette fille qui monte dans le bus après moi. Toutes les deux m'empêchaient de fermer l'œil et l'une m'interdisait de me concentrer sur l'autre.

Agacé par l'odeur qui persistait, j'ai fini par descendre. Mais en bas, c'était pestilentiel, irrespirable. Dès le milieu des escaliers, je n'ai pu me retenir de tousser. J'ignorais comment mes parents pouvaient dormir dans cette atmosphère. J'ai ouvert une fenêtre en grand pour reprendre mon souffle, et comme j'étais parfaitement incompetent pour réguler le poêle, je suis allé réveiller mon père.

Ni ma mère ni lui n'ont réagi à mes gestes. Probablement endormis lorsque la fumée nocive les a saisis à la gorge, ils ne se sont jamais réveillés. J'ai appelé les pompiers, en toussant et pleurant au téléphone, ils m'ont évacué vers l'hôpital le plus proche et ont tenté en vain de réanimer mes parents.

Mon oncle, le frère de mon père m'a recueilli chez lui pour le reste de ma scolarité. Mais dès que j'ai obtenu mon bac, j'ai pris mon indépendance presque totalement, en profitant des aides et des bourses d'étude pour financer la location d'une chambre d'étudiant, avec un chauffage électrique.

Depuis ces tragiques événements, je peine à céder le soir au sommeil. Dormir, c'est mourir un peu.

Je savais l'incendie sans gravité, car provoqué par un banal feu de poubelle. Il ne faudrait aux gardiens-pompiers que quelques minutes pour le maîtriser, mais j'avais pu observer aussi le respect scrupuleux des consignes de sécurité en cas d'incendie par l'ensemble du personnel de la prison.

C'était presque devenu un exercice pour eux. Et la priorité, après leur propre survie à l'incendie, était de surveiller les sorties. Toutes les issues étaient doublement gardées et tous les agents, même les cuisiniers ou les femmes de ménage de l'étage administratif, étaient réquisitionnés pour veiller au bon déroulement des opérations.

Ce départ de feu n'était bien sûr qu'une diversion, dont j'ai profité pour me cacher, plutôt que de m'enfuir. On cherchait les évadés à l'extérieur, pas dans la prison elle-même. Je savais néanmoins que dès que ma disparition serait signalée, toutes les pièces allaient être fouillées. Mais la bibliothèque disposait de cette particularité unique : un faux plafond, constitué de dalles de polystyrène posées sur une structure métallique qui me semblait suffisamment solide. J'ai grimpé sur les étagères de livres pour atteindre l'une de ces dalles que j'ai soulevée.

L'espace était étroit entre le vrai et le faux plafond, une trentaine de centimètres suffisante pour s'y faufiler, trouver des appuis solides sur les poutrelles métalliques et replacer la dalle de polystyrène.

Je suis resté allongé là pendant de longues heures. J'ai d'abord entendu dans le couloir des gardiens venus pour éteindre l'incendie. Puis lorsque l'alarme a stoppé, le brouhaha caractéristique des détenus qui rentrent tous dans leur cellule, passablement excités par l'incident.

Une heure plus tard, le directeur de la prison lui-même inspectait la bibliothèque, accompagné de plusieurs personnes, dont une voix féminine que j'ai cru reconnaître.

- C'est ici que vous l'avez vu pour la dernière fois ?
- Oui, il voulait prendre un livre avant d'évacuer les lieux. Il craignait sans doute que les ouvrages brûlent eux aussi.
- Et vous l'avez cru ?
- Bien sûr. Pourquoi ne l'aurais-je pas fait ?
- Parce que c'est un prisonnier. Et qu'ils sont tous menteurs, dangereux et manipulateurs.
- Je suis désolée...
- Ce n'est rien, vous n'êtes pas habituée à ce genre de situation. Moi je les côtoie tous les jours, ces loustics. Encore que, celui-ci est différent, mais...
- Différent ?
- Plus dangereux encore. Et donc, il était où, exactement quand il vous a parlé. À l'intérieur ?

- Non. Nous étions tous les deux dans le couloir, sur le seuil de la porte.
- L'avez-vous vu entrer de nouveau dans la pièce ?
- J'avais peur, je me suis enfuie sans me retourner...
- Je comprends...
- Mais... Maintenant que vous le dites...
- Quoi ?
- Je crois que je l'ai entendu courir dans le couloir.
- Courir ? Mais dans quelle direction ?
- Puisque j'allais vers l'extérieur, j'imagine qu'il allait dans l'autre sens. Sinon il m'aurait rattrapée...
- À moins qu'il ne se soit arrêté devant la porte des douches, comme prévu.
- Comme prévu ?
- Je veux dire : comme on pourrait s'y attendre, vu qu'il y a une sortie vers l'extérieur dans la salle d'eau.

Pendant toute la durée de la discussion, j'entendais des pas en dessous de moi. Plusieurs gardiens inspectaient les lieux. J'espérais que la poussière tombée du faux-plafond n'allait pas attirer leur attention. J'osais à peine respirer.

- Vous avez dit avoir laissé votre sac à main ici. Il s'agit bien de celui-ci ?
- Oui, c'est bien ça.
- Pouvez-vous vérifier qu'il ne manque rien ?

- Voyons... Attendez, j'ai l'impression qu'il manque... Non, c'est bon, tout est là !

Comme je tenais son portefeuille dans ma main, je savais qu'elle mentait. Était-ce pour me protéger ?

Ils ont fini par quitter les lieux, et refermer la porte. J'ai pu à nouveau respirer normalement et me détendre.

La partie n'était pas gagnée pour autant : j'étais toujours en prison. Lorsque la nuit est tombée, ce que je pouvais observer dans les interstices entre les dalles, je suis sorti de ma cachette en silence. Dans l'obscurité à peine brisée par le voyant « Sortie de secours » situé au-dessus de la porte, j'ai fait quelques pas pour me dégourdir les jambes.

Sans doute me croyaient-ils dehors à l'heure qui l'est. Et plus les heures passaient, plus leurs chances de me trouver aux alentours de la prison s'amenuisaient. Paradoxalement, plus je restais longtemps ici, plus j'avais de chances d'en sortir discrètement, le moment venu. Personne n'était au courant de mes intentions, et même le plan-piège élaboré par Franck constituait une sorte de diversion.

Je me suis dirigé vers le bureau et j'ai ouvert le tiroir. J'ai englouti quelques barres de céréales, il y avait là de quoi tenir un siège de plusieurs jours.

C'est bien ce que j'avais l'intention de faire.

Mon plan, pourtant élaboré à la va-vite suite à la trahison de Franck, me semblait parfait. Mais après m'être empiffré de barres chocolatées et avoir feuilleté quelques livres dans la bibliothèque déserte, je me suis heurté à un problème épineux.

Si je devais rester là plusieurs jours, le temps que les choses se tassent et qu'on m'oublie ici, j'allais devoir trouver un moyen de céder aux besoins naturels ! J'avais bien estimé que le contenu du tiroir pouvait me faire survivre ici plusieurs jours, mais j'avais totalement zappé cette contrainte physique qui se rappelait à moi.

Au milieu de la nuit, la prison me semblait parfaitement morte. Aucun bruit ne me parvenait dans cette salle, aucune ronde ne semblait être effectuée par les gardes dans le couloir qui y menait. Le personnel administratif, situé à l'étage, ne travaillait qu'en journée tout comme les agents affectés à l'entretien. J'ai collé mon oreille contre la porte fermée pendant plusieurs minutes pour m'en assurer. Un silence de plomb.

Délicatement, j'ai tourné la poignée et entrebâillé la porte qui, heureusement pour moi, ne fermait pas à clef. Le couloir

était sombre, mais au fond, du côté cour, on pouvait apercevoir la lumière des miradors qui irradiait le hall.

À côté de la salle des douches, il y avait des toilettes réservées au personnel. Je m'y suis enfermé en essayant de garder le silence.

Peu après mon arrivée, j'ai entendu des pas dans le couloir. Deux hommes. Ils discutaient à voix basse. Je me suis senti perdu. J'ai bloqué ma respiration et je m'apprêtais à sortir en courant pour les prendre par surprise, mais j'ai entendu la porte voisine s'ouvrir et les deux hommes pénétrer dans la salle des douches.

Ce que j'ai entendu ensuite ne laissait que peu de doutes sur la raison de leur présence ici. J'ignorais s'il s'agissait de deux gardes ou de sévices plus ou moins consentis entre un maton et un détenu contre quelque avantage, mais cela ne m'importait guère à ce moment. J'ai alors profité de leur bruyante présence pour revenir discrètement à la bibliothèque.

L'expérience m'avait éprouvé. Il serait difficile de rester très longtemps ainsi cloîtré, je devais accélérer le processus.

*

J'ai tenu deux jours ainsi, en faisant des aller-retour entre le faux plafond, en journée, lorsque le risque de voir débarquer quelqu'un dans la pièce était réel, et le plancher, le couloir et les toilettes pendant la nuit. Pendant ces deux longues journées, j'ai parcouru quelques livres qui m'ont évoqué d'autres souvenirs. Des engagements personnels. Des réunions publiques. Des visages d'amis, de connaissances. Des chiffres aussi. Des suites

de chiffres sans aucun sens, mais qui me revenaient très nettement comme si je les avais volontairement retenues par cœur dans une autre vie. Mais je ne parvenais pas à les rattacher à une quelconque réalité. Ces numéros volaient en l'air comme des pensées fugaces que l'on n'arrive pas à saisir. De peur de les oublier, j'ai fini par les noter sur une page de livre arrachée, afin qu'ils ne dansent plus devant mes yeux.

Franck ne m'avait pas complètement menti. La salle d'eau disposait bien d'un vasistas qui donnait sur l'extérieur. J'avais pu l'observer lors de l'une de mes escapades nocturnes.

L'ouverture était inaccessible. Du moins sans l'aide d'un accessoire. Et à part le lourd bureau qui meublait la salle de douches, non déplaçable sans bruit, il n'y avait rien. La chaise de la bibliothèque était encore trop basse pour me permettre d'atteindre la fenêtre.

J'ai entrepris de vider l'une des étagères de ses livres. Un par un pour ne pas faire de bruit, je les ai posés sur le sol, libérant les rayons qui me serviraient, une fois encore, d'échelle.

L'étagère était lourde, encombrante, mais je parvenais à la déplacer seul. Les plus grosses difficultés résidaient dans le passage des portes, d'autant que celle des douches était munie d'un groom à ressort. J'y ai passé plusieurs minutes, le pied gauche bloquant la porte, dans l'angoisse de voir apparaître au bout du couloir un couple nocturne ou un gardien saisi d'une envie pressante.

J'ai pu enfin gravir l'étagère, atteindre le vasistas, l'ouvrir, et me glisser à l'extérieur.

L'aube n'allait pas tarder à se lever. La rue était déserte. Le clair de lune encore visible. L'air semblait chargé d'une odeur de liberté retrouvée.

C'est alors que les sirènes ont retenti.

PARTIE 2

À la suite de la campagne pour les législatives, j'ai stoppé toutes mes activités au sein du parti socialiste. Pendant quelques semaines, j'ai même cessé de lire la presse et de m'informer, tant le dégoût était violent. C'est à cette époque que j'ai commencé à m'intéresser de près à l'internet, et notamment à ses réseaux sociaux et collaboratifs, qui m'apportaient des informations nouvelles et des contacts tout à fait intéressants.

En 2008, j'ai ouvert un blog, sans conviction et sans objectif, pour voir ce que l'on pouvait faire d'un tel outil. J'ai rédigé une dizaine d'articles, sur mes expériences, mes points de vue, ma vie personnelle, qui était encore tout à fait satisfaisante à l'époque.

Mis à part quelques amis qui le lisaient régulièrement, le blog restait confidentiel et très peu fréquenté. Au point que j'ai envisagé de l'abandonner. Ironie du sort, c'est mon épouse qui m'a poussé à continuer. Soit elle croyait à mes idées, soit elle constatait le désastre et le vide causés par mes précédents engagements, et voyait dans cette nouvelle passion une façon de me remettre le pied à l'étrier. Un jour, elle m'a dit une chose très

juste, qui a sans doute été déterminante dans la suite des évènements :

- Personne ne lit ton blog parce qu'il n'évoque que des choses du passé. Ce qui intéresse les gens, c'est l'avenir, l'espoir, même l'espérance !

Sans doute l'ai-je rabrouée ce jour-là, comme je le faisais trop souvent et comme je l'ai si longtemps regretté. Mais elle avait semé une graine au plus profond de mon esprit, qui a germé plusieurs semaines plus tard.

Le nouveau gouvernement commençait à mettre en place sa politique et à imposer son style. Les journalistes suivaient tant bien que mal les pérégrinations de l'hyper-président sans prendre le temps d'analyser le fond des choses. Au-delà de l'impulsion de Nicolas Sarkozy, c'était la société toute entière qui était en train de muter. Dans tous les pays occidentaux, la démocratie elle-même vacillait.

Les évènements s'enchaînaient à une vitesse folle, et les projets de lois fusaient au même rythme. Gouvernement, opposition et journalistes étaient portés par la vague, et plus personne ne semblait être en capacité d'apporter une alternative.

Grâce à quelques articles rédigés dans l'instant, à chaud, et particulièrement adroitement argumentés, mon blog est devenu l'un des plus visités de France. Ma connaissance du droit français me permettait de pointer du doigt les incohérences des propositions de loi, et mon expérience au parti socialiste, la mauvaise foi manifeste de la critique de l'opposition.

Une communauté de lecteurs fidèles s'est rapidement créée autour de mon site. Les commentaires qui étaient postés deve-

naient chaque jour plus passionnants et apportaient une réelle plus-value aux articles que je publiais.

Des grands journaux ont repris mes articles. Une radio nationale m'a même proposé de réaliser une chronique régulière sur son antenne, mais j'ai décliné.

Je me nourrissais du débat suscité par le blog, je réajustais ma position et améliorais mon argumentaire à chaque instant. C'était le web qui permettait cette osmose, c'était de là que venait cette richesse.

C'est de là que tout est parti.

Un fourgon arrivait, toutes sirènes hurlantes, dans la rue de la prison. Il s'est arrêté devant la porte de la maison d'arrêt et de nouveaux détenus en sont sortis. Ouf ! Ces sirènes n'étaient pas pour moi.

Je me suis éloigné doucement du quartier de la prison, jusqu'à ne plus pouvoir l'apercevoir. Sans raison, j'ai bifurqué plusieurs fois comme pour brouiller des pistes que personne encore ne suivait.

Sous un arrêt de bus, j'ai essayé d'analyser froidement ma situation. J'étais maintenant libre, mais sans doute recherché par la police. Vêtu de l'uniforme-pyjama de la prison, mal rasé, pas coiffé, sale, j'attirerais rapidement l'attention de tous. Aussi, l'urgence était de trouver un endroit et des vêtements pour me changer et me refaire une beauté.

Je tenais toujours dans ma main le portefeuille subtilisé à la fille de la bibliothèque. Selon sa carte d'identité, elle se prénom-mait Ludivine et résidait dans la rue Thomas Edison. Un coup d'œil au plan de bus m'a informé sur la direction à prendre. Ce n'était heureusement pas trop loin d'ici.

J'ai rabattu les pans de ma chemise comme pour me protéger du froid, mais je voulais surtout masquer le logo de la prison qui figurait sur ma poitrine. Je suis parti d'un bon pas, en essayant de ne pas me faire remarquer par les passants qui commençaient à être de plus en plus nombreux, au lever du jour, à arpenter les rues.

Je me suis perdu une ou deux fois, et j'ai dû faire un détour pour éviter de croiser un gardien de la paix que j'avais repéré de loin. Trente-cinq minutes plus tard, j'étais devant la maison de Ludivine.

C'était une toute petite maison individuelle, des années soixante-dix, construite à la va-vite, préfabriquée. Le crépi beige était devenu marron-vert au contact de la pelouse mal entretenue. De chaque côté des fenêtres, des trainées dégoulinantes de rouille avait été formées par l'écoulement de l'eau de pluie sur les tablettes en métal de mauvaise qualité. La cheminée était entourée d'un voile noir de suie qui recouvrait les tuiles dont la couleur orangée avait passé avec le temps.

À travers la buée des vitres et les rideaux d'une autre époque, on pouvait voir la lumière allumée dans l'une des pièces. La cuisine, sans doute. Je n'avais pas bien le temps de réfléchir, alors je me suis fié à mon instinct et j'ai sonné à sa porte.

Elle est apparue sur le seuil, mal réveillée, surprise, puis embarrassée.

- Que me voulez-vous ? Que faites-vous là ?
- Je suis venu vous rendre ça.

Je lui ai tendu son portefeuille, en essayant de lui montrer que je n'avais rien pris. Pour qu'elle me fasse confiance, il fallait que je lui paraisse foncièrement honnête.

Elle m'a observé, puis elle a vérifié que personne n'était dans la rue avant de me faire signe d'entrer.

Ça sentait le café et le pain grillé. Une chaleur épaisse de chauffage électrique mal réglé m'a enveloppé comme une couverture. La décoration intérieure, bien que plus soignée que l'extérieur de la maison, était vieillissante et morne. Pourtant, par rapport aux murs et aux sols en béton de la prison, l'ensemble m'a paru extrêmement accueillant et coquet.

Je l'ai suivie jusque dans la cuisine, où elle était en train de prendre son petit-déjeuner. Sans me proposer de l'accompagner, elle s'est remise à table.

- Je n'ai pas beaucoup de temps. Je dois partir dans quelques minutes pour aller travailler.
- Que faites-vous dans la vie ?
- Je suis secrétaire dans une boîte de B.T.P.
- Ah...
- Et vous ?
- ...
- Oh, pardon... J'ai dit ça comme ça...
- Non mais, je peux vous répondre : je suis... Enfin, j'étais professeur de droit.

Elle a englouti sa dernière tartine, et elle a regardé le portefeuille que j'avais posé sur la table.

- Vous vous êtes évadé ?
- Comme vous le voyez.
- Comment avez-vous fait ?
- C'est un peu grâce à vous.
- Où vous cachez-vous ?
- Cela n'a pas d'importance. Est-ce que vous pouvez me rendre un service ?
- Vous voulez que je sois complice ?
- Vous l'êtes déjà un peu...
- Je vous crois sincère. Je ne sais pas ce que vous avez fait, ni dans quel pétrin vous vous êtes mis. Mais quelque chose me dit que vous méritez mieux que ça.
- Rassurez-vous, je n'ai rien fait. Je suis victime d'une erreur judiciaire, j'ai besoin de votre aide.
- Vous n'avez pas de famille. Pas d'amis ?
- Je suis amnésique. J'ai perdu la mémoire.
- Comme ça ? Depuis que vous êtes en prison ?
- Oui.

Elle a regardé sa montre, puis s'est levée pour débarrasser la table tout en réfléchissant. Au-dessus de l'évier était encadrée la photo d'un jeune homme. Son frère, sans doute. Elle a méticu-

leusement passé l'éponge sur sa table de cuisine, suffisamment longtemps, sans doute, pour terminer de prendre sa décision.

- C'est bon, vous pouvez rester là quelques jours.
- Quelques jours ? Mais je voulais juste vous demander des vêtements et une bonne douche pour...
- La police vous cherche. Vous n'avez pas un rond depuis que vous m'avez rendu mon argent. Vous n'avez pas de famille, pas d'endroit où dormir. Vous croyez pouvoir leur échapper combien de temps ?

Elle n'avait pas tort. Mais lorsque la police s'apercevrait de ma véritable évasion aujourd'hui, elle ne tarderait pas à frapper à sa porte pour essayer d'en savoir plus.

- Je dois partir. Vous trouverez des vêtements d'homme dans la chambre de mon frère, au fond à droite du couloir. Prenez un bain, mangez à votre faim, faites comme chez vous. Je serai de retour ce soir vers dix-huit heures. Attendez-moi ici et ne vous montrez pas.

Elle est sortie sans attendre ma réponse, et elle a verrouillé sa porte d'entrée comme si je n'étais pas là.

Les choses auraient pu se passer tout différemment. Elle aurait pu courir au poste de police le plus proche pour me dénoncer et j'aurais vu débarquer une escouade de policiers sans pouvoir me défendre.

Sans doute s'imaginait-elle aussi que j'aurais pu fouiller la maison pour y trouver de l'argent, tout mettre à sac et m'enfuir sans jamais la revoir.

Mais quand elle est rentrée, un peu plus tôt que prévu à six heures moins dix, j'étais redevenu l'homme civilisé que j'avais toujours été avant ce séjour en prison.

Je m'étais prélassé dans un bain pendant presque une heure, en me savonnant plusieurs fois et en laissant tremper mes cheveux dans l'eau pendant dix minutes. J'avais trouvé dans les armoires de son frère des vêtements, certes un peu courts, et pour lesquels j'avais passé l'âge, mais que j'ai eu plaisir à revêtir à la place des frusques de la prison. Je me suis allongé sur un lit et j'ai dormi, au calme pour la première fois depuis plusieurs semaines.

Quand elle est arrivée dans la cuisine, elle a marqué le pas. Je ne sais pas si c'est le fait de me voir dans les vêtements de son frère, ou la surprise de me voir en train de cuisiner, la table mise pour deux personnes et la vaisselle du matin rangée dans le buffet.

Elle m'a souri. Je lui ai rendu son sourire. Et puis elle est partie prendre une douche, sans dire un mot.

J'avais eu toute la journée pour me réhabituer à une vie normale, à mon apparence réelle, à redevenir un homme. En prison, les angoisses étaient permanentes et la négation de soi, une règle. En voyant Ludivine me sourire, c'était une nouvelle fonction de mon humanité retrouvée qui se réactivait.

Elle avait troqué son jean pour une robe noire. Ses cheveux étaient rassemblés dans un chouchou violet au-dessus de sa tête, sauf quelques mèches qui retombaient dans un désordre calculé de part et d'autre de son cou. Elle avait légèrement maquillé ses yeux, et son parfum a immédiatement rendu vulgaires les effluves qui émanaient de ma cuisine.

- Qu'est-ce qu'on mange ? m'a-t-elle demandé.
- Des spaghettis bolognaise... J'ai fait avec ce que j'ai trouvé.
- Vous avez bien fait.

Elle s'est installée à table, comme une fillette s'appêtant à jouer à la dînette, en admirant les assiettes et les couverts qu'elle connaissait pourtant mieux que moi.

- La journée s'est bien passée ? lui ai-je demandé.
- Ça va, ça va... La routine.

- Vous aimez votre métier ?
- Hi hi...
- Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?
- Vous me demandez ça comme si j'étais architecte ou médecin...
- Et alors ?
- Je suis secrétaire. Personne n'aime être secrétaire. C'est un métier qu'on fait pour gagner sa vie, pas pour sauver le monde...
- Sans aller jusqu'à sauver le monde, on peut faire son métier avec passion, même quand il est ...
- Quand il est ?
- Terre à terre. Comme le vôtre. Ce n'est pas une critique. Mon père était ouvrier dans la métallurgie. Je crois qu'il exerçait son métier avec plaisir. Pourtant, je vous assure que c'était un authentique boulot de merde.
- Vous vous souvenez de ça ?
- J'ai quelques bribes qui me reviennent, de temps en temps.

J'ai placé les spaghettis dans un plat en verre et j'ai délicatement versé ma sauce bolognaise improvisée dessus. J'ai disposé quelques feuilles de basilic pour ajouter une teinte de vert à mon plat avant de le poser au centre de la table.

- On ne m'a jamais fait à manger avant ce soir.

- C'est la moindre des choses, après le service que vous m'avez rendu.
- J'ai fait ça en souvenir de mon frère. Ses habits ne vous vont pas si mal, me dit-elle en regardant le pantalon un peu trop court.
- J'ai pris ce qui m'allait le mieux. Heureusement que j'ai un peu maigri en prison.
- Vous êtes étrange.
- Comment ça ?
- N'importe quel autre détenu de cette prison m'aurait piqué le portefeuille, cambriolé ma maison, ou même prise en otage.
- Goûtez mes pâtes, et vous regretterez peut-être tout ce que je ne vous ai pas fait...

Elle a éclaté de rire. Mais son sourire s'est rapidement mué en profonde tristesse. Elle s'est servie, pour se donner une contenance et se reprendre, ne pas montrer sa peine.

- Vous allez partir n'est-ce pas ?
- Partir ?
- Quand vous aurez retrouvé votre vie d'avant, quand tout sera fini. Vous allez me laisser seule ici ?

Je ne savais pas bien quoi répondre. La solitude infinie de cette femme me touchait, mais je ne pouvais rien lui promettre, et rien projeter avec elle. Tout était encore si flou dans ma tête.

Je refusais de me poser certaines questions avant d'avoir totalement recouvré la mémoire.

- Aujourd'hui, je suis ici. Avec vous, ai-je simplement prononcé.
- Je suppose que vous avez déjà assez de problèmes...
- Ce n'est pas ça, mais...
- Je ne devrais pas vous embêter avec mes petites dé-
primes...

Elle s'est efforcée, pendant la suite du repas, à ne plus paraître triste. De mon côté, j'ai ponctué la conversation d'anecdotes de la prison, et de certains souvenirs de mon enfance.

J'avais traversé les années collège sans trop d'embûches, si l'on exclut l'épisode bouleversant du gymnase en feu pour lequel j'étais passé devant le conseil de discipline, avant que mon innocence ne soit reconnue.

Mes résultats étaient bons, dans l'ensemble, mais j'avais quelques lacunes dans les matières orales. J'étais terrorisé à l'idée de prendre la parole en public et le moindre exposé, la plus petite interrogation orale était une torture.

Au début de la troisième, je connaissais la plupart des élèves de ma classe, et eux, bien sûr, me connaissaient aussi. Quelques-uns d'entre eux qui traînaient souvent ensemble dans la cour ont décidé de me tendre un piège, dès le début d'année, connaissant mes difficultés à m'exprimer.

Sans que je me rende compte de quoi que ce soit, ils ont organisé mon élection en tant que délégué de classe. Je ne m'étais même pas présenté, puisque la simple idée de participer à une réunion avec des profs m'aurait empêché de dormir.

Le jour de l'élection, j'ai noté soigneusement sur mon bulletin le nom de deux autres élèves qui avaient eu le courage de se présenter comme candidats, et j'ai attendu tranquillement le dépouillement.

Lorsque mon nom est sorti de l'urne la première fois, j'ai sursauté. Puis, quand j'ai vu que la plupart des élèves avaient voté pour moi, j'ai commencé à me poser des questions.

D'abord, j'ai cru que c'était pour saluer mes résultats et en quelque sorte, reconnaître ma supériorité scolaire, que les autres avaient voté pour moi. Mais quand j'ai vu et entendu plusieurs d'entre eux se payer ma tête dans mon dos, j'ai compris le subterfuge.

À part quelques bulletins égarés d'élèves qui ne pouvaient certainement pas m'encadrer, j'étais élu à la majorité des voix.

Le professeur principal qui organisait le scrutin m'a regardé d'un œil amusé. Il devinait mon désarroi et s'en réjouissait lui aussi. Il a enfoncé le clou en prononçant les résultats :

- Devant une telle unanimité, je ne vois pas comment tu pourrais refuser le poste !

Et comme j'étais infoutu de formuler une réponse grammaticalement correcte dans un temps fini, j'ai dû me résigner à accepter la mission.

Avec le recul, c'est sans doute la meilleure chose qui me soit arrivée, et sans le savoir, mes camarades m'ont permis de comprendre les bases de la communication orale, et de la prise de parole en public.

Je n'ai jamais vraiment su parler aux femmes.

Ludivine a apprécié, ou fait semblant, le repas que j'avais préparé. Nous sommes restés à table longtemps, jusqu'à finir par ne plus savoir vraiment quoi nous dire.

C'était une parenthèse hors du temps, pendant laquelle je n'ai pas pensé une seconde à ma vie, à ma situation et à ce que je devais faire pour m'en sortir.

Nous sommes allés nous coucher. Moi dans la chambre de son frère, et elle dans la sienne. J'ai éteint la lumière, mais je ne parvenais pas à dormir. J'avais fait la sieste à peu près toute la journée et je n'avais pas sommeil. Par ailleurs, ma discussion avec Ludivine me paraissait inachevée.

Sans doute était-elle dans le même état d'esprit, car une dizaine de minutes seulement après nous êtres quittés, j'ai entendu la porte de sa chambre grincer sur ses gonds. Ses pas ont hésité longuement dans le couloir, puis elle s'est dirigée vers la cuisine.

Je me suis levé et j'ai entrouvert ma porte, mais je ne voyais rien depuis là. Je suis sorti lentement, en silence, pour m'assurer que tout allait bien pour elle. Sa détresse était visible, et je ne tenais pas à aggraver sa tristesse par mon attitude.

Elle était assise à table, et contemplait l'effervescence d'un cachet d'aspirine, le regard vide. Sa chemise de nuit usée lui arrivait à mi-cuisse, et je pouvais voir ses jambes sous la table. Elle avait oublié de se démaquiller.

Elle a avalé son breuvage d'un trait, en faisant une grimace, et puis elle s'est levée d'un bond.

J'ai fait demi-tour pour retourner à ma chambre sans bruit, mais j'ai senti ses deux mains agripper mes épaules.

Elle m'a entraîné dans le salon tout proche, sans prononcer la moindre parole. J'ai senti ses lèvres effleurer mon cou et ses mains courir à plat le long de mes pectoraux. Nous avons marché en arrière ainsi pendant quelques mètres et nous avons basculé sur le sofa.

Les lumières étaient éteintes, mais l'éclairage public apportait une lueur à travers les fenêtres. Elle m'a déshabillé en m'embrassant, s'est accroupie sur moi, les deux genoux sur le canapé de chaque côté de mes hanches.

J'ai commencé à déboutonner sa chemise, puis j'ai abandonné, contemplant le spectacle de ses seins à moitié découverts dans la pénombre.

Elle a essayé de capter mon regard, comme pour demander un ultime acquiescement de ma part. Il ne fallait pas parler. Ne rien dire et juste obéir à notre instinct. Je l'ai serrée dans mes bras, la tête logée sur sa poitrine, en guise de réponse.

La courbe de ses reins sous mes doigts, l'odeur de sa peau, la chaleur de ses cuisses autour de moi, la caresse de ses cheveux sur mon torse, ont achevé de me libérer de mes chaînes et de me faire redevenir l'homme que j'étais.

Cette nuit là, j'ai rêvé de ma femme.

Lorsque nous avons tous les deux terminé nos études, nous avons emménagé ensemble dans la proche banlieue de Paris. Las de discuter par écrans interposés, nous avons fini par nous rencontrer une fois, puis deux, IRL⁴, comme on disait à l'époque. Perséphone s'appelait en réalité Lydie et c'était une très jolie fille, brune, les cheveux raides, la peau légèrement hâlée, d'allure athlétique et au tempérament déterminé. Ce qui m'a surpris, je crois, la première fois que je l'ai rencontrée, c'était la vivacité de son regard. Ses yeux marrons vous transperçaient comme une aiguille et vous mettaient à nu en quelques secondes. Avec elle, inutile de tricher et de feindre, elle voyait clair dans votre jeu. Elle était imbattable au poker.

Dès notre premier rendez-vous, et bien avant moi, elle a vu où nous mènerait cette relation. Elle l'a donc guidée, modelée, façonnée à sa manière, car j'en étais bien incapable moi-même.

4 IRL : « In Real Life », « Dans la vraie vie », par opposition aux rencontres effectuées sur internet.

Notre jeune couple a vécu une période dorée, alors que nous cherchions tous les deux du travail dans la capitale. Quelques semaines, tout au plus, où nous avons fini d'apprendre à nous connaître, où nous avons apprécié de nous voir, enfin, sans l'angoisse de la séparation et le risque de voir l'autre prendre un autre chemin, sans nous.

C'étaient des journées de recherches butineuses dans les rues de Paris et les petites annonces épluchées, ensemble, suivies de soirées toutes de ferveur à étreindre nos corps l'un contre l'autre. Dans les dernières chaleurs d'automne où la ville retient encore le soleil sur les terrasses des cafés, nous vivions notre été indien sous la perfusion financière de ses parents.

Elle a trouvé un job dans une start-up qui développait des logiciels d'analyses syntaxiques et lexicales et j'ai commencé à passer des concours pour devenir prof.

Notre situation s'est stabilisée rapidement, dans les années 2000, et nous avons très naturellement commencé à parler de mariage.

Nous avons une conception assez proche de la chose, et nous en avons déjà énormément discuté par courrier électronique, avant même de sortir ensemble. C'était avant tout un engagement, l'un envers l'autre, une promesse, un don de soi. Il n'était pas question de religion, mais d'amour. Ce n'était pas affaire de foi, mais de confiance.

Un mariage civil, donc, dans l'intimité. Ses propres parents ne l'ont su que bien plus tard. Ce n'était pas un secret, encore moins une honte, c'était juste personnel, entre elle et moi. Lorsque j'ai signé le registre, je mesurais pleinement le poids de cet engagement. Je l'appréciais, même. C'était notre cadeau de

mariage mutuel, un peu d'encre au bas d'un papier, comme un échange de sang.

Je ne sais plus expliquer comment les choses ont dérivé. Sans doute la fameuse usure du couple, l'érosion du quotidien, du boulot, l'évolution de nos personnalités, l'élargissement du cercle de nos connaissances.

Quand elle m'a quitté... Quand nous nous sommes séparés, j'ai ressenti un mélange étrange de liberté retrouvée et d'insurmontable solitude. Tout ce qui me pesait alors en sa présence, me manquait déjà. Tout ce qui m'était interdit avec elle et que j'enviais à mes amis célibataires, m'était devenu indifférent.

Par fierté, sans doute, par honte ou par peur, je n'ai pas cherché à la reconquérir. Je sentais pourtant sa présence dans la ville, comme l'on ressent la douleur dans un membre amputé. Un certain nombre de mes terminaisons nerveuses étaient restées en elle. Elles me maintenaient dans une angoisse perpétuelle, un stress permanent.

Toutes les douleurs, même les plus intenses, finissent par passer. Elles existent, mais on ne les ressent plus. J'avais fini par m'habituer à ce manque, à cet inconfort physique des matins migraineux et des soirées solitaires. Ce n'est pas que je n'avais plus mal, c'est que le mal lui-même ne m'atteignait plus. C'était une infirmité avec laquelle je vivais.

Je me suis réveillé en sursaut, vers six heures du matin. J'avais cette douleur derrière les globes oculaires qui présagent d'une journée à lutter contre la somnolence et les maux de tête. Quelqu'un frappait à la porte d'entrée, d'une main ferme, faisant trembler les carreaux.

Ludivine a émergé tant bien que mal de son propre coma. Pour une raison qui m'échappe aujourd'hui, nous avons préféré hier, après nos ébats, dormir chacun dans un lit. J'ai vu sa silhouette passer dans le cadre de la porte de ma chambre, elle m'a fait signe de regrouper mes vêtements qui traînaient dans le couloir.

- Police ! Ouvrez !

Je me suis figé en regardant en direction de la porte d'entrée. Et puis j'ai rassemblé mes affaires et me suis enfermé dans la salle de bain. Assis sur le rebord de la baignoire, j'ai écouté la suite avec inquiétude.

- Une seconde, j'arrive ! a dit Ludivine en ouvrant la porte.
- Bonjour madame, excusez-moi de vous déranger à cette heure, inspecteur de police Bonot.

J'ai imaginé le fonctionnaire de police en train d'exhiber sa carte officielle et Ludivine faire semblant de la regarder.

- Je me permets de cogner à votre porte de si bonne heure parce que l'un des détenus de la prison toute proche s'est évadé et nous souhaitons nous assurer qu'il n'était pas chez vous.
- Chez moi ? Mais pourquoi...
- L'homme est dangereux, et des témoins disent que vous aviez des relations avec cet homme, ...
- Des relations ? Je lui ai à peine parlé !
- Je ne vous ai pas encore dit de qui il s'agissait, madame.
- ... J'imagine que vous parlez du détenu qui a disparu il y a quelques jours, pendant l'incendie ? Un autre détenu s'est évadé, depuis ?
- Non, madame, il s'agit bien de lui. Avez-vous eu des contacts avec lui depuis cet incendie ? A-t-il cherché à vous téléphoner, à vous voir ?
- Non.
- Avez-vous constaté des choses bizarres, avez-vous le sentiment d'être suivie ?
- Pas que je sache.

- Est-ce que je peux entrer ?

Ludivine a hésité une fraction de seconde, puis a cédé à l'inspecteur de police.

- Je vous en prie...
- Je ne vais pas vous déranger longtemps, je me doute que vous avez certainement mieux à faire...
- Oui, je dois aller travailler...
- Vous vivez seule ici ?
- Depuis que mon frère est mort en prison... Oui.
- Je sais...
- Vous savez ?
- Pour votre frère, j'ai un peu étudié votre dossier avant de venir.
- Je n'ai jamais rien fait de mal.
- Je n'en doute pas. Mais vous avez le profil de la victime idéale. Croyez bien que je suis ici avant tout pour vous protéger.
- Il est si dangereux que ça ? C'est un violeur ?
- Pire que ça.
- Pire ?
- C'est un assassin.
- Il a tué...
- Sa femme.

- Quoi ?!
- Assassinée froidement. Je n'entre pas dans les détails, c'est inutile.
- En effet...
- Vous avez reçu du monde hier ?
- Pourquoi dites-vous ça ?
- Toutes ces casseroles sorties...
- Effectivement, j'ai dîné avec quelqu'un.
- Un homme ?
- Cela ne vous regarde pas !
- En effet... Bon, écoutez-moi, voilà ce qu'on va faire : je vais placer une équipe de surveillance...
- Je n'en ai pas besoin.
- Vous êtes certaine ? Franchement, vu le profil du gars, vous êtes la victime idéale. Femme seule. N'habitant pas loin de la prison. Il va chercher à se camoufler, se déguiser pour passer inaperçu. Il lui faut un point de chute.
- Je saurai me défendre. J'ai fait de l'aïkido.
- Je vous laisse quand même ma carte. Au moindre problème, vous m'appellez. Vous avez un portable ?
- On me l'a volé.
- Quand est-ce qu'on vous l'a volé ?
- Je ne suis pas certaine, mais je crois que c'est à la prison, justement.
- Mais vous l'avez signalé à mes collègues ?

- Non, je ne m'en suis pas rendue compte tout de suite, j'ai cru que je l'avais oublié chez moi. Mais j'ai vérifié, il n'est pas là.
- Quel était votre numéro ? Je vais le noter.
- 06.25.38.64.21.
- Je me permets d'insister, si vous avez d'autres choses qui vous reviennent, comme ça. Si vous voyez quelque chose d'anormal, appelez-moi. Tout de suite.
- Je n'y manquerai pas.
- Je vous remercie, madame, et désolé pour le dérangement.

La porte s'est refermée. J'ai attendu plusieurs minutes avant de sortir, puis j'ai entendu Ludivine sangloter, à travers la cloison.

Je me suis approché d'elle, lentement. Mais elle a eu immédiatement une réaction de rejet violente.

- Ne me touche pas !
- Écoute, je suis désolé...
- Tais-toi ! a-t-elle continué en hurlant. Tu m'as trahie !
- Trahie ? C'est faux, je...
- Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu avais buté ta femme ?
- Parce que je ne l'ai pas fait.
- Comment le sais-tu ? Tu es soi-disant amnésique !
- Je le sais parce que... Je l'aime encore...

Ludivine m'a regardé, incrédule. Elle ne savait pas comment elle devait interpréter cette dernière phrase, et pour tout dire, moi non plus.

- Fiche le camp !
- Bien sûr, je vais partir.
- Tout de suite !
- Pas sans te remercier. Ce que tu as fait pour moi était... grandiose. Je ne sais même pas quel terme employer. Tu m'as sauvé la vie, et encore ce matin, tu m'as protégé. À côté de ça, je ne t'ai amené que du malheur et de la tristesse. Je m'en veux terriblement pour ça.
- J'ai toujours été une conne.
- C'est faux ! Tu es parfaite. Ton frère serait fier de toi...

Elle s'est radoucie.

- Tu crois ?
- J'en suis certain.
- Mais mon frère ne valait rien. Pas plus que toi, peut-être. Je ne mérite que la fierté des voyous.
- J'espère un jour te prouver que non.
- Comment ?
- En me sortant de ce pétrin. Mais c'est mon affaire, maintenant. Tu ne me dois plus rien. Tu ne m'as jamais rien dû, d'ailleurs. Si j'ai pu chasser tes vieux démons familiaux, je serais très heureux.

- Que vas-tu faire ?
- Je vais me débrouiller. Fais-moi confiance.

Elle a essuyé ses larmes en tremblant. Je n'ai pas osé la prendre dans mes bras, je lui ai juste tapoté l'épaule.

J'ai enfilé des vêtements propres, les plus neutres et communs que j'aie pu trouver dans les affaires de son frère. Un jean et un t-shirt blanc, avec une veste en cuir trop courte par-dessus.

Quand je suis revenu auprès d'elle pour lui dire adieu, elle était en train de confectionner un colis, sur la table de la cuisine.

- Qu'est-ce que tu fais ?
- J'emballer mon téléphone portable.
- Ton téléphone ? Mais je croyais que tu l'avais perdu ?
- J'ai inventé ça.
- Mais... Pourquoi ?
- Je l'ai allumé et je vais passer par la Poste pour l'envoyer à l'autre bout de la France. Où vas-tu toi ?
- Je reste à Paris.
- Alors j'envoie ça à Marseille. Ils te croiront là-bas.
- Pourquoi fais-tu tout ça pour moi ?
- Parce que j'aurais aimé être la femme que tu n'as pas assassinée.

Je suis sorti par la porte de derrière, j'ai franchi la haie de thuyas qui séparait le petit jardin de Ludivine de celui de ses voisins. Je suis passé ainsi, de propriété en propriété, pour ne retrouver la rue que quelques centaines de mètres plus loin.

Je n'avais pas un sou en poche. Il aurait été malvenu que j'emprunte de l'argent à cette fille qui avait déjà tant fait pour moi.

Pas d'argent et aucun plan en tête, j'ignorais totalement où je devais aller et ce que je devais faire. J'ai laissé mon instinct me guider et il me disait de rejoindre le centre de la ville.

J'ai trouvé une station de métro qui permettait facilement d'enjamber les portiques et j'ai rejoint les Champs-Élysées. Au milieu des touristes et de la foule, je me sentais dans une relative sécurité.

J'ai parcouru les rues commerciales et les zones piétonnes à la recherche d'une idée. Je me regardais dans les vitrines, sans me reconnaître. Je regardais les gens, dans l'espoir vain de reconnaître quelqu'un, ou mieux : que quelqu'un me reconnaisse.

J'examinais les bâtiments, cherchant des souvenirs, mais les rues et les monuments de Paris sont si célèbres...

Dans un petit parc pas très loin de la tour Eiffel, je suis tombé sur un groupe de jeunes gens qui zoniaient sur un banc, vraisemblablement entre deux cours. Je me suis assis sur un banc en face du leur, pour écouter leur conversation et en espérant naïvement que l'un d'eux soit l'un de mes anciens élèves.

Quand ils sont partis, j'ai eu l'idée de concentrer mes efforts sur les endroits proches des universités. C'était vraisemblablement là que j'aurais le plus de chances de tomber sur des têtes ou des lieux connus.

J'ai trouvé un plan de la ville sur une colonne Morris, et je me suis efforcé de retenir les noms et emplacements des universités les plus proches. L'objectif était d'en voir le plus possible, pour multiplier les chances, puisque de toute façon, aucun de ces noms ne m'évoquait quelque chose.

L'inconvénient des grandes villes, c'est qu'on finit par faire des dizaines de kilomètres à pied, sans même s'en rendre compte. Même en prenant le métro, toujours en resquillant, pour faire le plus gros des distances, il restait de longues marches à réaliser pour faire le tour des bâtiments et solliciter ma mémoire visuelle pour chacun d'eux.

En fin d'après-midi, épuisé et affamé, j'avais visité quatre ou cinq campus seulement, parmi les dizaines que compte la capitale. Aucun ne m'avait évoqué de souvenirs précis. Le découragement commençait à poindre, aiguillonné par la faim qui me tenaillait le ventre. Je n'avais rien mangé depuis le matin et toujours pas d'argent. Il devenait urgent de trouver des solutions, et je commençais même à lorgner sur les restes de pain que je pouvais voir dans les poubelles.

Je suis passé devant une énième vitrine sans particularité, non loin de l'université de Paris II, près du champ de Mars. Le regard vide et l'esprit éteint, je suis entré dans cette boutique, mû par un instinct étrange.

C'était un cybercafé qui mettait à la disposition du public des ordinateurs et une connexion internet, en échange de quelques euros. Des euros que je n'avais pas, mais je me suis tout de même installé derrière un écran, comme un papillon de nuit attiré par un lampadaire.

C'est difficile à expliquer, mais j'ai senti un paquet de neurones se reconnecter à ce moment-là dans mon cerveau. Mes doigts ont pris possession du clavier. J'ai fait danser le pointeur de la souris jusqu'à l'icône du navigateur internet, et je me suis connecté sur le premier site qui me venait à l'esprit : Paypal⁵.

En réalité, ce n'était pas un hasard. Dans la vitrine, sur la fiche des tarifs de l'établissement, le logo du site m'avait attiré l'œil. Inconsciemment, j'avais résolu le problème sans le savoir. J'avais toutes les données en main, je n'avais qu'à suivre mon intuition.

J'avais l'impression que le cerveau ne sollicitait même pas la mémoire. Ces habitudes étaient ancrées en moi comme des réflexes vitaux, battre des paupières, tenir en équilibre. J'ai saisi le nom de mon compte Paypal, qui était une adresse électronique et le mot de passe est venu tout seul : Kallmer0.

Le compte était approvisionné de plusieurs centaines d'euros. Je n'avais pas souvenir de leur provenance, mais à ce moment-là, cela m'était bien égal. La boutique vendait boissons et sandwiches, j'ai demandé si je pouvais régler tout ça par Paypal, on m'a répondu par l'affirmative.

⁵ Paypal : Service de paiement en ligne

Mais plus que de la nourriture, le site de paiement en ligne m'a permis d'accéder à une information capitale qui me faisait cruellement défaut jusqu'ici.

Dans mon profil d'utilisateur, j'ai pu lire... mon véritable nom.

Depuis petit, j'ai toujours eu le souci de connaître ma véritable identité. Comme tous les enfants, je crois, j'ai traversé une période où je me demandais si j'avais été adopté. Un jour ou l'autre, on croise l'un de ces enfants orphelin, ou abandonné par ses parents ; on le côtoie sur les bancs de l'école, on voit des adultes le récupérer à la sortie, et on se pose des tas de questions.

Finalement, qu'est-ce qui nous prouve qu'on est bien le fils de ses parents ? D'ailleurs, certains parents adoptifs tardent à avouer à leur enfant sa véritable origine, quand il la connait seulement. On commence par chercher des ressemblances, des traits communs avec papa ou maman. Mais à cet âge, quand on se regarde dans une glace, on ne se voit pas vraiment. On projette une image de ce qu'on aimerait voir.

On fouille ensuite dans les vieilles photos de famille. Mes parents n'avaient pas d'appareil photo, à ma naissance. Les photos de moi bébé sont rares, elles ont été prises par des amis, de la famille, elles sont floues, jaunies, mal cadrées, comme la plu-

part des photos de l'époque. Elles ne permettent pas d'établir une quelconque preuve.

Alors, on finit par demander à ses parents, directement. Mais leur réponse elle-même est sujette à caution. Pourquoi l'admettraient-ils maintenant, s'ils l'ont caché jusque-là ? Et surtout, surtout : peut-on vraiment faire confiance à ses parents ? Pour eux, vous êtes toujours le plus beau, le meilleur. Une récitation ânonnée et ils applaudissent à tout rompre. Un dessin maladroit pour la fête des mères se retrouve encadré dans le salon. Comment accorder du crédit à leurs propos ?

Le secret le mieux gardé par les adultes et qui met définitivement fin à la foi que l'on peut avoir en eux, c'est la non-existence du Père Noël. Un complot ourdi par ses propres parents, soutenu par la plupart des adultes et perpétré par la société de consommation. Il y a de quoi devenir paranoïaque ! J'en garde le souvenir terrorisé d'un monde qui s'effondre sous mes pieds. Ce n'était pas tant l'idée que l'homme en rouge et ses rennes magiques n'existaient pas, mais le fait que l'on puisse mentir à ce point à des millions d'enfants, partout dans le monde. Le fait aussi, que dans son entourage le plus proche, on puisse se fier à des personnes qui vous cachent sciemment ce genre de vérité.

J'ai gardé de ce traumatisme une méfiance malade des idées préconçues. Je trouvais particulièrement louches toutes les coïncidences heureuses. Et lorsque tout le monde s'accordait à penser de la même façon, je me plaisais alors à jouer l'avocat du diable. J'ai pu remarquer que ça me donnait parfois un air désagréable, rabat-joie, donneur de leçons.

Accessoirement, cela m'a permis aussi de me remettre toujours en cause, et de progresser ainsi. Je me suis beaucoup cherché et je ne me suis jamais vraiment trouvé. Même si l'on consi-

dère comme exactes les informations qui figurent sur sa carte d'identité, cela ne nous renseigne pas sur qui l'on est, vraiment...

Étienne Vidolas, c'était le nom qui figurait sur le site Paypal. Comme à chaque découverte sur mon passé, j'ai ressenti un choc émotionnel assez déstabilisant pour attirer l'attention des gens autour de moi.

- Ça va monsieur ? Vous vous sentez bien ?
- Je... Oui, ça va aller, merci...

Le souffle court, de la sueur sur le front, des maux de tête, des vertiges passagers. Je me suis retenu à la table et à ma chaise pour stabiliser tout ça.

Quand je me suis repris, j'ai imaginé toutes les nouvelles possibilités qui s'ouvraient à moi, maintenant que j'avais retrouvé mon identité. J'allais pouvoir retrouver mon adresse, ma famille, le reste de mon passé et peut-être enfin pouvoir reprendre une vie normale.

J'ai ouvert le site des pages blanches, et j'ai tapé mon nom. Aucun résultat. J'ai élargi la recherche à toute l'Ile-de-France, puis à toute la France, sans plus de succès.

Et puis, je me suis dit que j'avais peut-être choisi de ne plus apparaître dans les annuaires. J'ai alors tapé mon nom directement dans Google. Le moteur de recherche, qui indexait pourtant des milliards de pages web, n'avait rien sur moi.

J'avais peut-être fourni au site Paypal une fausse identité. C'était une manœuvre courante pour éviter de divulguer trop d'informations personnelles à des myriades de sites hébergés dans différents pays et contrôlés par on ne sait quel administrateur. Je me souvenais vaguement avoir eu ce souci de protection de la vie privée.

Néanmoins, le compte Paypal était relié à un compte bancaire, et le site vérifiait certainement la cohérence entre l'identité du titulaire du compte et celle de la carte bancaire.

Le cybercafé allait fermer, j'étais le dernier client et le gérant commençait à rassembler ses affaires et éteindre les autres machines. Il fallait accélérer mes recherches.

Déjà, il me fallait un endroit où dormir, et sans argent de poche, ce n'était pas le moindre des problèmes que j'avais. J'ai cherché un hôtel acceptant les réservations Paypal, et j'en ai trouvé un rapidement non loin d'où j'étais.

En visualisant le formulaire de réservation et les icônes qui permettaient de choisir le mode de paiement, j'ai eu à nouveau une vague de souvenirs qui se remettaient en ordre dans mon cerveau. Mon numéro de compte bancaire. Ces numéros que je connaissais par cœur, qui m'obsédaient en prison et que j'avais notés quelque part, c'étaient ceux de mon compte bancaire. Une série de chiffres que j'avais saisie sans doute un millier de fois

pour acheter en ligne, ou simplement remplir un formulaire de virement bancaire.

- Monsieur, je vais devoir fermer...
- Laissez-moi encore une minute, s'il vous plaît.

Si je pouvais accéder au site de ma banque, je retrouverais sans doute mon adresse réelle. Mais je ne me souvenais plus du nom de ma banque. En revanche, je connaissais mon RIB⁶ par cœur, et il contenait un numéro d'agence. J'ai trouvé un site qui me permettait de faire la correspondance entre ce numéro et l'agence bancaire, et j'ai découvert le nom de ma banque : le Crédit Coopératif.

Je me suis connecté au site de cette banque, pour accéder à mon compte. Les yeux fermés, j'ai saisi les onze chiffres de mon compte bancaire et le mot de passe. Je n'avais aucun doute sur tout ça. Il était impossible que je me sois trompé et pourtant, devant l'échec, j'ai répété la manœuvre plusieurs fois. Le site s'obstinait à me répondre : « Ce compte est inexistant ou a été désactivé ».

- Monsieur ?
- Oui, pardon, excusez-moi.
- Voilà votre note.
- Je vous règle ça tout de suite par Paypal.
- Très bien, voilà le compte sur lequel vous devez virer ce montant.

6 Relevé d'Identité Bancaire

- Merci... Mais est-ce que je peux vous demander de la monnaie ? Je vous fait un virement supérieur et vous me rendez le trop payé en billets et en pièces ?
- Bien sûr. Il vous faut combien ?
- Mettons... cinquante euros ?
- Très bien.

L'homme m'a tendu un billet de cinquante euros et, frustré de ne pas pouvoir continuer mes recherches, j'ai dû sortir de l'établissement.

La nuit tombait déjà et j'étais encore fourbu de ma journée. J'ai quand même décidé de marcher jusqu'à l'hôtel où j'avais réservé une chambre, car la marche me permettait de réfléchir, j'étais kinesthésique. Je n'ai pas fait attention à tous les gens que j'ai croisés dans la rue. J'étais préoccupé.

Curieusement, je n'avais pu trouver d'informations me concernant que sur un seul site internet. Et encore, j'en venais à douter des renseignements qu'il contenait. Pourtant, cette identité éveillait en moi de forts souvenirs et titillait ma mémoire défaillante.

« Ce compte est inexistant ou a été désactivé », le message restait gravé sur ma rétine et me polluait l'esprit. « Inexistant » ou « désactivé », cela n'a rien à voir ! « Inexistant » voudrait dire que je me suis trompé de numéro, que ce compte-là n'avait jamais été créé dans cette banque. « Désactivé » signifierait au contraire que le compte existait, mais qu'il avait été fermé pour une quelconque raison. Mais laquelle ?

J'ai maudit l'informaticien qui avait choisi ce message d'erreur trop vague. Et je me suis dit que si j'avais un ordinateur

sous la main, j'essaierais de saisir une suite de chiffres aléatoires juste pour vérifier si le message était le même. Le raisonnement par l'absurde était le seul valable quand on avait affaire à un programmeur.

L'hôtel n'était pas très engageant, mais il allait me permettre de me reposer. J'ai pris possession de ma chambre, elle était minuscule et sentait le tabac. La moquette grise était tachée à plusieurs endroits, la fenêtre laissait passer des courants d'air. Les toilettes étaient sur le palier et le couloir faisait résonner le bruit des télévisions allumées dans certaines chambres.

Pourtant, comparé à la prison, c'était le luxe quatre étoiles. Je me suis étendu sur le matelas cabossé, et j'ai regardé les craquelures sur la peinture du plafond.

Avant de sombrer définitivement dans un profond sommeil, j'ai eu cette pensée fugace : finalement, le seul site internet qui a gardé une trace de moi n'est pas français.

Au fur et à mesure que mon blog gagnait en popularité, je devais faire face à de nouveaux problèmes. Déjà, il fallait que j'adapte l'installation informatique à la charge qu'elle devait supporter. Ma première plateforme de blog bricolée à la va-vite chez un hébergeur gratuit n'a rapidement plus suffi. J'ai donc loué un serveur à l'année, chez un hébergeur français réputé qui m'a donné entière satisfaction pendant de nombreux mois.

Puis sont venues les attaques informatiques. Elles étaient de trois types : les premières, les moins dangereuses, étaient des attaques non ciblées qui détectaient une vulnérabilité dans le système. Pour y faire face, il suffisait de tenir à jour l'ensemble des logiciels qui faisaient fonctionner la machine. Cela prenait du temps, mais c'était efficace.

Les secondes, plus gênantes, étaient orchestrées par des activistes qui étaient en désaccord avec les propos que je tenais sur le blog. La plupart des forces politiques disposaient d'un groupe d'internautes aguerris chargés de mener sur le web la même confrontation qui avait lieu dans les médias traditionnels. Lorsqu'un de mes articles un peu virulent paraissait, inévitablement,

il attirait la colère des activistes du web qui se chargeaient de me faire payer ça, d'une manière ou d'une autre. Il y avait plusieurs méthodes. La plus douce consistait à inonder le blog de commentaires démentant mon propos. Mais cela pouvait aller jusqu'à des attaques de type DoS⁷, surchargeant le serveur jusqu'à ce qu'aucun autre internaute ne puisse plus y accéder.

Pour ces cas-là, il fallait repérer d'où venaient les requêtes, les isoler et les neutraliser. Je me faisais aider par des informaticiens du département TIC⁸ de l'université qui ont fait un boulot incroyable pour stabiliser mon site et le rendre encore plus visible sur internet.

Malheureusement, ils restaient impuissants face au troisième type d'attaques que je subissais depuis quelques semaines. Elles étaient beaucoup plus sournoises et insidieuses et j'ai longtemps cru que ce n'étaient que des dysfonctionnements techniques, quand seulement je m'apercevais de leur existence.

Car depuis mon ordinateur, tout me semblait normal. J'accédais à mon blog tout à fait normalement et je le mettais à jour comme à mon habitude. Cependant, je recevais de plus en plus de courriers électroniques m'indiquant des difficultés pour se connecter au site. Et dans le même temps, je croyais constater une baisse sensible de la fréquentation du blog.

J'ai contacté mon hébergeur pour entendre son avis sur la question, mais de son côté, il m'assurait que tout était parfaitement normal et que je devais envisager, éventuellement de passer à une offre supérieure, si celle-ci ne suffisait plus à remplir mes besoins.

7 DoS : Deny of Service, déni de service.

8 TIC : Technologie de l'Information et de la Communication

Mais le problème était ailleurs : j'avais moins de visiteurs, et de plus en plus de messages faisant état de problèmes de connexion.

Je me suis d'abord remis en cause, en cherchant pendant des jours ce que j'avais bien pu modifier dans la configuration du serveur, pour aboutir à ces dysfonctionnements. Et comme je ne parvenais pas à les observer de mon poste, l'exercice était difficile : tout se passait comme si l'on avait sciemment rendu mon site inaccessible pour toutes les autres machines que la mienne.

C'est ce qui m'a mis la puce à l'oreille. Je me souvenais avoir vu, sur certains forums, une méthode pour se débarrasser des utilisateurs importuns qui insultaient les gens et polluaient les débats. Il s'agissait de leur faire croire que tout fonctionnait bien de leur côté, mais leurs messages n'apparaissaient pas à l'écran des autres utilisateurs. Par conséquent, personne n'y réagissait plus, et les utilisateurs indéliçats finissaient par se lasser eux-mêmes de leurs vaines argumentations.

Le contenu de mon blog commençait à gêner, y compris au niveau de l'État. Je ressentais de plus en plus une certaine forme de pression, presque de l'intimidation dans certains commentaires. Les journalistes avec qui j'avais maintenant des contacts assez étroits devenaient eux aussi très méfiants et semblaient m'avertir d'un danger imminent.

Professionnellement, des changements se profilaient à l'horizon également. Le doyen de l'université cherchait à me déstabiliser, en m'attribuant des tâches qui n'étaient pas de mon ressort, ni de mes compétences.

L'inspecteur des impôts a ordonné un contrôle fiscal et tous mes comptes et mes revenus ont été épluchés, et particulièrement mes recettes et dépenses liées à mon activité sur internet.

En l'occurrence, il n'y avait pas grand chose à examiner : je finançais mon site sur mes propres deniers, et il ne me rapportait aucun bénéfice.

Après coup, il semblait évident de relier tous ces événements entre eux. Mais à l'époque, dans le feu de l'action, c'était beaucoup moins flagrant. D'autant plus que, lorsque je m'en inquiétais auprès de mes proches et de mes amis, on avait tôt fait de me taxer de paranoïaque et de considérer que mes prises de position publiques me montaient à la tête. En réalité, à cette époque, très peu de monde, dans mon entourage, n'avait conscience de ce qui était en train de se tramer autour de moi : un réseau d'inconditionnels prêts à boire mes paroles et à me suivre dans mes actes, en face d'une force tout aussi puissante de contradicteurs dont je dérangeais visiblement les intérêts.

J'ai finalement loué un serveur à l'étranger, où j'ai transféré l'ensemble de mes sites. C'était un travail de forçat qui m'a pris plusieurs jours, tant la quantité de données accumulées, textes, images, commentaires, représentait un volume important.

Lorsque j'ai terminé, j'ai immédiatement constaté un mieux. Mon blog a retrouvé sa fréquentation habituelle, et les internautes qui se plaignaient de ne plus pouvoir accéder au site se réjouissaient de pouvoir à nouveau lire mes articles et y apporter leur contribution.

Je n'ai jamais pu le mettre en évidence car c'était impossible à prouver, mais tout me portait à croire que des pressions avaient été faites sur mon hébergeur français pour qu'il bride l'accessibilité à mon site. Différentes lois liberticides avaient d'ailleurs été votées en ce sens, rendant la chose à la fois indétectable et tout à fait légale : le gouvernement pouvait censurer les sites internet sous le prétexte de la sécurité intérieure, sans avoir de compte à rendre à quiconque.

Ces lois avaient été vivement critiquées par la communauté des internautes, mais, malgré tout, votées par une poignée de députés et de sénateurs complètement novices en la matière. Sans doute ne se rendaient-ils même pas compte des conséquences désastreuses de leurs décisions.

Fort heureusement, sur internet, l'exil politique était non seulement possible, mais extrêmement simple. Ainsi les lois votées en France n'avaient aucun cours à l'étranger et il suffisait de faire héberger le contenu de son site dans un autre pays pour empêcher toute ingérence de l'État dans vos affaires.

La disparition de mon compte en banque et de mon adresse sur les sites internet français n'était pas un hasard. On avait cherché à me faire taire, j'en étais maintenant certain. Si ma mémoire était toujours défaillante, le sentiment de persécution qui précédait mon amnésie me revenait maintenant clairement à l'esprit.

J'avais quitté l'hôtel avec une angoisse très perturbante : je devais rapidement retrouver, soit la mémoire, soit un proche en qui je pouvais avoir entière confiance. L'ennuyeux, c'était que sans souvenir, la confiance en quelqu'un était difficile à évaluer. Une partie de ma mémoire était probablement encore quelque part sur internet, sur des sites étrangers. Si j'avais pu, comme je croyais m'en souvenir, déplacer mon blog sur un serveur étranger, sans doute était-il encore accessible et m'enseignerait-il de nombreuses choses sur mon passé.

Le cybercafé restait l'un de mes derniers espoirs d'y voir clair dans tout ça, et c'est donc naturellement que j'ai cherché à y retourner. Mais lorsque j'ai aperçu de loin l'établissement que j'avais quitté la veille, j'ai dû abandonner cette idée bien vite.

Trois voitures de police étaient garées devant l'endroit, et deux policiers refusaient l'accès à l'établissement sur le seuil de la porte.

À l'intérieur, à travers la vitrine, on pouvait voir un homme en civil en train d'interroger le responsable, pendant que deux hommes s'affairaient sur l'ordinateur que j'avais utilisé la veille. Je n'avais pas pris soin d'effacer l'historique de mes consultations, aussi allaient-ils rapidement découvrir l'hôtel dans lequel j'étais descendu et obtenir mon signalement.

Mes vêtements, qui étaient déjà trop petits, m'ont semblé soudain beaucoup trop voyants et inadaptés. J'avais l'impression d'étouffer, et que tout le monde me regardait. Je me suis éloigné pour me fondre dans la foule des touristes qui arrivaient par bus entiers à cette heure de la journée.

La police était à mes trousses. La diversion orchestrée par Ludivine n'avait pas fonctionné, ou en tout cas, pas suffisamment pour éviter que les forces de l'ordre soient sur mes pas, une douzaine d'heures seulement après mon passage.

Pour me retrouver, ils avaient dû détecter ma présence sur le web. En tapant mon nom dans les moteurs de recherche, j'avais déclenché l'alerte chez le fournisseur d'accès à internet du cybercafé, qui était facile à localiser. Je n'étais pas plus étonné que ça, je savais la chose possible techniquement. Ce qui m'inquiétait en revanche, c'était la rapidité du processus. Une équipe devait surveiller cela nuit et jour, et consacrer la plupart de son temps à me pister.

Je devais redoubler de vigilance. Peut-être avaient-ils placé les autres cybercafés du quartier sous surveillance. Dans tous les cas, ils pouvaient détecter ma présence en ligne extrême-

ment facilement et localiser ensuite l'endroit d'où je consultais internet.

Tout en y réfléchissant, je marchais tout droit, traversant le champ de Mars. J'avais cinquante euros en poche, plus moyen d'accéder à internet sans risque, et donc plus de quoi me payer durablement à manger, ni de quoi me loger. L'heure était grave.

J'avais l'impression que des dizaines de policiers en civil m'observaient et cherchaient dans la foule un homme correspondant à ma description. Je suis entré dans un magasin de vêtements et j'ai changé de tenue complètement, pour une quarantaine d'euros.

L'esprit plus tranquille, je me suis installé sur un banc pour réfléchir à la situation. Je me suis souvenu d'exercices de relaxation que l'on m'avait enseignés pour évacuer le stress, et j'ai respiré en gonflant exagérément le ventre et en espaçant l'inspiration de l'expiration, autant que possible.

Des éléments se sont assemblés dans ma tête. C'était abstrait, diffus, non palpable. C'étaient de ces opérations de maintenance invisibles du cerveau qui réorganisaient nos idées et notre vécu pour en faire des concepts personnels. Pendant plusieurs minutes, j'ai eu le sentiment de ne plus être connecté à la réalité. Ce n'était pas vraiment du sommeil, mais une absence prolongée, durant laquelle on met son corps en mode « autopilotage » et on laisse faire le temps.

Une adresse m'a percuté l'esprit : *38 avenue de l'Opéra*. C'était de l'autre côté de la Seine, à environ quatre kilomètres, selon le plan de bus que j'avais consulté.

Guidé par un instinct un peu désespéré, je m'y suis rendu, sans pouvoir me souvenir de ce que j'allais y trouver.

L'adresse correspondait à un grand immeuble haussmannien dont le rez-de-chaussée était occupé par une agence de voyages. J'ai d'abord examiné les lieux et les alentours pour essayer de me remémorer l'endroit. Puis je me suis approché de l'immeuble correspondant à l'adresse exacte pour lire les noms qui figuraient sur les boîtes aux lettres. Mais ce n'était pas un immeuble d'habitations. Il était exclusivement occupé par des bureaux, et les plaques des différentes entreprises ne m'évoquaient rien de particulier. Sauf une, qui était celle de l'agence Google de Paris. Mais je n'avais pas de lien personnel avec l'entreprise qui gère le célèbre moteur de recherche.

Découragé, j'ai insulté un arrêt de bus et shooté dans une poubelle, ce qui n'a pas manqué d'étonner les passants. Il était près de midi, mon ventre gargouillait de faim et d'inquiétude, je suis entré dans une boulangerie pour y dépenser l'argent qu'il me restait.

38 avenue de l'Opéra. L'adresse continuait de me harceler alors que je mangeais sans y faire attention mon sandwich jambon-cornichons.

Une femme est sortie de l'immeuble, parmi d'autres collègues pour qui c'était aussi la pause de midi. Mais à mes yeux, elle se détachait de la foule, comme sur ces photos en noir et blanc où un seul des personnages est colorisé. J'étais sur le trottoir d'en face, elle ne m'avait pas vu. Je n'étais pas bien certain de la connaître, tout était encore très flou. Je l'ai suivie, de loin, alors qu'elle longeait son trottoir d'un bon pas. Elle était seule maintenant.

Cette démarche, ce style vestimentaire, cette coupe de cheveux, la forme de ses yeux, de son visage...

Lydie.

Je me souvenais maintenant du nom de son entreprise qui figurait sur l'une des plaques dorées au bas de l'immeuble : Linguasoft. Nous ne vivions plus ensemble et j'ignorais quelles étaient la nature de nos relations aujourd'hui. Mais elle savait sur moi des centaines de choses qui me manquaient encore. C'est moi qui l'avait quittée. J'étais à l'origine de notre rupture. Peut-on faire confiance à quelqu'un qu'on a soi-même trahi ? Je l'ai rattrapée.

Derrière elle, une traînée de parfum assaillait mes narines et semblait me pénétrer le corps. Des sensations étranges, proches du vertige, ont failli me faire trébucher.

Arrivé à sa hauteur, j'ai posé ma main sur son épaule. Elle s'est retournée. Tout paraissait se dérouler au ralenti. Ses cheveux ont virevolté autour de ses épaules, elle a posé les yeux sur moi.

- Lydie ?
- Je ne sais pas qui vous êtes, Monsieur, lâchez-moi !

Je l'ai lâchée, abasourdi.

J'étais tellement sûr que c'était elle, mais elle semblait de son côté si catégorique... Pendant une minute, je suis resté immobile, elle a continué son chemin, sans se retourner.

Quand je me suis ressaisi, j'ai commencé à courir pour la rattraper, mais j'ai aperçu aussitôt une voiture de police qui ralentissait et son conducteur qui regardait dans ma direction. J'ai stoppé net ma course, et j'ai repris une allure normale. La voiture de police s'est garée sur le côté, en double file, et deux hommes en sont sortis. Ils semblaient surveiller les allées et venues de tout le monde dans cette rue. Je devais filer d'ici.

La mort dans l'âme, j'ai laissé partir mon ex-femme au loin, je ne la voyais déjà presque plus, au bout de la rue. J'ai bifurqué dans une rue perpendiculaire, sans me retourner, et me suis éloigné de cette voiture de patrouille en espérant ne pas être suivi.

J'avais l'impression de vivre un mauvais épisode de « la quatrième dimension ». La première personne en capacité de me

rappeler mon passé ne me reconnaissait plus. J'étais seul au monde.

Est-ce que je pouvais me tromper ? Après tout, ma mémoire avait pu confondre le visage de ma dentiste, ou d'une bibliothécaire, d'une pharmacienne... avec celui de mon ex-femme ?

Était-ce elle qui ne me reconnaissait pas ? Dans ces vêtements achetés à la va-vite, amaigri et sans doute les traits tirés par mon séjour en prison, elle a pu croire que j'étais un de ces vagabonds qui interpellent les gens dans la rue dans l'espoir de leur soutirer un peu de monnaie.

Peut-être encore refusait-elle de m'adresser la parole, suite à notre rupture, et m'adressait-elle de cette façon une fin de non recevoir ?

J'ai marché plusieurs kilomètres rongé par ces questions lancinantes. Je me suis arrêté dans un parc pour m'asseoir sur un banc, sous un arbre. Personne, heureusement, ne m'avait suivi, et aucun policier n'était visible sur cette grande place arborée.

Que faisait la police dans cette rue, précisément à cette adresse ? Était-elle déjà sur ma piste ou était-ce un pur hasard ? Ma paranoïa m'empêchait d'avoir les idées claires. Pouvais-je être, dans cette grande ville, dans un pays civilisé comme la France, la cible d'un si vaste complot ? L'envisager seulement était déjà prétentieux. Et pourtant...

En 2010, les réseaux sociaux, et notamment Facebook, ont fait parler d'eux en France d'une manière inattendue. Ce qui n'était au départ qu'un moyen de rester en contact avec ses proches et une facilité pour diffuser de l'information à un cercle d'amis, est devenu un outil fédérateur pour rassembler les gens autour de causes plus ou moins nobles.

Deux types d'évènements se sont multipliés en l'espace de quelques semaines seulement, et ont pris de court les autorités qui ne s'y étaient pas préparées.

Il y eu d'abord les rassemblements plus ou moins artistiques qu'on a appelés « flash-mob » ou mobilisation-éclair. Il s'agissait de réunir en un lieu et à une date donnée, le maximum de personnes pour une action convenue à l'avance. Les actions les plus connues et les plus spectaculaires de ce type sont sans doute les « freezes » ou gels : sur une place ou à l'intérieur d'un hall de gare, tous les participants décident d'arrêter leurs mouvements à une heure donnée, provoquant l'étonnement des autres qui passent par là sans savoir de quoi il retourne.

Mais c'est l'autre type de rassemblement qui a commencé à poser problème, à cause de son succès. Les « apéros facebook » proposaient aux inscrits de se retrouver sur la place publique pour boire un verre. L'idée paraissait simple, et innocente, mais la rapidité avec laquelle ces manifestations s'organisaient empêchait tout encadrement légal et défiait l'organisation des forces de l'ordre autant que celle des secours.

Des incidents ont eu lieu, des abus d'alcool ou des incivilités, qui ont conduit les autorités à interdire ces rassemblements, par arrêté préfectoral.

Cette capacité à fédérer les internautes, sur des actions aussi dénuées de sens, m'a fasciné. Pendant que les syndicats peinaient à réunir des salariés autour de la défense de leur régime de retraite, ou contre la disparition des services publics, des milliers de jeunes et de moins jeunes étaient capables de se mobiliser en quelques heures simplement pour la beauté du geste.

C'était très éclairant sur l'état de la société française, dont les représentants officiels ne représentaient plus rien. Partis politiques, associations, syndicats, qui pourtant faisaient la pluie et le beau temps sur la démocratie française, en noyant chaque assemblée représentative, en faisant du lobbying sur chaque décision, en accaparant la totalité de l'espace médiatique traditionnel, étaient incapables aujourd'hui de réunir de telles foules.

Je me suis beaucoup servi de ces expériences pour mettre en place mon projet. Aucun média n'en a jamais parlé, aucune organisation représentative n'a pu le récupérer à son actif. Pourtant, jour après jour, il rassemblait de plus en plus de gens autour d'une même cause qui est bientôt devenue le sujet de société principal dont tout le monde parlait, sauf les journaux.

En analysant froidement la situation : une adresse dont je me souvenais, une femme qui ne pouvait être que mon ex-femme, la présence de la police... C'était assurément par là qu'il fallait creuser. J'y suis retourné en fin d'après-midi.

Par ailleurs, je n'avais pas beaucoup d'autre choix. Je n'avais plus un sou en poche, pas d'endroit où dormir, pas moyen d'accéder à mon compte Paypal sur internet sans risque... Je devais persuader Lydie de ma bonne foi.

Je suis arrivé dans l'avenue de l'Opéra vers dix-sept heures. J'ai d'abord parcouru la rue sans m'arrêter pour y détecter la présence éventuelle de policiers. Je n'ai vu aucun uniforme, ni voiture de police, mais ils pouvaient se cacher dans la foule, en civil ou avoir un véhicule banalisé.

Régulièrement, je balayais du regard la sortie de l'immeuble qui m'intéressait. Je n'avais aucune idée de l'heure à laquelle Lydie en sortirait, mais les premiers employés commençaient à partir.

Vers dix-huit heures, elle a ouvert la porte. J'étais juste en face, comme le matin, faisant semblant de contempler les viennoiseries qui s'étaient dans la devanture de la boulangerie. Dans le reflet de la vitrine, je l'observais.

Elle a jeté un œil de chaque côté de la rue, comme si elle s'apprêtait à traverser. Et puis j'ai eu l'impression qu'elle m'avait repéré, de dos. Elle a finalement renoncé à traverser et, tout en continuant de regarder dans ma direction, a consulté la boîte aux lettres de son entreprise. Dans le reflet, je n'ai pas pu bien voir ce qu'elle faisait, mais il me semblait étrange de relever son courrier professionnel en sortant du bureau.

D'un pas décidé, elle est ensuite partie dans la même direction que le matin. Je me suis retourné aussitôt. Elle ne me regardait plus. J'ai voulu traverser la route mais la circulation était dense, j'ai dû attendre que le feu passe au rouge, elle avait maintenant une cinquantaine de mètres d'avance sur moi. J'ai couru, à nouveau, pour la rattraper, mais quand je suis arrivé à une dizaine de mètres d'elle, elle s'est mise elle aussi à courir, comme pour m'échapper.

Dans sa course, elle a laissé tomber quelque chose, je me suis penché pour le ramasser et quand je me suis relevé, elle avait disparu au coin d'une rue. Impossible de la retrouver malgré mes efforts, je suppose qu'elle a pris sa voiture qui était garée là, ou encore un taxi.

J'ai examiné l'objet qu'elle avait fait tomber. C'était un porte-clés à l'effigie de Linguasoft, l'entreprise pour laquelle elle travaillait. Au bout du porte-clés pendait une petite clé en métal. Une clé de boîte aux lettres.

J'ai observé la clé sans comprendre, pendant quelques secondes. Et puis mon cœur s'est emballé : ce porte-clés n'était pas tombé par hasard. Son regard insistant dans mon dos quand elle a relevé le courrier, tout à l'heure, elle voulait me faire un signe. Elle avait dû me laisser un message.

J'ai fait demi-tour pour confirmer cet espoir. Mais une voiture de police rôdait à nouveau dans la rue, m'obligeant à changer de trottoir, puis de rue. J'ai enfourné la clé dans ma poche et pris la tangente discrètement.

Ce n'est que vers dix-neuf heures trente que j'ai pu à nouveau approcher les bureaux de Linguasoft. Des employés sortaient encore régulièrement du porche et je ne tenais pas à ce qu'on me surprenne la main dans une boîte aux lettres qui ne m'appartenait pas. J'ai attendu un quart d'heure sans allées et venues avant d'enfoncer la clé dans la petite serrure.

D'un air nonchalant, j'ai mis la main à l'intérieur de la boîte et j'en ai ressorti une enveloppe vierge, que j'ai aussitôt placée

dans ma poche intérieure. J'ai refermé la boîte et j'ai cherché un coin tranquille, loin d'ici, pour lire le contenu de ce courrier :

Je suis suivie, tout le monde te recherche. Rendez-vous à vingt heures, à l'endroit habituel.

Lydie.

Il n'était pas loin de vingt-heures, et je n'avais aucune idée de ce que Lydie pouvait appeler « l'endroit habituel ».

Malgré tout, j'étais rassuré. J'avais pu établir le contact avec quelqu'un qui me connaissait et en qui je pouvais avoir confiance, le reste n'était qu'une question de temps.

De temps et de mémoire. Et si je n'étais pas au rendez-vous ce soir, dans quelques minutes à peine, qu'allait-elle penser ? Aurais-je une autre chance ?

J'ai essayé de me souvenir d'endroits symboliques qui ont marqué notre histoire commune. Notre premier appartement me revenait en tête, le mobilier, la vue depuis la fenêtre du salon, l'odeur de la chambre... Mais au-delà des images et des souvenirs, l'adresse m'était inconnue. Par ailleurs, si comme elle le disait, elle était suivie, tous les lieux importants de notre vie allait être surveillés, comme l'était l'immeuble où elle travaillait.

La sagesse aurait voulu qu'on se rencontre dans un endroit public, où la foule empêche aux forces de l'ordre de repérer quelqu'un.

Mais à quel endroit pouvait se trouver un rassemblement de gens important un soir de semaine à vingt heures ?

La presse, ainsi que l'ensemble des médias traditionnels traversaient une crise sans précédent.

Les journaux gratuits, puis surtout l'internet ont porté un coup fatal à une industrie de l'actualité qui n'a pas su se renouveler assez vite. Grâce au développement des blogs, des forums, des réseaux sociaux, l'information circulait gratuitement bien plus vite sur la toile que dans les titres des journaux, fussent-ils télévisés.

Pire que ça, les gens se sont rapidement rendus compte à cette occasion que l'information pour laquelle il payait n'était pas toujours fiable. Et pour cause : l'ensemble des médias était contrôlé par un cartel d'industriels et de financiers qui empêchait l'émergence de toute idée nouvelle, de toute remise en cause du système.

On ne pouvait pas plus faire confiance au service public, qui contrôlait encore quelques chaînes de radios et de télévisions, puisque l'État avait démontré à plusieurs reprises, et notamment à l'occasion de la catastrophe de Tchernobyl, qu'il n'hésitait pas à dif-

fuser de fausses informations à des fins politiques ou stratégiques.

Dans ce contexte, l'absence de professionnalisme évident des blogueurs n'était même plus un problème. Sans vérifier leurs sources, sans pratiquer le même effort d'investigation que les journalistes, l'information qu'ils diffusaient, à l'échelle macroscopique au moins, était plus fiable et plus fraîche.

Si l'équilibre financier des groupes de presse était clairement menacé, il n'en restait pas moins que des millions de gens continuaient à s'informer par les médias traditionnels. Le modèle n'était plus viable, mais il était néanmoins encore terriblement efficace pour diffuser la propagande de l'État et des multinationales.

Au premier rang des médias « désinformateurs », il y avait la télévision et sa grand-messe : le journal de vingt heures. Symbole de la puissance des chaînes de télévision dans les années quatre-vingts, plusieurs journalistes y sont devenus présentateurs-vedettes, dont le rôle était autant d'informer le téléspectateur, que de l'introduire avec talent dans le tunnel de publicités qui suivait le journal et précédait le programme du soir.

Je prenais régulièrement pour cible cette émission symbolique sur mon blog, en pointant du doigt les fausses informations qui y étaient manifestement diffusées, en montrant la manipulation qui avait lieu lors de certaines interviews d'hommes et de femmes politiques, de droite ou de gauche.

Tout y était extrêmement formaté, au point que même lorsqu'un invité un peu plus radical ou iconoclaste pouvait s'y exprimer, son discours était immédiatement tourné en ridicule, ou discrédité, parfois sans même la volonté de l'intervieweur.

La multiplication des micro-trottoirs laissait penser qu'une sélection de gens qui passaient dans la rue représentaient la majorité. Les questions des sondages étaient tellement orientées que les réponses ne donnaient plus aucune information exploitable.

En revanche, les débats qui avaient lieu en dehors des médias traditionnels, sur internet notamment, mais aussi dans quelques cercles de réflexion qui naissaient spontanément dans des lieux publics, des cafés ou des bibliothèques, étaient extrêmement ouverts et riches.

Constatant ce contraste, et toujours fasciné par les nouvelles possibilités fédératives des réseaux sociaux, j'ai associé le tout pour faire naître un nouveau type de rassemblement, républicain, démocratique, mais lié à aucun parti, aucune idée dominante si ce n'est celle de susciter le vrai débat, entre les vrais gens.

Pour faire un pied-de-nez au journal télévisé et ainsi perturber la diffusion de l'information gouvernementale et industrielle, j'ai choisi, avec l'aide de nombreux sites amis sans lesquels l'expérience n'aurait pas eu le succès qu'elle a connu, de donner rendez-vous à chacun, quotidiennement, à vingt-heures, dehors.

Le slogan de cette mobilisation perpétuelle était « Tous dehors à vingt heures », et le mot d'ordre était d'échapper au modèle traditionnel de diffusion de l'information pour confronter son avis à celui des autres, dans la rue, dans les cafés, ou les lieux publics ouverts à cette heure.

Bien sûr, des lieux symboliques ont été plus massivement choisis que d'autres par les internautes. À Paris, le rassemblement le plus important avait lieu chaque soir à la Bastille.

La Bastille. Une place historiquement célèbre depuis la révolution de 1789, était aujourd'hui, à nouveau, le théâtre d'un mouvement populaire d'un genre un peu différent. C'était sans doute là-bas que Lydie m'attendait.

Depuis l'avenue de l'Opéra où je me trouvais, il y avait trois bons kilomètres de marche. Une grosse demi-heure en pressant le pas, et il était déjà vingt heures. Je serais en retard.

J'ai quasiment couru tout le long du parcours. Au fur et à mesure que j'avançais, je voyais de plus en plus de piétons qui rejoignaient eux-aussi le point de ralliement. Comment allais-je retrouver Lydie dans cette foule ?

J'apercevais maintenant la colonne de Juillet qui trônait au centre de la place. Des centaines, peut-être un millier de personnes, étaient rassemblées en petits groupes qui discutaient et riaient de bon cœur. Cela ne ressemblait pas du tout à une manifestation, il n'y avait ni banderoles, ni porte-voix, ni cortège. Juste des gens qui se retrouvaient dans la rue, et qui parlaient.

En passant à proximité de certains groupes, je pouvais entendre leurs conversations : réflexions sur l'actualité et la pro-

chaîne élection présidentielle, témoignages de leur vie en entreprise, ou de leurs déboires au Pôle Emploi, mais ils abordaient aussi des sujets beaucoup moins sérieux comme des recettes de cuisine, de bonnes blagues, le récit de leurs dernières vacances ou de leur dernier flirt.

L'ambiance était bon enfant et, à ma surprise, n'était pas perturbée par la présence policière. Il y avait bien quelques véhicules garés au loin et sans doute des policiers en civil qui s'étaient glissés dans la foule, mais puisque l'ordre public n'était pas troublé, il leur était difficile de justifier une intervention.

Quelques participants un peu plus engagés profitaient de cette tribune pour militer pour une cause ou une autre. Juchés sur des caisses en bois ou des bancs publics, ils commentaient l'actualité et proposaient des solutions ou des actions collectives dans les jours qui suivaient. Cela a fait ressurgir en moi le souvenir de ce personnage du roman de Fred Vargas, *Pars vite et reviens tard*, où un crieur de nouvelles proposait aux passants un journal parlé qui mêlait l'actualité, la météo et des petites annonces déposées par les auditeurs d'un jour à l'autre.

À en juger par l'attention des spectateurs, ces nouveaux crieurs connaissaient un véritable succès et j'ai été moi-même happé par le discours de l'un d'eux qui, en joignant le geste à la parole, rayonnait de charisme et de sympathie. Son propos était, par ailleurs, très sensé et extrêmement bien construit, en plus d'être prononcé dans un français impeccable qui choquait par la richesse de son vocabulaire.

C'est à ce moment que Lydie m'a rejoint. Je l'ai entendu chuchoter dans mon dos.

- T'es en retard !
- Pardon, je...

En me priant de ne pas me retourner, elle m'a indiqué de la main un autre groupe de gens, plus dense, où nous pourrions nous fondre pour discuter en toute tranquillité. Visiblement, elle était encore très inquiète, persuadée d'être suivie.

Nous avons rejoint l'autre groupe, séparément, en observant l'un et l'autre les regards extérieurs.

Elle s'est postée devant moi, en fixant l'orateur principal qui semblait un peu moins talentueux que le précédent malgré la foule plus nombreuse qui l'écoutait. Et nous avons échangé quelques mots, en prenant garde d'être discrets et en restant vigilants.

- Où tu étais passé ? Tout le monde te cherchait ?!
- Il s'est passé des choses incroyables, je ne peux pas te raconter ça ici !
- Pourquoi ?
- Déjà, parce que je n'ai pas toute l'histoire en tête, j'ai perdu une partie de la mémoire...

Lydie n'a pas pu s'empêcher de se retourner et de jeter sur moi un regard paniqué. Elle m'a observé de la tête aux pieds, comme pour vérifier que j'avais bien encore tous mes membres, et ce faisant, elle a remarqué, sans doute, ma maigreur et ma mauvaise mine. Puis elle a repris sa posture d'écoute, en me tournant le dos.

- Tu es allé trop loin. Je te l'avais dit...
- Peut-être, mais trop loin dans quoi ?
- Regarde autour de toi. On est tous là à cause de toi...

J'ai balayé d'un regard circulaire l'ensemble de la place de la Bastille. Je n'avais plus tellement conscience de la façon dont les choses en étaient arrivées là. Je me souvenais vaguement d'un article de blog qui avait été massivement repris par mon premier cercle de fidèles lecteurs, puis les choses m'ont échappé.

Peut-être avais-je été le détonateur, l'initiateur de ces rassemblements, mais je ne m'en sentais pas le leader. Tout au plus avais-je réveillé en chacun des gens présents ici leur désir d'échanger de façon plus authentique avec leurs contemporains. Une sorte de catalyseur d'un phénomène de société déjà engagé et qui me dépassait très largement.

- Lydie, j'ai besoin de ton aide.
- Je le vois bien, mais depuis plusieurs semaines, la police me suit, ils m'ont dit que tu avais disparu et qu'ils te cherchaient activement.
- Tu parles ! Je me suis évadé...
- De quoi ?!
- Ils m'ont collé en prison... Ils ont dit que je t'avais assassinée.
- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?
- Je n'en sais pas plus que toi. Même plutôt moins, puisque, comme je te l'ai dit, je ne sais pas du tout ce qu'il s'est passé avant mon incarcération.
- Mais comment est-ce possible ?

- Le médecin de la prison semblait dire que c'était le choc traumatique du crime que j'avais commis. Mon cerveau n'arrivait pas à le digérer.
- Mais... Si tu n'as rien fait ?
- En tout cas, on dirait que je ne t'ai pas tuée. À vrai dire, la dernière chose qui me viendrait à l'esprit, c'est de te faire du mal.

Lydie se tenait devant moi, les cheveux rassemblés dans une queue de cheval haute qui arrivait à hauteur de mes yeux. Au ton de sa voix, et aux mouvements de son corps, je devinais l'apparence de son visage inquiet. Sans doute mordillait-elle ses lèvres pour conjurer le stress, ses joues étaient-elles empourprées par sa tension nerveuse, et les ailes de son nez se gonflaient-elles au rythme de sa respiration anxieuse.

- Tout le monde a commencé à s'inquiéter de ton silence sur le blog. Tu avais pris l'habitude de poster au moins un article par semaine. Et puis, tout d'un coup, plus rien.
- Et pour cause, je ne sais même plus l'adresse de mon propre site...
- De toute manière, il n'est plus accessible. Au bout de trois semaines sans activité, le site a carrément disparu. Le nom de domaine renvoyait une erreur. J'ai essayé de t'appeler, de t'envoyer des mails, mais pas moyen.
- Il s'est passé un truc. Je n'arrive pas à comprendre quoi.
- Sur les forums, des gens proches de toi semblaient dire que tu avais péti un plomb. Que tu avais décidé d'un coup de tout arrêter et de te retirer complètement du web.

- C'est insensé.
- C'était plausible. Les choses commençaient à prendre une ampleur sans précédent.
- Justement, tu penses que j'aurais lâché un projet aussi prometteur ?
- Je t'avoue que je suivais la chose d'assez loin, depuis notre séparation. Je t'en ai pas mal voulu. Mais quand j'ai vu à quoi tu as abouti, j'ai été bluffée.
- Pourtant, je n'ai pas été très malin dans la gestion de notre relation...
- Mais, ne crois pas que je t'absous de tous tes pêchés ! Tu as été odieux avec moi. Je ne te le pardonne toujours pas !
- Ah...
- Mais j'ai recommencé à suivre ce que tu faisais parce que je pense que tu avais de bonnes idées. Et surtout ce slogan : « Tous dehors à vingt heures ». C'était un concept génial.
- Honnêtement, je ne suis pas sûr que...
- Mais tu as dû aller plus loin encore, et on s'attendait tous à ce que tu sortes un truc encore plus révolutionnaire. Tu drainais derrière toi un paquet de gens, y compris des gros entrepreneurs du web, avec un certain pouvoir, et une certaine conception de la société.
- Tu penses que l'on m'a empêché de mener à bien un tel projet ?
- Pour s'en assurer, il faudrait retrouver tes notes, tes brouillons d'articles.

- Pour le moment, mon principal souci, c'est de trouver un lit pour dormir et des trucs à manger...
- Quoi, tu es à la rue ?
- Ben... Indépendamment du fait que je n'ai aucune idée d'où j'habite, je suis certain que la police m'y attend de pied ferme.
- Mais comment tu as fait pour venir à mon bureau ?
- Aucune idée. L'adresse m'est revenue comme ça.
- En tout cas, je ne peux pas t'accueillir chez moi, c'est trop dangereux. Pour toi et pour moi.
- C'est aussi mon avis.

Chacun de notre côté, nous avons réfléchi à une solution, envisagé tous les endroits possibles auxquels nous avons accès, mais il était probable que toutes nos connaissances communes : parents, amis, étaient surveillées par les autorités.

- Tu n'as qu'à t'installer au bureau.
- Au bureau ?
- Chez Linguasoft. On a une bonne connexion internet, des sièges sur lesquels tu peux dormir, et surtout, une fois à l'intérieur, je pourrais te ravitailler en nourriture et discuter avec toi.
- Mais... Tes collègues ?
- Depuis que nous nous sommes quittés, je me suis investie à fond dans le boulot. Ce ne sont plus seulement mes collègues, mais aussi mes subalternes. Et il y a eu beaucoup de *turnover*, pas un ne te connaît. Mon ancien pa-

tron est allé monter une antenne aux États-Unis. On va dire que je t'embauche pour une mission spéciale.

- Est-ce que c'est bien payé ? ai-je plaisanté pour détendre l'atmosphère.
- Je suis une patronne très exigeante. Tu ne seras payé qu'en nature.
- ...
- Je parlais de la nourriture que j'allais t'amener. Ne t'emballe pas !
- Comment vais-je entrer dans les bureaux ?
- Tu as toujours la clef de la boîte aux lettres ?
- Oui.
- Alors je vais y mettre le badge pour entrer chez Linguasoft. Te goure pas d'étage, les bureaux de Google sont juste à côté, et ça déclenche les alarmes dès que tu effleures leur porte.
- Je ferai gaffe.
- Pourquoi ne me donnes-tu pas le badge maintenant ?
- Parce que je ne l'ai pas sur moi, déjà, il est dans la voiture, et surtout parce que je sens qu'on nous regarde.

Il y avait tant de monde sur cette place que je ne pouvais pas me rendre compte du poids supplémentaire d'un regard sur nous. Lydie a disparu dans la foule avant que je n'aie pu la saluer ou contempler son visage de face.

Il était maintenant vingt-et-une heures et les rangs devenaient clairsemés. Les crieurs descendaient de leur estrade improvisée, les groupes se morcelaient.

J'étais fier de ce que j'avais contribué à créer, même si ma fierté était entachée par l'absence de souvenirs précis du déroulement des évènements.

Il était de plus en plus probable que j'avais subi un lavage de cerveau et que mon emprisonnement était lié à mon activisme sur internet. Pourtant, ces rassemblements avaient bien lieu, y compris sans moi et ce ne pouvait donc pas être la seule raison de mon arrestation.

Comme le subodorait Lydie, je devais sans doute être sur le point de mettre en œuvre un nouveau plan encore plus dérangeant pour les intérêts de certains.

Entre 2007 et 2008, une crise d'ampleur mondiale est venue perturber la politique de tous les gouvernements occidentaux.

Partie des États-Unis, elle était causée principalement par un krach des prêts immobiliers que les emprunteurs n'étaient plus en mesure de rembourser. Ces prêts à haut risque, surnommés *subprime*, ont été massivement consentis par des banques, dont le sérieux et la stabilité ont été violemment remis en cause.

Au-delà de la crise elle-même, c'est tout le fonctionnement opaque de la finance qui apparaissait au grand jour, avec ses incongruités, ses excès et ses injustices.

À cette occasion ont fleuri de nombreux sites internet qui expliquaient le fonctionnement des banques, de la monnaie, des crédits, et notamment la notion d'argent-dette : lorsqu'une banque accorde un prêt à un particulier, le plus souvent, elle prête une somme qu'elle ne possède pas. Autrement dit, elle « crée » de l'argent à l'occasion du prêt, d'un montant total qui ne sera réuni par l'emprunteur qu'à la fin du remboursement de la créance. La conséquence inévitable de ce constat est la sui-

vante : si tout le monde retire au même moment son argent de la banque, le système s'écroule. C'est ce qu'on appelle généralement un *bankrun*.

Plusieurs *bankruns* ont eu lieu dans l'histoire de la finance, dès 1797 au Royaume-Uni. Craignant l'insolvabilité de leur banque, les clients se précipitent à leur agence pour retirer toutes leurs économies.

En 2010, un groupe d'internautes a tenté d'organiser une telle panique bancaire en invitant tout le monde à retirer son argent de la banque le même jour. Le mouvement, peu suivi, a surtout permis une nouvelle diffusion massive des paradoxes et des problèmes de fonctionnement de la finance moderne, accentuant la défiance vis-à-vis d'un système jugé de plus en plus injuste et inadapté aux contraintes nouvelles.

C'est en me nourrissant de ces expériences que j'avais élaboré un nouveau plan que je m'apprêtais à mettre en œuvre quand les policiers ont frappé à ma porte.

J'ai bien pris garde que personne ne me voie au moment où j'ai ouvert la boîte aux lettres de Linguasoft. Il était près de deux heures du matin et les rues étaient désertes.

Comme convenu, Lydie y avait laissé le badge permettant l'accès aux bureaux. En jetant un dernier coup d'œil derrière moi, je me suis engouffré dans le bâtiment, et j'ai pénétré dans les bureaux où mon ex-femme officiait maintenant en tant que responsable d'une équipe d'une vingtaine de personnes.

J'étais pressé d'allumer un ordinateur pour me connecter à internet et y faire un millier de recherches qui me trottaient dans la tête depuis le matin, mais je tombais de sommeil et la sueur collait les vêtements sur ma peau. J'ai d'abord cherché les toilettes pour me rafraîchir le visage et le corps.

En sortant, je suis tombé sur le bureau de Lydie. Son prénom figurait sur la porte, au-dessus du logo coloré de Linguasoft et de la mention : *directrice d'agence*. J'ai ressenti un peu de fierté à la lecture de l'écriteau et je n'ai pas pu m'empêcher de visiter l'endroit.

J'ai été immédiatement saisi par l'odeur de son parfum qui a réveillé en moi des souvenirs intenses. Cette senteur de miel et de lavande, c'était elle, c'était nous. Plus que des images, c'étaient des sentiments de bien-être, de sécurité, de bonheur qui ressurgissaient des tréfonds de ma mémoire. On néglige souvent l'odorat quand on imagine les sens qui nous permettraient de recouvrer la mémoire, pourtant, il suffit de pénétrer dans une salle de classe pour se revoir enfant, le cartable à ses pieds exhalant l'odeur plastique des protège-cahiers, le tableau encore mouillé qui fait transpirer la craie, et le vieux bois patiné des armoires de livres.

Je suis resté immobile, debout, les yeux mi-clos pour m'imprégner de cette atmosphère. Régénérescence.

Je me suis approché du bureau et de son imposant siège en cuir noir. Des dizaines de dossiers s'empilaient à la surface, mais aucune feuille n'en dépassait et tout semblait avoir été posé là avec une rigueur et une logique bien déterminée. Stylos, crayons et post-it étaient tous convenablement rangés à leur place. Même le clavier suivait une parallèle parfaite avec le bord du bureau.

Sur le plan de travail, à côté de son écran d'ordinateur, un cadre avec une photo de nous deux. J'ai mis du temps à me reconnaître. Mon séjour en prison m'avait encore plus marqué que je ne le croyais. Nos vacances en Bretagne ; un vieillard hors d'âge qui avait consenti à nous photographier sur la plage au coucher du soleil ; la sensation du sable encore chaud entre mes orteils, la brise marine qui fouettait nos visages et nos corps.

J'ai pris le cadre entre mes mains, la paroi de verre qui protégeait la photo comportait des traces, empreintes des baisers déposés par Lydie dans les moments de doute, de regrets ou de nostalgie. La chaleur de ses baisers sur ma peau...

Je me suis assoupi comme ça, dans la tiédeur de mes souvenirs les plus heureux. J'étais à mi-chemin entre perdre connaissance et retrouver toute ma mémoire. J'étais bien.

*

Vers sept heures quarante-cinq, une voix d'homme m'a réveillé.

- Que faites-vous ici ?!

Dans le cadre de la porte, un jeune homme portant un costume et une cravate, rasé de frais, m'observait avec étonnement. Affalé dans le fauteuil, les vêtements froissés et une barbe de trois jours, j'ai bredouillé une réponse incompréhensible. Même par moi.

- Comment êtes-vous entré ? Qui êtes-vous ? Il ne faut pas rester là !

Il était visiblement paniqué à l'idée qu'un SDF ait pénétré le bureau de sa directrice et comme il était le premier et pour l'instant le seul employé à être sur place, il sentait la lourde responsabilité de me faire déguerpir peser sur ses seules épaules.

- Je vais appeler la police !
- Non, attendez, ai-je finalement réussi à prononcer de façon intelligible, en me redressant pour me redonner une contenance civilisée.
- Vous ne pouvez pas rester là, monsieur.

- Ce n'est pas du tout ce que vous croyez... Je vais vous expliquer.
- Laissez, Samuel, c'est moi qui lui ai dit de dormir ici.

Lydie venait d'arriver, et aussitôt, Samuel et moi avons été rassurés de sa présence. Elle a poursuivi :

- Monsieur... Comment vous appelez-vous, déjà ?
- Je... Bill... ai-je répondu sans réfléchir en souvenir du sobriquet dont m'avait affublé Franck en prison.
- Monsieur Bill est arrivé cette nuit de New York pour une mission... spéciale chez nous. Je suis allé le chercher à l'aéroport et lui ai proposé de passer la nuit ici car... tous les hôtels étaient complets.
- Je comprends mieux, a dit Samuel.
- Et dans le feu de l'action, j'ai laissé votre valise dans ma voiture, ce qui vous a empêché de vous changer... Je suis confuse.
- Ce n'est rien, ai-je menti avec elle.
- Heureusement, j'ai pensé à vous l'apporter ce matin, si vous souhaitez vous refaire une beauté...
- Volontiers. Six heures d'avion, ça fatigue malgré tout...

Je me suis enfermé dans les toilettes avec la valise que Lydie avait eu la gentillesse de m'apporter. Non seulement elle contenait tout le nécessaire pour me refaire une apparence correcte : vêtements, rasoir, brosse à dent, ... Mais en plus, elle avait pensé à mon petit-déjeuner : thermos de café, croissants et même

une briquette de jus d'orange que j'ai aspiré à la paille en essayant de ne pas faire trop de bruit.

Elle avait amené des vêtements que je reconnaissais et que j'avais déjà portés. Une chemise et un jean sombres, des chaussettes noires et des mocassins vernis. Quand je me suis vu ainsi dans le miroir, enfin propre et reconnaissable, une nouvelle bouffée de souvenirs m'est revenue comme un boomerang qu'on ne sait pas comment rattraper sans se faire mal. Peu à peu, tout se reconstruisait dans ma tête, parfois dans la douleur.

Nous venions de nous séparer quand le père de Lydie a succombé à une crise cardiaque. À soixante ans, le décès de ce jeune retraité de la fonction publique a surpris tout le monde. Si tôt après notre rupture, nous ne nous attendions pas à nous revoir dans de telles conditions.

Après l'enterrement qui a été l'un des moments les plus tristes de mon existence, Lydie a souhaité que je la raccompagne chez elle. Sans avoir une relation particulière avec son père, comme on peut le voir dans certains films ou le lire dans certains romans, elle ressentait bien évidemment un attachement important avec celui qui l'avait élevée. Comme souvent dans ces moments-là, elle se rendait compte trop tard de tout ce qu'elle ne lui avait pas dit. Elle voyait également se profiler la solitude infinie de sa mère, et la comparait à sa propre existence, depuis que nous n'étions plus ensemble.

Je pense qu'à ce moment, l'idée lui a traversé l'esprit de me demander de revenir. Peut-être attendait-elle juste un geste ou une parole de ma part. Sa fierté personnelle l'empêchait sans doute de faire ce tout petit pas qui aurait changé nos vies.

De mon côté, ce n'est pas la fierté mais la bêtise qui m'interdisait tout rapprochement. Si je ne me suis pas fait prier lorsqu'elle m'a demandé de rester dormir auprès d'elle, je n'avais aucunement l'intention de montrer une quelconque faiblesse.

J'ai retenu ses sanglots toute la nuit en écartant les cheveux de la trajectoire de ses larmes. J'ai profité lâchement de la chaleur de son corps mais n'ai pas eu le courage de lui parler de nous.

Au matin, je devais assurer un cours à la fac. Lydie bénéficiait quant à elle de quelques jours de congés pour le décès d'un proche. J'avais pris un costume de rechange, aussi ai-je laissé les vêtements que je portais pour l'enterrement chez elle. Nous ne nous sommes plus revus ensuite.

Quand j'ai fait mon apparition dans la salle de réunion où tout le monde semblait s'être rassemblé pour un briefing matinal, j'ai bien vu à l'attitude de Lydie ce que mes vêtements lui faisaient ressentir : le souvenir douloureux du décès de son père, associé à la fin de notre histoire. Je l'ai vu fermer les yeux pour se ressaisir, puis se lever pour me présenter à ses autres collègues arrivés entre temps.

Elle a inventé une mission bidon confiée par le grand patron des États-Unis et qui justifiait ma présence ici. Je ne sais pas si les autres y ont cru, mais au moins faisaient-ils semblant devant leur supérieure hiérarchique. Lydie a proposé que j'occupe le bureau des stagiaires qui était vide à cette époque et personne n'y a vu d'objection particulière.

Je me suis installé derrière le moniteur, impatient de creuser enfin les différentes pistes que j'avais imaginées. Cependant, si j'étais en relative sécurité tant que je restais cloîtré dans ces bureaux, on pouvait très vite retrouver ma trace sur internet, comme la police l'avait déjà fait dans le cybercafé.

Chaque ordinateur connecté à internet possède une adresse qui lui est propre. Cette adresse est attribuée par le fournisseur d'accès qui est capable de retrouver dans la liste de ses clients celui qui l'utilisait à une date et une heure données.

Pour masquer cette adresse, il y avait des astuces et l'une des plus simples consistait à utiliser un serveur *proxy*, c'est-à-dire une machine intermédiaire qui allait faire les recherches à notre place, donc avec sa propre adresse, et nous renvoyer les résultats.

Des centaines de proxies anonymes étaient accessibles partout dans le monde et particulièrement, pour une raison qui m'échappe, en Russie. C'est sur l'un de ceux-là que j'ai réussi à me connecter pour entreprendre mes recherches.

La connexion était quelque peu ralentie par l'utilisation de ce serveur intermédiaire, mais grâce à la très bonne connectivité de la société Linguasoft à internet, qui était devenu en quelque sorte le cœur du métier de l'entreprise, elle restait tout à fait utilisable.

Lydie avait griffonné sur un post-it l'adresse de mon blog ainsi que les différentes adresses mails que j'utilisais, mais tout avait disparu, malgré les précautions que j'avais prises pour faire héberger mon site à l'étranger.

Grâce à la *wayback machine*⁹ qui archive des millions de sites internet qui ne sont plus en ligne, j'ai pu relire un certain nombre des articles que j'avais publiés sur mon blog. Notamment, j'ai revu l'article intitulé « Tous dehors à vingt heures » qui avait lancé le mouvement qui perdurait encore chaque soir, depuis bientôt un an.

9 Site internet qui archive des pages web qui ne sont plus accessibles

Les derniers articles archivés n'étaient sans doute pas les plus récents, et il m'était difficile d'imaginer ce qui avait pu causer mon arrestation puis mon probable lavage de cerveau. C'était bien pire qu'une censure, c'étaient des mesures de rétorsion d'un autre ordre, sans doute liées à la sécurité publique... Ou à la défense des intérêts de puissances que je ne soupçonnais pas encore à l'époque.

Dans les semaines qui ont suivi mon arrestation et la mise hors-ligne de mon site, des forums et des blogs ont commenté ces disparitions, envisageant toute sorte de choses, de l'enlèvement à ma mort subite en passant par des théories farfelues sur de l'argent que j'aurais suffisamment gagné grâce à la fréquentation de mes sites pour m'enfuir dans un autre pays et vivre une autre vie, loin de toute connexion internet.

Au final, tout le monde semblait m'avoir oublié et l'actualité qui s'enchaînait à une vitesse folle en ce début d'année 2011 a précipité ce phénomène. Je n'en retirais aucune rancœur, car si mon activité sur internet avait cessé, ses répercussions dans les rues étaient encore bien réelles. En revanche, j'étais véritablement curieux de savoir dans quel engrenage j'avais mis le doigt pour en arriver là.

J'ai tapé une nouvelle fois l'adresse de mon site dans le navigateur, alors que je l'avais déjà fait plusieurs fois auparavant pour tomber à chaque fois sur la même erreur : *Adresse introuvable*. Et puis je me suis souvenu du mécanisme qui permet au navigateur internet d'accéder à un site à partir de son nom.

Le nom du site, appelé aussi « nom de domaine » est associé à une adresse numérique qui correspond à celle du serveur physique qui l'héberge. Cette correspondance, visiblement, n'existait plus, mais si le serveur était situé à l'étranger, peut-être que les autorités françaises n'avaient pas pu obtenir son arrêt défini-

tif. Autrement dit : mon site était peut-être encore en ligne, mais ne répondait plus à ce nom. En revanche, il pouvait encore répondre à son adresse physique unique.

Lorsque j'avais connu mes premiers déboires avec mon site il y a quelques mois, j'avais pris l'habitude d'y accéder par le biais de son adresse numérique, appelée l'adresse *IP*¹⁰. À l'époque, je pouvais sans peine retrouver cette adresse en tapant quelques commandes sur mon ordinateur : elle était encore connue et associée au nom de mon site. Aujourd'hui, je devais faire appel une nouvelle fois à ma mémoire défaillante.

C'était une suite de quatre chiffres entre 0 et 255, séparés par des points. Je me souvenais vaguement des deux premiers, sans certitude. Mais les deux derniers restaient totalement introuvables. Bien sûr, je pouvais les essayer un à un, mais $255 \times 255 = 65025$ possibilités ! En prenant cinq secondes pour tester chaque adresse, il me faudrait plus de quatre-vingt-dix heures non-stop pour en venir à bout...

10 IP : Internet Protocol

J'ai exposé mon problème à Lydie qui ne se souvenait pas plus que moi des deux derniers chiffres de cette adresse. Sans doute même ne les avait-elle jamais eus sous les yeux, puisqu'elle se contentait d'accéder à mon site par l'intermédiaire de son nom, comme tous les internautes.

En revanche, elle m'a proposé l'aide ponctuelle de l'un de ses employés. Samuel, qui m'avait surpris en train de dormir dans le bureau de Lydie ce matin, était le dernier arrivé dans l'équipe, il y a quelques semaines. Ses compétences en programmation web étaient intéressantes, mais l'agence de Paris n'en avait en réalité pas besoin. Ce collaborateur avait été recommandé par le *big boss* de Linguasoft et Lydie ne pouvait évidemment pas s'opposer à cette embauche.

Il m'a rejoint aussitôt dans le bureau qui m'avait été affecté temporairement, et s'est intéressé à mon problème d'adresse web. Sa démarche, méthodique et professionnelle, le poussait à recueillir mes besoins dans le détail, mais je restais évasif sur mon objectif final qu'il ne devait pas découvrir.

Il s'est mis au travail immédiatement, sur son ordinateur portable, après m'avoir expliqué qu'il suffisait de réaliser un script qui scanne les adresses et relève celles qui répondent sur le port 80. Je n'ai rien compris, mais je lui ai fait confiance et je l'ai observé pendant qu'il exerçait son art.

Samuel avait le teint mat et les cheveux foncés. Sa chemise blanche immaculée contrastait avec ses yeux noirs et profonds. À ses gestes, on pouvait deviner son malaise à porter des vêtements un peu trop grands pour lui. Régulièrement, il lançait les mains en avant pour faire remonter ses manches. Les boutons de manchettes blessaient ses poignets lorsque ses mains parcouraient le clavier.

Alors que j'utilisais péniblement trois doigts de chaque main pour rédiger des articles dans ma langue maternelle, Samuel était un virtuose du clavier dans un langage qui était proprement incompréhensible pour le commun des mortels. Le bout de ses doigts effleurait à peine la surface des touches pendant qu'à l'écran des centaines de signes semblaient surgir de nulle part. En quelques minutes seulement, il a résolu mon problème. Il a repoussé le clavier lentement en esquissant un sourire discret puis s'est tourné vers moi.

- C'est fait !

Nos regards se sont croisés, plusieurs sentiments mêlés m'ont mis mal à l'aise quand j'ai vu ses yeux noirs bien en face. De la reconnaissance, d'abord, parce que son travail m'avait fait gagner de précieuses heures. Mais aussi une peur incompréhensible, mêlée à une sensation de « déjà-vu ».

- Il vous reste une liste d'une dizaine d'adresses à tester. Cela ne devrait pas vous prendre plus de cinq minutes.

- Merci beaucoup. Vous m'enlevez une belle épine du pied !

Sans ajouter un mot, il a refermé son portable après m'avoir laissé le temps de recopier les dix adresses, et il a quitté le bureau. Son pantalon gris à pinces et ses chaussures noires cirées ne lui allaient pas mieux que sa chemise. Il avait cet air faussement noble et puéril des enfants qu'on habille en costume-cravate les jours de mariage.

Quelques secondes après la disparition de sa silhouette du cadre de la porte, j'avais encore les yeux dans le vide et des images défilaient dans ma tête sans que je puisse les fixer.

J'ai repris mes esprits et me suis concentré sur ma tâche. Toujours caché derrière ma machine russe intermédiaire, j'ai saisi chacune des adresses trouvées par Samuel dans la barre de mon navigateur. Les quatre premières renvoyaient sur des sites personnels sans intérêt et surtout sans rapport avec moi. Lorsque j'ai validé la cinquième adresse, mon cœur s'est emballé : c'était bien mon blog.

Je reconnaissais la bannière que j'avais bricolée avec un montage de quelques photos que j'avais prises. Une image animée faisait clignoter le slogan « Tous dehors à vingt heures » dans le menu de gauche. Le dernier article était daté de janvier 2011 et il évoquait l'évolution rapide des prises de conscience grâce à internet, surtout dans les pays sous régime dictatorial.

Je me suis connecté à l'interface d'administration grâce aux identifiant et mot de passe dont je me souvenais parfaitement et j'ai pu accéder aux brouillons des articles que je m'apprêtais à publier avant d'être arrêté.

Il y en avait trois, mais c'est surtout l'un d'eux qui me semblait être la cause de tous mes ennuis. Il était quasiment finalisé, à en croire les notes et remarques que j'avais laissées dans la zone « À faire avant de mettre en ligne ».

La rédaction d'un article de blog suivait un cycle de vie assez constant : d'abord, je notais l'idée de base, qui servait souvent de titre, ou de sous-titre, si elle n'était pas assez percutante. Ensuite, je documentais l'idée en copiant-collant des adresses internet qui traitaient du même thème ou qui m'avaient fait penser à ce sujet d'article. Enfin, je commençais la rédaction à proprement parler et il ne me restait plus qu'à préparer la mise en ligne.

Concrètement, je n'avais qu'à cliquer sur un bouton pour procéder à cette dernière étape, mais j'avais pris l'habitude d'accompagner chaque nouvel article par une diffusion préalable à certains contacts choisis pour leur visibilité et leur intérêt dans le thème abordé.

Pour ce fameux article à paraître, j'en étais à cette dernière phase, et les contacts que j'avais sélectionnés étaient des gens véritablement influents, avec qui je me souvenais avoir eu plusieurs entrevues préalables et dont l'action était déterminante pour le succès de l'opération.

L'ambition de ce billet dépassait de loin tout ce que j'avais pu imaginer pour l'opération « Tous dehors à vingt heures ». C'était une bombe en puissance qui allait révolutionner la façon de conduire le pays.

Comme s'il ne s'était rien passé pendant ces quelques semaines « d'absence », j'ai repris là où je m'étais arrêté. Tout était parfaitement rangé dans ma mémoire, et je ressentais un plaisir presque physique à continuer ce travail interrompu brus-

quement juste avant son terme. C'était la délivrance précédant la mise au monde.

Le soir est tombé sans que je m'en aperçoive. Il faut dire que le bureau que j'occupais n'avait pas de fenêtre. Les employés de Linguasoft ont tous quitté les lieux un à un et ce n'est que lorsque le silence complet est apparu que je m'en suis rendu compte.

J'ai levé les yeux de mon écran, comme on sort d'un rêve et j'ai vu Lydie qui m'observait, accoudée sur la paroi de plexiglas qui entourait le cadre de porte. Depuis combien de temps m'observait-elle ?

Elle est entrée, un sourire gêné au bord des lèvres. Elle était plus belle que jamais.

- J'ai cru te revoir il y a trois ans.

J'ai instantanément repoussé le clavier et j'ai pris soin de la regarder dans les yeux. Si la prison m'avait enseigné quelque chose, c'était la valeur inestimable de ces moments où des proches s'intéressent à vous. J'avais le sentiment d'avoir gâché tant de ces moments que même si la fin du monde se jouait sur mon écran d'ordinateur, je prendrais le temps de regarder une dernière fois ma femme dans les yeux.

- J'ai changé, lui ai-je avoué.
- Moi pas, a-t-elle répondu.

Elle s'est approchée du bureau, a éloigné mon fauteuil à roulettes du plan de travail d'un coup de pied et s'est assise à califourchon sur mes genoux.

- Je t'aime encore.
- Moi aussi.
- J'ai passé tellement de temps au boulot depuis que tu es parti, je ne me rappelais même plus de ce que ça faisait.
- Ce que ça faisait ?
- Ce frisson dans le ventre, le sang qui monte dans les oreilles et les joues, tous les sens qui se réveillent...
- Tu as pensé à consulter un médecin ?

Elle a souri. À ce moment-là de la discussion, j'avais l'impression que n'importe quel propos débile, n'importe quelle blague vaseuse ne ferait qu'amplifier son désir, que je partageais évidemment. Hélas, j'avais tort.

Elle a serré son corps contre le mien, je sentais le bout de ses seins effleurer mes épaules.

- Je n'ai jamais joué au docteur qu'avec toi !

Si l'on repassait cette scène au ralenti, je suis sûr que l'on discernerait à peine la gêne que j'ai ressentie à ce moment. Pendant un centième de seconde, peut-être, mon regard s'est perdu ailleurs, dans d'autres souvenirs, et l'instant d'après, elle savait.

Elle s'est redressée aussitôt, le fauteuil a basculé, les roulettes ont roulé... Nous étions soudain à des kilomètres l'un de l'autre.

J'ai fauté. Cette fille de la bibliothèque de la prison. Elle m'a aidé à sortir. J'étais amnésique. Elle était seule. Nous étions séparés, peut-être pour toujours.

Plus j'argumentais et plus je m'enfonçais, plus Lydie s'éloignait de moi, plus son visage se décomposait. Le désir laissait place au dégoût. Inévitable. Tellement évident. Naturel.

- Effectivement, tu as changé...

Sa phrase a eu l'effet d'un coup de poignard. On n'est jamais si gravement blessé que par ses propres propos. Elle a tourné les talons et s'est enfuie en essuyant les larmes sur son visage.

J'ai entendu la porte claquer.

Puis plus rien.

Je terminais la rédaction de cet article quand j'ai entendu la porte claquer. J'étais seul dans mon appartement, les fenêtres étaient fermées. Ce ne pouvait pas être un courant d'air.

Comme souvent, pendant que j'écrivais, j'avais perdu toute notion de la réalité et du temps qui passe. J'ai regardé machinalement ma montre, vingt-trois heures. Dans un réflexe instinctif j'ai fermé tous mes programmes et vidé mon cache¹¹, car je savais que je travaillais sur un projet qui bousculait les intérêts de gens puissants et j'avais reçu des menaces.

À pieds nus, je me suis dirigé lentement vers la porte d'entrée, il n'y avait plus aucun bruit depuis que le ventilateur de mon portable avait cessé de tourner.

Une fois dans le couloir, j'ai cherché à atteindre l'interrupteur, mais au lieu du plastique dur j'ai touché une matière chaude et molle. Une main m'a agrippé le poignet fermement, une autre a entouré mon cou et puis j'ai senti une odeur très agréable mais trop forte, qui a endormi mon cerveau.

11 Cache : mémoire temporaire du navigateur internet contenant les dernières pages visitées

Je ne me suis réveillé que plusieurs heures plus tard. J'avais été transporté dans un endroit que je ne parvenais pas à identifier, une salle d'hôpital ou bien un cabinet de médecin. Je me souviens du blanc éclatant qui me perçait les rétines. J'étais en position semi-allongée, comme sur un siège de dentiste. La lumière blanche aveuglante provenait de plusieurs néons puissants reflétés par des miroirs situés derrière une grille.

- Réveillez-vous !
- Qui êtes-vous et que me voulez-vous ?
- C'est nous qui posons les questions, ici. Qu'est-ce que vous préparez ?
- À vue de nez, je dirais que je me prépare une sale nuit.

J'ai senti les liens qui me maintenaient sur le siège se serrer un peu plus. Je ne pouvais pas tourner la tête, elle était comme fixée à l'appuie-tête. Dans les miroirs au-dessus de moi, je pouvais distinguer des silhouettes, dont la mienne, sans doute, mais je ne me reconnaissais pas.

- Vous ne savez pas à qui vous avez à faire. Ne plaisantez pas avec nous !
- J'avais cru comprendre que vous n'étiez pas là pour déconner. Alors que voulez-vous ?
- Mettre fin à votre petit jeu sur internet.
- Mon jeu ? Je ne fais pas de jeux !
- Votre blog à la con, vous allez l'arrêter !
- Hors de question. Ça commence seulement à devenir intéressant !

- Envoyer les gens se promener dehors à vingt heures, c'était débile, mais on s'en foutait un peu. Tandis que là...
- Ah, mais vous êtes un fidèle lecteur ? C'est quoi votre pseudo ? Vous avez déjà commenté un de mes articles ?
- Ça suffit ! Votre prochain article ne paraîtra pas. Vous allez nous donner votre code d'accès et nous nous occuperons du reste.
- Jamais de la vie. Plutôt mourir.
- Ça peut s'arranger...
- Et comment expliquerez-vous ma disparition et celle de mon blog suivi par des dizaines de milliers de gens ?
- Un problème technique. Un piratage... On a plein d'idées, ne vous en faites pas.
- Qui êtes-vous à la fin ?
- Cela n'a aucune espèce d'importance. Maintenant : vos codes.
- Allez vous faire foutre.
- Bon...

Des gens se sont agités autour de moi, mais comme je ne pouvais pas tourner la tête, je n'ai pas pu voir leur visage.

J'ai senti une piqûre dans l'avant-bras, et un trouble aussitôt après. Comme une ivresse. Les jambes en coton, la tête qui résonne et l'impression d'avoir le cerveau qui flotte dans un liquide visqueux.

- C'est un sérum de vérité. Ce n'est pas dangereux. Enfin comme on dit, c'est la dose qui fait le poison. Plus vous vous entêterez, plus ça endommagera vos facultés mentales.
- Mes facultés ? Ha ha...

Le sérum me rendait plutôt joyeux. D'un côté, j'avais de plus en plus de difficulté à me retenir de dire n'importe quoi, mais de l'autre, je me sentais beaucoup moins affecté par leurs menaces. Je n'avais plus peur.

- Donc, pour accéder à votre site ?
- Eh ben... Vous tapez son adresse dans le navigateur...
- Oui, mais le code, pour l'administration ?
- Le code ?
- Oui, le code d'accès !
- Le code, je l'ai passé trois fois avant de l'avoir. « Je *dois* mettre mes feux de croisement », « Je *peux* mettre mes feux de croisement », j'y comprenais que dalle.
- La vache, ça va pas être simple, il délire complètement... Je vous demande le nom d'utilisateur et le mot de passe de votre site.
- Sésame.
- Sésame ?
- Ouvre-toi.
- C'est ça ? Le code ? Sam, tu peux essayer ?
- Ça ne marche pas.

- Eh mais c'est qui lui ? Ai-je hurlé avec la voix d'un homme complètement saoul.
- Sésame, c'est le nom d'utilisateur ou le mot de passe ?
- Chais pas, demandez à Fernandel.
- Fernandel ?
- C'est dans Ali Baba et les quarante voleurs. Sésame... Ouvre-toi.
- Quel con. On ne va pas y passer la nuit. Remets-lui une giclée.

J'ai senti une nouvelle fois le liquide froid s'écouler dans mes veines. J'ai perdu l'image pendant quelques secondes, et puis c'est revenu, plus trouble qu'avant. Un goût de métal envahissait ma bouche.

- Il a sa dose, là. On ne peut pas faire plus.
- Plus, ça ferait quoi ?
- On va lui scratcher le cerveau. Il ne s'en remettra pas.
- Et puis, n'est-ce pas une solution comme une autre ?

La discussion me parvenait d'outre-tombe, avec un son aquatique. Je ne ressentais plus rien, pas même les liens qui me plaquaient contre le siège. Dans un semi-coma, ils continuaient de me poser des questions.

- Le mot de passe administrateur. On en a besoin.
- Demandez à ce qu'on vous le renvoie par mail... Me suis-je entendu répondre.

- On n'a pas le mot de passe du mail non plus.
- Ce que vous pouvez êtes étourdis, aussi...
- Mais vous, vous l'avez ?
- Me laver ? Dites tout de suite que je suis sale ?
- Sans déconner, on ne va pas y arriver les gars.

Il y a eu un moment de flottement que j'ai perçu comme par miracle depuis mon état de somnolence béate. Ils ont discuté entre eux sans plus me poser de question :

- Si on ne peut pas trouver le mot de passe, il faut rendre l'accès au site impossible.
- Tu as une idée Sam ?
- On demande aux opérateurs de bloquer le site ?
- Marchera pas. Ils vont tous nous demander pourquoi. Et surtout pourquoi ce site-là en particulier. Des tas de journalistes le visitent chaque jour...
- Alors il faut que les DNS ne répondent plus.
- De quoi ?
- On fait en sorte que le nom du site ne corresponde plus à son adresse. Il suffit de trouver le prestataire qui lui vend son nom de domaine.
- On sait faire ça ?
- On saurait.
- Mais qu'est-ce qu'on fait de lui ?
- On essaie une dernière fois avec le sérum.

C'était comme si l'aiguille de la perfusion montait tout le long de mon bras. Je me suis raidi, je m'endormais doucement sous l'eau. Les sons et les images étaient étouffés par le liquide qui se mélangeait à mon sang.

On m'a secoué, mais je ne sentais rien, des ombres de visages sont enfin apparues devant moi. Je me souviens de cet homme qui a prétendu plus tard être mon avocat et des yeux noirs profonds de l'autre dans lesquels je me suis noyé.

Le temps que je réalise, il était trop tard. Une escouade de policiers a pénétré dans le bureau, accompagnée de Samuel, l'homme aux yeux noirs. Il avait infiltré Linguasoft pour surveiller Lydie, et vérifier qu'elle ne reprendrait pas à son compte mes activités, ou ne chercherait pas à me retrouver.

Ils m'ont passé des menottes derrière le dos et m'ont fait sortir de l'immeuble avant de me jeter dans un véhicule de patrouille, entre deux molosses qui sentaient la transpiration et la bière.

Ils m'ont conduit dans un commissariat tout proche ou tout le monde semblait avoir été mis au courant de mon cas. En tant qu'évadé de prison, je ne pouvais même pas clamer mon innocence, même si j'y avais été enfermé de façon arbitraire et injuste.

Le commissaire m'a reçu dans son bureau, mais il était accompagné d'un homme en imperméable qui a pris la parole en premier.

- Votre cavale est terminée. Vous êtes cuit.

- Je suis innocent. On a porté atteinte à la liberté d'expression, je veux voir un avocat.
- Aucun avocat ne voudra défendre un évadé de prison.
- J'ai le droit à un avocat. Je sais ce que je dis.
- Pour l'instant, vous êtes en garde à vue, vous n'avez le droit à rien.

Je n'ai su que plus tard qu'il mentait : pendant mon séjour en prison, la cour européenne des droits de l'homme avait contraint la justice française à permettre la présence d'un avocat dès la première heure de garde à vue.

Le commissaire est finalement intervenu :

- Je vais vous conduire dans votre cellule au sous-sol. Tenez-vous à carreau. Ici, pas de bibliothèque ni de gentille bénévole de la Croix-Rouge pour vous aider à prendre la poudre d'escampette. Croyez-moi, vous n'allez pas bouger.

Ils avaient sans doute interpellé Ludivine. La pauvre s'était mise dans de sales draps en m'apportant son aide.

Nous sommes descendus au sous-sol où trois cellules glauques et sentant l'urine longeaient un petit couloir. J'ai aussitôt reconnu l'atmosphère détestable des lieux de détention, même si celui-ci était de taille humaine, toute la misère des hommes semblait se contenir derrière les mêmes barreaux en acier.

Un autre détenu s'est levé en nous entendant arriver, croyant sans doute que l'heure de sa libération était venue. Déçu en m'apercevant, il s'est affalé sur sa couchette.

Ils ont verrouillé ma cellule d'un air satisfait, sans m'informer du temps que j'allais passer derrière les barreaux ni de la suite des événements me concernant. Je sentais bien que j'allais moisir ici des semaines. Peut-être des années.

Mon arrestation était illégale, aucun mobile ne pouvait être retenu contre moi si ce n'est cette évasion, mais qui elle-même faisait suite à un emprisonnement illégal. Je ne voyais pourtant aucun moyen de faire entendre mon point de vue à quiconque.

Lydie s'apercevrait demain de mon absence, et peut-être la lierait-elle à notre dispute. Samuel pourrait inventer n'importe quoi à mon sujet qui expliquerait mon départ précipité et connaissant toute l'histoire, elle ne prendrait pas le risque d'entreprendre des recherches et encore moins d'en parler à la police.

J'étais à nouveau coincé entre quatre murs gris. J'ai ressenti un malaise dans tout le corps. Mon cœur s'est serré et faisait palpiter le moindre de mes vaisseaux. Mes tempes gonflaient au rythme des battements cardiaques. Des fourmillements dans tous les membres m'ont forcé à m'asseoir sur un banc de bois couvert de crachats et de chewing-gums.

- Ça va ? M'a demandé mon unique voisin constatant mon état d'anxiété.

Nous étions seuls dans ce couloir, surveillés par une caméra qui était pendue au plafond. Sa cellule était séparée de la mienne par une troisième, vide. À travers les barreaux qui

constituaient trois des quatre cloisons de chaque cellule, nous pouvions nous voir et nous parler librement.

- Un petit coup de blues, ai-je marmonné.
- Je connais ça...
- Pourquoi êtes-vous là ?
- Cannabis...
- Dealer ?
- Non, simple consommateur. Les flics qui m'ont foutu là étaient sans doute bien plus défoncés par leurs bières que je ne l'étais par la drogue !
- Ils vont vous garder jusqu'à quand ?
- Quelques heures. Jusqu'à demain matin, sans doute. Il faut que je retourne au boulot sinon je me ferai virer et ça n'arrangera pas mes affaires.
- C'est-à-dire ?
- Ma mère est malade. Elle n'a plus que moi pour lui payer ses soins. Elle est sans-papier.
- Et vous ?
- Moi j'ai réussi à obtenir la nationalité, parce que je travaille. Mais autant une mère donne à son fils la nationalité automatiquement, autant dans l'autre sens, ça ne marche pas. C'est con.
- Effectivement...
- Et vous ?
- Moi ? Oh, c'est une longue histoire.
- Racontez...

- Je ne veux pas vous soûler avec ça...
- Au contraire, ça me passera le temps. Honnêtement, qu'est-ce qu'on a d'autre à foutre ici ?
- C'est pas faux... Et bien en fait, il semblerait que mes activités gênent le gouvernement français et la République.
- Rien que ça ?
- Oh, c'est vrai que ça peut paraître un peu prétentieux, d'autant que je n'ai pas toutes les preuves de ce que j'avance, mais je pense qu'on peut résumer la chose comme ça.
- Vous êtes journaliste ? Avocat ?
- Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?
- Vos vêtements. Votre style. On voit que, contrairement à moi, par exemple, vous avez un certain standing. Un niveau de culture supérieur.
- C'est sans doute faux.
- Moi ça me fascine, les gens cultivés. Je n'ai pas eu accès à beaucoup de bouquins dans ma jeunesse, j'ai quitté l'école bien trop tôt et dans mon pays, c'était pas une priorité. Aujourd'hui, je regrette.
- Il n'est jamais trop tard...
- Je sais. C'est pour ça que je passe mon temps sur internet aujourd'hui...

J'ai dû le regarder d'une certaine façon qui l'a poussé à se justifier aussitôt :

- Oh, je sais ce que vous vous dites. Il a pas un rond, sa mère est malade, mais il fume du cannabis et glande sur internet. Regardez : j'ai même un Iphone pour lire mes mails de partout... Si c'est pas un luxe inutile...
- Je ne vous juge pas. Je suis moi-même accroc aux nouvelles technologies.
- C'est vrai ? À croire qu'ils nous enferment à cause de ça !
- Ne plaisantez pas, c'est quasiment ce qui m'est arrivé.
- Sans déconner ?
- Si je vous dis « Tous dehors à vingt heures », ça vous dit quelque chose ?
- Si ça me dit quelque chose ? Vous croyez que j'étais où quand les flics m'ont arrêté ? J'étais à la Bastille comme presque tous les soirs pour écouter les « vraies » nouvelles !
- C'est moi qui ai lancé cette idée...
- Hein ?!
- Je suis le blogueur à l'origine de ce mouvement. Vous avez peut-être déjà lu un de mes articles ?
- Si je les ai lus ? Je suis abonné à votre fil RSS¹² depuis plusieurs mois. Je me demandais pourquoi vous ne diffusiez plus rien ?!
- Ben voilà : j'étais en prison.
- Vous voulez dire : depuis ce soir ?

12 Fil RSS : Flux d'actualités envoyé par un site internet

- Non, déjà auparavant, je me suis évadé il y a quelques jours. Ils m'ont repris avant que je puisse lancer la suite de mes opérations.
- Il y avait une suite ?
- J'ai continué à travailler sur les questions de démocratie et de politique, et j'ai découvert un nouveau moyen de reprendre notre souveraineté vis-à-vis des banques. Malheureusement, ça fait deux fois qu'ils m'attrapent au tout dernier moment.
- Je voudrais vous aider.
- Malheureusement, vous ne pouvez pas. Mais j'apprécie votre proposition et votre sollicitude...
- Prenez mon téléphone !
- Mais...
- On capte un peu de réseau, ici. Vous pouvez vous connecter à internet. Balancez votre article, foutez la merde un bon coup, et n'oubliez pas de dire que vous êtes enfermé ici. Il y a bien un journaliste pas trop corrompu qui va venir y mettre son nez et vous faire libérer !
- Mon site ne répond plus à son nom, je n'ai plus de visibilité. Il faudra des semaines pour que ça reparte comme avant...
- Diffusez son adresse numérique, l'information va se répandre comme la radioactivité de Tchernobyl, sans s'arrêter aux frontières. Si vous voulez, j'ai un compte twit-

ter¹³ avec des centaines de gens qui le suivent. Croyez-moi : ils n'attendent que ça !

- Vous avez raison, ça peut se tenter.

Il a sorti le téléphone de son étui et l'a posé au sol, entre deux barreaux. Toute la difficulté était de réussir à le faire glisser jusqu'à moi, de manière à ce que je puisse le récupérer depuis ma cellule.

Contrairement à moi, il n'avait pas de menottes. En passant son bras à travers les barreaux, il a lancé l'Iphone dans ma direction, mais il a rebondi sur le pied de la couchette de la cellule vide, avant de terminer sa course en tournoyant sur lui-même à deux mètres de moi, hors de portée.

Avec de grandes difficultés, en me démettant à moitié une épaule, j'ai pu faire passer mes menottes sous mes pieds pour ramener mes mains à l'avant.

J'ai essayé avec les bras, puis les jambes de m'étendre jusqu'à l'appareil pour le rapprocher de moi, mais sans succès.

- Vous avez une idée, ai-je demandé à mon compagnon de cellule ?
- Quelle poisse ! Et j'espère qu'il n'est pas abîmé !

En m'asseyant sur ma couchette pour réfléchir, j'ai senti que celle-ci était bancale. J'ai alors regardé les pieds en métal qui la maintenaient vissée au sol. J'en ai démonté un, en profitant du jeu que les années de mauvais traitements infligés par les détenus avaient fini par causer.

13 Twitter : réseau social de micro-blogging, permettant la diffusion virale de messages de 140 caractères

Muni de cette rallonge, j'ai pu approcher le téléphone vers moi et m'en saisir, les mains toujours liées.

- Attention, je n'ai bientôt plus de batterie !
- Ok. Merci.

Je me suis placé dos à la caméra de surveillance pour ne pas éveiller les soupçons des gardes, mais je craignais qu'ils aient entendu l'intégralité de notre conversation. Il ne fallait pas perdre de temps. Les menottes ne me gênaient pas du tout pour manipuler le clavier qui apparaissait sur l'écran tactile

J'ai commencé par mettre en ligne mon article qui était terminé, et puis j'ai envoyé à toutes les adresses que j'avais recueillies pendant sa rédaction, et toutes celles dont je me souvenais, y compris celle de Lydie, un message demandant de participer à la diffusion de la nouvelle localisation de mon site.

Je me suis ensuite connecté à Twitter grâce au compte de mon nouvel ami détenu et j'ai envoyé le message suivant, dans le style teaser¹⁴ cinématographique :

Après « Tous dehors à vingt heures ! », la suite : « Rendez la monnaie ! ».

Et je donnais ensuite l'adresse de l'article que je venais de publier.

Le téléphone m'alertait de son extinction proche, à cause de la batterie vide, mais j'ai pu voir, quelques minutes seulement après la mise en ligne, et malgré l'heure tardive, les premiers commentaires des internautes s'accumuler sous mon article.

14 Teaser : élément de campagne publicitaire suscitant la curiosité

Quand le téléphone s'est éteint définitivement, un policier a fait irruption dans le couloir. Mais la bombe était déjà lancée.

- Qu'est-ce que c'est que ce truc ?!
- Vous le voyez bien : un téléphone.

Le gardien observait l'appareil comme s'il était tombé du ciel. Il avait bien sûr reconnu l'objet, mais se demandait soudain si le fait qu'on le retrouve ici entre les mains d'un détenu n'allait pas lui être reproché.

- Qu'est-ce que vous avez fait avec ?
- Oh rien. Regardez : il n'a plus de batterie. On ne peut même plus l'allumer.

Le policier a paru rassuré. Il m'a pris l'Iphone des mains et a lui-même essayé de le mettre en marche, sans succès.

Il a ensuite pris une chaise et s'est installé là, comme pour se faire pardonner auprès de ses supérieurs d'avoir manqué à son devoir au moment de la fouille. Lorsque l'un d'eux est arrivé, peu de temps après, dans le couloir, il a prestement rangé le téléphone dans l'une des poches de son uniforme.

- Tout se passe bien ici ?
- Tout baigne, chef.
- Rien à signaler ?
- Rien de rien.
- Il est temps de faire sortir notre junkie. Il a dû dégriser depuis hier soir, dit-il en s'adressant à l'autre prisonnier.

Le policier a sorti un trousseau de clés et a ouvert la cellule de mon voisin. En partant, celui-ci m'a adressé un dernier encouragement :

- Je vais *RT* tout ça.

RT était un acronyme utilisé sur le réseau social twitter. Cela signifiait littéralement *retwitter*, c'est-à-dire transférer un message que l'on a reçu à tous les gens qui suivent notre compte. Les *RT* étaient à la base du côté viral de la diffusion des informations sur ce réseau social. C'était un phénomène que personne ne pouvait endiguer ou contrôler. Son aspect pyramidal assurait une diffusion exponentielle de l'information. La plupart des mouvements de contestation récents à travers le monde s'étaient appuyés sur ces modes de propagation des réseaux sociaux.

Il ne suffisait plus, pour les autorités, de faire taire la source, il fallait réussir à faire tomber le réseau entier, ce qui était impossible sans mettre hors service le réseau internet lui-même. Cette censure radicale était bien sûr très voyante et pénalisante même pour les activités commerciales et officielles du pays, qui se coupait ainsi du monde moderne.

Les policiers n'ont pas relevé les propos de l'homme, et le gardien qui avait confisqué le téléphone s'est bien gardé d'y faire allusion. À la fois parce qu'il savait être en faute sur cette question et parce qu'il comptait sans doute garder l'appareil pour lui.

Les heures qui ont suivi ont été si longues que j'ai fini par m'endormir. Ni les allées et venues des différents gardes, ni le repas tiède qui m'a été servi n'a pu me sortir de ma léthargie. Après tout, je n'avais plus qu'à attendre qu'il se passe quelque chose. Résigné et fatigué, le sommeil m'a gagné doucement.

Vers dix-neuf heures, selon la pendule de la prison que j'avais en face de moi, les choses ont commencé à s'agiter.

Il me semblait percevoir à l'extérieur une sorte de clameur, et les policiers eux-mêmes ont multiplié les descentes dans le couloir des cellules. L'un d'eux m'a fouillé à nouveau, et m'a fait changer de cellule pour mieux inspecter la mienne de fond en comble.

Le gardien qui avait subtilisé le téléphone devait commencer à se sentir à l'étroit dans ses chaussures, car il était évident que tout le monde cherchait comment j'avais pu communiquer avec l'extérieur.

À dix-neuf heures trente, on m'a annoncé que j'allais être transféré dans une autre prison, plus sûre. Quand j'ai demandé la raison de ce transfert, personne ne m'a répondu.

L'homme en imperméable qui m'avait enfermé ici est apparu, l'air soucieux.

- Vous êtes un vrai fouteur de merde, vous, m'a-t-il dit sans m'expliquer pourquoi.
- Vous m'en voyez désolé, ai-je menti.

Quatre gardiens bien costauds, que je n'avais pas encore vus, de type armoire à glace, avec les épaules qui arrivent au-dessus de ma tête se sont postés autour de moi. Comme ils ne bougeaient pas, j'ai risqué un : « Et ? ».

C'est alors que nous nous sommes mis en mouvement. Comme un seul homme, nous avons, tous les cinq, pris l'escalier pour remonter au rez-de-chaussée. Je n'avais presque pas besoin de marcher, mes pieds touchaient à peine le sol.

Il était près de vingt heures, maintenant, et la clameur dehors semblait encore plus forte. Cela pouvait-il être un rassemblement lié à l'opération « Tous dehors à vingt heures » ?

C'était en fait bien mieux que ça : le commissariat était encerclé par une foule de gens avec des banderoles et des pancartes. Un cordon de policiers et de CRS sécurisait la zone tant bien que mal. Un fourgon de police encadré par des hommes en armes était à trente mètres de la porte du commissariat. Trente mètres que nous nous préparions à franchir sous les huées et les sifflets de la foule.

« Libérez-le ! », « Il est innocent ! », « Démocratie réelle ! » scandait l'assistance ; mais les policiers demeuraient imperturbables. Des caméras de télévision filmaient la scène et des micros pendaient au bout de grandes perches au-dessus de nous. Des journalistes cherchaient à m'interroger à travers le cordon policier, mais je ne savais pas bien quoi dire.

Il y a eu des bousculades, des cris, puis des coups de feu en l'air pour rétablir le calme. Les autorités, submergées, n'ont pas pu empêcher les médias de prendre les responsables policiers à témoin. Ils bredouillaient des arguments incompréhensibles,

mêlant le terrorisme, le danger imminent et le risque de guerre civile pour expliquer mon arrestation et mon transfert.

Les questions des journalistes fusaient :

- Depuis quand est-il en garde à vue ?
- Quels sont les faits qui lui sont reprochés ?
- Qui est son avocat ?

Des questions auxquelles le commissaire avait beaucoup de mal à répondre car cette affaire le dépassait largement. L'homme à l'imperméable, qui semblait être mieux informé et mieux préparé à cet assaut de questions, tentait de sauver les apparences.

- Il ne faut pas croire tout ce que vous avez sans doute lu sur internet. Cet homme est dangereux, il a été interpellé par nos services hier soir alors qu'il s'apprêtait à commettre un acte de terrorisme intérieur grave.
- Comment a-t-il pu publier un article sur son site cette nuit, depuis l'intérieur de la prison ?
- Nous enquêtons là-dessus, pour l'instant, nous n'avons pas de certitudes sur le sujet.
- Comment se fait-il que le site de ce blogueur avait disparu d'internet ? Y a-t-il eu censure du gouvernement ?
- Il y a des lois. La publication sur internet est soumise à ces lois aussi. Le site a dû être retiré parce qu'il ne respectait pas les lois.

- La loi dit aussi qu'un avocat doit être présent dès les premières heures de garde à vue. Est-ce que cela a été le cas pour cet homme ?

Pour la première fois, l'homme à l'imperméable a paru désarçonné. Pris à son propre piège en se rangeant derrière l'application stricte de la loi, il devait convenir qu'il ne l'avait lui-même pas respectée.

- L'avocat du terroriste présumé n'a pas pu venir pour l'instant.

Une personne de la foule qui écoutait attentivement les réponses des autorités aux journalistes s'est avancé en levant le bras.

- C'est moi !

Les caméras se sont tournés vers l'homme et les micros se sont braqués vers lui.

- Je suis l'avocat de cette personne. Maître Morion, avocat au barreau de Paris.

L'homme tendait sa carte d'identité devant les caméras.

Jusqu'ici, je n'avais jamais eu besoin d'avocat, et à ma connaissance, je n'en avais pas d'attitré. Mais je connaissais le visage de cet homme, pour l'avoir croisé une ou deux fois lors de rencontres de blogueurs qui étaient organisées par les plus influents d'entre eux.

C'était donc un avocat, blogueur, lui aussi, talentueux et respecté des internautes. En raison de sa grande taille, il était surnommé le Maître Quatre-vingts, ce qui était aussi le nom qu'il avait donné à son site internet. Il avait pris l'habitude de réaliser des compte-rendus d'audience poignants qui étaient lus et commentés par des centaines d'internautes. De ses articles écrits avec une plume tantôt poétique, tantôt cynique, transparaient les dysfonctionnements de la société et de la justice.

Probablement connaissait-il mon site et son contenu, et sans doute mon arrestation dans des conditions étranges avait-elle retenu son attention. En utilisant la présence des caméras et les propos de l'homme à l'imperméable contre lui-même, il avait su forcer les policiers à accepter sa proposition de m'accompagner pendant le transfert.

Nous sommes montés tous les deux et avec les quatre molosses dans le fourgon qui n'a pu démarrer qu'une demi-heure plus tard, quand les manifestants ont enfin dégagé la route.

- Dis donc, t'en as causé un bordel ! A-t-il dit pour entamer la conversation.
- Je t'avoue que les évènements ont un peu dépassé mes projets.
- C'est justement cette naïveté – excuse-moi, ce n'est pas péjoratif – qui a déstabilisé le système.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- C'est parce que tu as fait abstraction de toutes les convenances, de tous les a priori qu'ils avaient, que les gens t'ont suivi comme ça. Les questions les plus dérangeantes sont souvent celles qui sont les plus simples.

- En tout cas, bien joué à toi aussi : tu as mystifié le gars à l'imperméable en t'interposant pile au bon moment !
- Tu sais qui c'est ?
- Aucune idée.
- Je pense que c'est un gars des services secrets. La DST ou les renseignements généraux.
- Non, tu crois ?
- Pas d'uniforme, inconnu au bataillon et pourtant il prend la parole devant le commissaire, alors que celui-ci est dans son commissariat...
- Peut-être qu'eux le savent, ai-je dit en désignant du menton les quatre gardes du corps.
- Vous travaillez pour qui ? Leur a-t-il demandé.

Pas de réponse.

- Dans tous les cas, il y a des choses pas claires là-dedans, il va falloir que tu me racontes.
- Et tu n'as rien vu, c'est la deuxième fois que je me fais arrêter. J'ai déjà passé plusieurs semaines en taule, sans avocat, sans procès...
- Tu déconnes ?
- Ils m'ont même fait un lavage de cerveau.
- En 2011 ? Un lavage de cerveau ? J'y crois pas ! C'est l'affaire du siècle ! Le gouvernement peut tomber avec ça. Tu as vraiment dû mettre le doigt là où il faut pas.
- Tu as lu mon article de cette nuit ?

- Oui bien sûr, il a fait le tour du web en quelques heures. Ton site est tombé sous la charge, mais des tas de sites-miroirs l'ont repris. Sur les réseaux sociaux, tout s'est organisé très vite. On a su où tu étais grâce à un détenu qui était avec toi cette nuit, je crois ?
- Oui, c'est ça. C'est lui qui m'a prêté son smartphone¹⁵ pour publier l'article.
- Des journalistes sont venus devant la prison, très tôt dans l'après-midi, pour interviewer le commissaire et toi, mais ils n'ont pas pu entrer. Quand le fourgon est arrivé, on a su qu'ils allaient te transférer, les internautes se sont mobilisés pour empêcher ça.
- Sympa...
- Ils n'ont pas oublié tes articles. Et puis, en cette période morose, celui de cette nuit était vraiment porteur d'espoir.

15 Smartphone : téléphone disposant d'une connexion à internet

Rendez la monnaie !

Article publié le 29 juin 2011

Parmi les choses qu'on ne voit pas à la télé et qu'on ne lit pas dans les journaux, il y a la question de la création monétaire. La récente crise financière nous a montré toute la fragilité des systèmes monétaires qui régissent nos vies, mais personne n'a songé, semble-t-il, à les remettre en cause.

Au contraire, même, c'est en accélérant le processus de financiarisation de l'économie que la plupart des gouvernements ont choisi de régler le problème.

Il me semble qu'il est temps de reprendre les choses en main, et de remettre un peu de démocratie et de bon sens dans tout ceci.

Aujourd'hui, seule une infime partie (de l'ordre de sept pour cent) de la masse monétaire totale est fiduciaire. Ces pièces et ces billets sont émis par les banques nationales, sous le contrôle

des gouvernements élus. C'est un processus démocratique qu'il nous appartient de changer s'il ne nous satisfait pas.

L'autre partie, essentielle, de la monnaie qui circule, est scripturale. Ce sont des chiffres qui se promènent dans des tableaux et des bilans. C'est extrêmement pratique, et cela ne poserait pas de problème particulier si cette monnaie-là n'était pas émise essentiellement par des banques privées.

Ce sont les banques privées qui contrôlent aujourd'hui la création monétaire. Bien qu'elles soient soumises à certaines règles, elles le font avant tout en suivant une logique privée, pour défendre des intérêts privés, les leurs, et en hypothéquant le futur.

Il est assez choquant de considérer que la monnaie d'un pays, la monnaie qui régule et permet les échanges entre tous les hommes et les femmes d'une nation, est aux mains de quelques grandes puissances financières qui échappent à tout contrôle démocratique.

Tant que les pratiques et la logique de ces organismes financiers privés permettaient le bon développement de nos sociétés, et un partage acceptable des richesses, cela ne posait pas de problème. Mais on constate aujourd'hui une augmentation sensible des inégalités, une tension sociale toujours plus forte, un accroissement de toutes les formes de pollution et une diminution sensible des stocks de ressources non-renouvelables de la planète.

Ce sont les conséquences directes de la gestion catastrophique des finances publiques depuis qu'elle a été confiée à des banques privées.

Sans développer plus en détail le raisonnement qui permet d'aboutir à cette conclusion, car vous le retrouverez sur des cen-

taines d'autres sites, je voudrais, avec l'aide de plusieurs partenaires qui m'ont suivi sur ce sujet, vous proposer un début de solution.

Aujourd'hui, en France, des dizaines d'associations ont mis au point des systèmes d'échange locaux (SEL), qui utilisent leur propre monnaie. Elle leur permet, d'ores et déjà, d'échanger des biens et des services en toute légalité, sans utiliser la monnaie officielle. Ces monnaies locales rendent impossible la spéculation, la délocalisation, et un certain nombre d'autres travers de la monnaie institutionnelle.

J'ai pris contact avec la plupart de ces associations pour unifier leur monnaie en une seule, et avec l'aide de quelques sites de vente sur internet, nous avons mis en place une sorte de banque centrale et une économie parallèle qui autorisera l'utilisation de cette monnaie alternative.

Plutôt que de confier à des banques privées le rôle de créer la monnaie, nous allons distribuer la monnaie parmi les adhérents sous la forme d'un revenu inconditionnel et permanent, en faisant le pari que cela alimentera un cercle vertueux de création et d'échanges de richesses.

Bien évidemment, tout échange devra être conforme à une charte éthique et écologique qui garantira la pérennité du système.

Je reviendrai sur les détails de mise en œuvre de ce projet, mais j'en appelle déjà à tous ceux qui sont séduits par cette idée, entrepreneurs, commerçants, particuliers, artisans, chômeurs, retraités... Rapprochez-vous des SEL dans vos régions, et offrez leur vos services.

Réapproprions-nous collectivement ce qui n'aurait jamais dû être confié à des intérêts privés. Remettons un peu de démocra-

tie et de bon sens dans les échanges de biens et de services entre nous.

Aux banquiers, je dis : « Rendez-nous la monnaie. »

Le fourgon nous a conduits directement place Beauvau, au ministère de l'Intérieur. Le chef de cabinet du ministre nous attendait dans son bureau où nous avons pris place, Maître Morion et moi. Deux autres hommes ont assisté à notre discussion, mais n'y ont pas pris part, et ne se sont jamais présentés. Vraisemblablement des conseillers, à moins que ce ne soit des gardes du corps.

L'avocat m'avait invité à garder le silence, et à ne prendre la parole qu'en cas d'extrême nécessité et uniquement pour énoncer des faits. Je me suis donc tu pendant la plupart de l'échange.

- Quels sont les faits qui sont reprochés à mon client ?
- Trouble à l'ordre public. Le dernier article publié sur son site est un véritable appel à la désobéissance civile et à l'émeute.
- L'avez-vous lu ?
- Je... Oui, je l'ai parcouru, bien sûr.
- En quoi est-ce un trouble à l'ordre public ?

- Le juge en décidera, en attendant, votre client est sous ma responsabilité, et plus exactement celle du ministère de l'Intérieur, et je dois le mettre en garde à vue.
- Mon client sort précisément d'une garde à vue illégale, où ses droits ne lui ont pas été énoncés et où il n'a pas bénéficié de la présence d'un avocat...

La discussion est montée d'un ton et les arguments juridiques sont devenus plus touffus et incompréhensibles par le commun des mortels. De temps à autre, l'avocat me demandait de préciser un détail de l'arrestation telle qu'elle avait été menée par les forces de l'ordre, ou les conditions de ma détention pendant mon amnésie.

Chaque nouvel élément semblait déstabiliser un peu plus le chef de cabinet du ministre qui se décomposait à vue d'œil et perdait son calme. Un coup de téléphone lui a permis d'interrompre le supplice, et lui a, du même coup, enlevé une belle épine du pied.

C'était le ministre lui-même qui ordonnait ma remise en liberté immédiate. Sentant sans doute le vent tourner, l'opinion et la presse convaincues de mon innocence, il a préféré lâcher l'affaire pour trouver une autre porte de sortie à cette crise.

Satisfait, l'avocat a serré la main du chef de cabinet avant de sortir de la pièce avec moi, en disant :

- Je me tiens à votre disposition pour la suite.

Il y avait dans cette petite phrase à la fois une pointe de fierté du devoir accompli et un avertissement concernant les éven-

tuelles prochaines procédures qui pourraient être intentées contre moi.

Une fois à l'extérieur du ministère, Morion m'a rassuré, avant de rejoindre son cabinet pour constituer un vrai dossier à mon sujet :

- Ils devraient te laisser tranquille maintenant. Au moindre problème, tu m'appelles sur mon portable. Je suis joignable jour et nuit. Tu peux compter sur moi.
- Merci pour tout. Mais, j'ai un dernier service à te demander.
- Bien sûr, que puis-je faire pour t'aider ?
- Si tu pouvais me dépanner d'une centaine d'euros, je suis à la rue, je ne sais même plus où j'habite.
- Ils t'ont vraiment fracassé le cerveau, dis-donc. Mais on obtiendra des dommages et intérêts, je te promets. Enfin, laisse-moi passer au distributeur, je n'ai plus de liquide...

Nous avons trouvé un guichet automatique de la BNP dans la rue d'à côté, mais il était hors-service. En poursuivant plus loin, un distributeur du Crédit Agricole n'a proposé qu'un billet de dix euros, insuffisant pour me payer une nuit à Paris. Le distributeur de la Société Générale, un peu plus loin, était masqué par un attroupement inhabituel, surtout à cette heure tardive, d'une trentaine de personnes qui semblaient prêtes à se battre pour accéder au guichet dont on ne voyait plus que l'enseigne lumineuse au-dessus des têtes.

Nous nous sommes approchés du groupe.

- Que se passe-t-il ?
- Il n'y a plus de billets.
- Ici non plus ? Déjà deux guichets indisponibles, là-bas. Ils sont tous en panne ou quoi ?
- Seulement deux ? Ça fait une heure que je tourne dans Paris pour trouver celui-là. Sur internet ils disaient qu'il était encore approvisionné au contraire des autres...
- Un *bankrun* ?
- Ben ouais, les gars, tenez-vous un peu au courant, quoi !

Morion s'est tourné vers moi :

- Cette fois, tu as vraiment foutu le souk !
- Quoi ! Tu crois que c'est lié à mon article ?
- Assurément ! Les établissements financiers étaient déjà fragiles et la crise de confiance à leur égard était réelle. Ton article et le battage médiatique qui a suivi ont dû précipiter les choses.
- Mais comment ?
- Une ruée sur les banques. Les gens ont eu peur d'une faillite généralisée du système financier et se sont précipités sur les distributeurs pour retirer leur argent. Un peu comme les pénuries d'essence dans les stations service à la moindre grève des routiers.
- Aussi vite ?
- Quand il s'agit de pognon, je peux te dire que les nouvelles circulent à la vitesse de la lumière ! Imagine

qu'on te dise que demain, tu n'es pas sûr de revoir toutes tes économies ?

- Je ne me rends plus trop compte, je suis tellement hors du temps...
- En tout cas, ça ne règle pas ton problème d'hébergement. Trouvons un hôtel, je payerai avec ma carte ou par chèque...

Nous sommes partis en quête d'un hôtel, il était déjà près de vingt-trois heures et mis à part quelques attroupements aux abords des banques, les rues étaient noires et désertes.

Au guichet du premier hôtel que nous avons trouvé, l'hôtesse d'accueil nous a reçu avec le sourire et nous a confirmé qu'il restait des chambres disponibles. En revanche, son sourire s'est effacé lorsque Morion a sorti sa carte de crédit.

- Ahem, je suis désolée, mais je ne pourrai pas vous prendre votre carte.
- Ah bon ? Vous préférez les chèques ?
- Non ! C'est pire encore. Vous n'avez pas du liquide ?
- Nous avons fait tout le quartier à la recherche d'un distributeur. Vous pensez bien qu'on n'a pas de liquide !
- La Direction a été claire : « pas de moyen de paiement autre que le liquide, ce soir ».
- Mais pourquoi ?
- Il y a beaucoup trop d'incertitudes sur ce qui va se passer. On y verra sans doute plus clair demain...

- En attendant, je n'ai pas d'endroit où dormir... ai-je laissé échapper.
- Je suis désolée...

Nous sommes sortis de l'hôtel, dépités.

- Bon, ben je crois que je vais t'héberger pour la nuit. Tu dormiras sur le canapé.
- Non, laisse, je vais me débrouiller...

Je cherchais vainement une idée pour effectivement me sortir de ce mauvais pas, mais rien ne venait. L'avocat me regardait, incrédule, pendant que je me perdais dans ma réflexion.

- Tu es incroyable, toi !
- Comment ? Excuse-moi, j'étais dans mes pensées...
- Tu es... candide. Voilà, c'est le mot. Candide.
- Je ne te suis pas...
- Tu es là, à te demander où tu vas dormir, mais je suis sûr que tu n'as même pas encore compris que tu es en train de nous aider à mettre à la poubelle un modèle de société moribond.
- N'exagérons rien, je...
- Tu vois ! Tu minimises toujours la portée de tes actes, ainsi que les affronts que tu subis. Ils ont failli te buter pour tes idées et tu en es encore à te demander si c'est

bien toi qui est à l'origine de tout ça et où tu vas dormir ce soir...

- Il n'y a pas que ma mémoire qui a été affectée par leur sérum de vérité, c'est toute ma capacité d'analyse qui me semble ralentie depuis le début de cette histoire. Je...
- Tu ?
- Oh putain !
- Mais quoi ?!
- J'ai retrouvé mon adresse !
- Où ça ?
- Là, au fond de mon cerveau.
- Eh bien allons-y !

Nous avons pris le métro pour rejoindre le onzième arrondissement où se trouvait mon appartement. J'ai reconnu l'immeuble et me suis souvenu sans peine du digicode qui nous a permis d'y entrer.

Ce n'est que dans l'escalier que j'ai réalisé ma bêtise : je n'avais pas la clé. À quoi bon arriver jusqu'ici si c'était pour rester devant une porte close ?

J'ai senti la fatigue tomber d'un coup sur mon compagnon et son énervement poindre. Il consultait nerveusement son téléphone en tapant du pied quand j'ai machinalement essayé d'ouvrir cette porte qui n'était tout simplement pas verrouillée.

- Ils n'ont pas dû refermer derrière eux quand ils sont venus me kidnapper ici... ai-je tenté d'expliquer comme pour m'excuser.

L'odeur de ce lieu m'a immédiatement saisi. Une odeur familière, rassurante, de vêtements propres, de chaussures cirées dans le vestibule ; de café et de miel dans la cuisine ; de cuir et de composants électroniques chauds dans le salon qui me servait également de bureau. Le moniteur et la télévision étaient restés en veille depuis mon départ précipité.

Toutes les armoires, tous les tiroirs, tous les placards avaient été vidés, mis à sac par mes kidnappeurs. Des feuilles A4 jonchaient le sol et le canapé, ainsi que des vieilles photos de Lydie et moi que je conservais dans le premier tiroir de mon bureau.

Devant mon désarroi et le désordre ambiant, Morion a reculé et s'est excusé en partant :

- Je vais te laisser rassembler tes souvenirs et ranger tes affaires. Je viens de vérifier ton téléphone, il fonctionne et j'ai pris ton numéro. Appelle-moi si nécessaire de ton côté mais en ayant à l'esprit que tu es vraisemblablement sur écoute.
- Je n'ai rien à cacher, ai-je dit en contemplant l'essentiel de ce qui faisait ma vie étalé dans ce qu'il restait de mon salon.
- N'empêche, fais bien attention à toi.
- Morion ?
- Quoi ?
- Merci pour tout.

Il m'a adressé un sourire espiègle en guise de réponse, témoignant du plaisir qu'il ressentait sans doute à m'aider dans mon entreprise de démolition de la société actuelle. Puis il a disparu dans l'escalier.

J'ai refermé la porte derrière lui, en vérifiant plusieurs fois si elle verrouillait toujours bien, et j'ai considéré le tas de papiers et de vêtements en vrac sur le sol avec angoisse.

Bien que fatigué, je ne pouvais me résoudre à me coucher avec un tel fatras dans mon appartement. J'ai plié à la hâte les vêtements pour les faire entrer dans mes armoires, et j'ai rassemblé les feuilles qui traînaient par terre pour en faire une pile convenable que j'ai disposée sur mon bureau.

La cuisine avait été quasiment épargnée et je n'ai eu qu'à ranger quelques couverts qui avaient été éparpillés sur la table. J'ai découvert dans un placard un paquet de biscuits au chocolat que j'ai grignotés tout en rangeant les autres pièces. Maladroit de fatigue, j'ai heurté avec mon genou le petit meuble à téléphone, et j'ai vu le voyant des messages qui clignotait.

Il y avait six messages non lus. Les quatre premiers provenaient de collègues qui s'inquiétaient de mon absence non justifiée. Les deux derniers avaient été laissés par Lydie, bien avant que je m'évade de la prison et que je la revoie.

Le premier juin à 20h36 : « *Salut, c'est moi. Je n'ai pas eu de nouvelles depuis un moment, et ton site ne répond plus. Rappelle-moi.* »

Le quinze juin à 23h40 : « *J'arrive pas à dormir, je suis inquiète. Tu ne m'as pas rappelée. J'ai croisé Jean-Luc qui m'a dit que tu n'allais plus à la fac et m'a demandé où tu étais. J'ai l'impression d'être suivie, il y a des flics tout le temps autour de*

chez moi. Je ne me sens pas en sécurité. Tu me man... Rappelle-moi, s'il te plaît. »

J'ai scruté le haut-parleur du téléphone pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce que mes paupières se ferment d'elles-mêmes. Il était minuit passé, un silence pesant s'était installé depuis que le gros de mon rangement était terminé. Le voyant du téléphone ne clignotait plus.

J'ai pris le combiné et j'ai cherché dans le répertoire des contacts le numéro de Lydie. J'ai numéroté et après plusieurs sonneries, quelqu'un a décroché.

Une ou deux secondes de silence à peine perturbé par les parasites sur la ligne. D'une voix presque involontairement désespérée, j'ai expiré :

- Allô ?

Il y a plusieurs années de cela, Lydie a reçu une série de coups de téléphone anonymes et menaçants. La plupart du temps, elle n'entendait qu'une respiration inquiétante à l'autre bout de la ligne. Parfois, une voix d'homme mal assurée la couvrait d'injures, ou la prévenait d'un danger imminent.

Elle recevait ce type d'appels au bureau, ou plus rarement à la maison quand j'étais absent pour raison professionnelle. Assurément, le malotru connaissait mon emploi du temps et suffisamment de ma vie privée pour avoir fait le lien avec le lieu de travail de mon épouse.

Car en vérité, il était quasiment certain que j'étais à l'origine de cette violence téléphonique. Les rares paroles que prononçait l'anonyme étaient liées à mes activités professionnelles et personnelles. Des allusions à mes derniers articles publiés sur internet, ou à mes cours, me laissaient penser qu'il s'agissait de la même personne qui m'avait agressé sur un parking, un soir.

Plus tard, j'ai su que c'était un militant nationaliste d'extrême-droite, qui avait été mon élève pendant deux années. Psy-

chologiquement dérangé, le jeune homme souffrait de paranoïa, de schizophrénie et d'autres pathologies mentales, assez légères pour lui permettre de poursuivre ses études et avoir un semblant de vie sociale, mais suffisamment prononcées pour perturber l'existence de ses « ennemis » idéologiques et dégrader l'ambiance générale d'une classe.

Son instabilité m'inquiétait souvent, en cours. Lorsque j'abordais certains thèmes qui mettaient à mal ses idées préconçues – droit du sol, discrimination positive, il était sujet à des crises de tics nerveux et laissait échapper des soupirs bruyants de protestation.

Un jour, alors que j'évoquais avec mes élèves l'histoire de la démocratie athénienne, il a fini par planter son stylo plume dans la main de son voisin de table, dans un accès de rage totalement disproportionné et inattendu. À chaque incident, j'essayais de comprendre ce qui pouvait causer autant de violence et d'où venait cette apparente frustration infinie qui le mettait hors de son propre contrôle.

C'était un petit homme malingre aux gros yeux clairs. Sa pilosité abondante semblait jaillir de sa poitrine pour alimenter une barbe noire touffue. Son apparente faiblesse correspondait à sa voix effacée et timide. À l'écart de toute contrariété, il pouvait se révéler être un bon camarade, plutôt drôle et pratiquant même à l'occasion une certaine forme d'auto-dérision.

Il semblait traverser, parfois, des périodes douloureuses où son self-control disparaissait totalement. Il était suivi par un psychologue qui essayait à intervalles plus ou moins réguliers de le libérer de son traitement d'antidépresseurs. Après quelques jours de sevrage, il redevenait imprévisible et irascible.

Mon blog, surtout, le mettait hors de lui et j'apparaissais alors à ses yeux comme la quintessence de la vermine qu'il fallait éradiquer sur cette Terre.

Lydie était passablement affectée par ses coups de téléphone. J'ai essayé de lui expliquer qu'il était beaucoup trop lâche pour passer à l'acte, mais son angoisse était bien compréhensible. Aussi, lorsque c'est devenu proprement insupportable et qu'il s'est mis à l'appeler plusieurs fois par jour pour la menacer de mort, je lui ai proposé de tout arrêter.

La tenue de mon blog prenait la majeure partie de mon temps libre, et je me rendais compte que c'était bien insuffisant encore pour aboutir à mes objectifs. J'étais sur un plateau de popularité qui ne me permettait plus de convaincre de nouveaux lecteurs, mais qui nécessitait une attention permanente et un entretien technique de ma plateforme informatique assez exigeant. À la marge, je devais subir occasionnellement la haine ou la rancœur de certains internautes qui parvenait à m'affecter.

- Je vais laisser tomber mon projet, lui avais-je dit un soir.
- Quel projet ?
- Mon blog... Je suis dans une impasse.
- Pourquoi ?
- Il me faudrait trois fois plus de temps, et j'en manque déjà pour toi, et pour avoir une vie sociale normale. Depuis quand n'avons-nous pas invité quelqu'un à la maison ?
- Ne peux-tu pas déléguer une partie de tes tâches techniques ? On a les moyens de payer ce service, non ?
- Ce n'est pas que ça. Je me fais déjà aider par les collègues du département informatique. Le moindre article

me prend plusieurs heures à rédiger. Je dois ensuite le soutenir un peu partout sur les réseaux sociaux, le corriger éventuellement avant que le grand public n'y accède... Internet ne s'arrête jamais et moi... j'ai besoin de dormir.

Lydie a levé les yeux au plafond. Depuis quelque semaines, notre médecin lui avait prescrit des somnifères car elle ne parvenait plus à fermer l'œil, attendant dans l'angoisse un coup de téléphone du « cinglé », comme elle l'appelait. Je lui avais proposé de débrancher le téléphone, mais à cette période, sa maman connaissait des problèmes de santé et elle voulait à tout moment être joignable.

- Tu ne peux pas faire ça !
- Oh que si, je peux.
- Ton travail est utile à la société.
- Tu parles ! La société se débrouille très bien sans moi.
- Tu trouves ? Elle n'a jamais autant montré de dysfonctionnements. Les crises succèdent aux crises. Les inégalités n'ont jamais été aussi fortes. Les intellectuels ont démissionné. Il ne reste plus qu'une poignée de bloqueurs pour sauver les meubles.
- Si c'est vrai, on n'est pas dans la merde ! Le peu que l'on fait, maladroitement, sans talent, dans notre coin est anéanti en quelques secondes par un reportage au vingt heures, où une bête campagne de publicité dans le métro. Notre influence est minime, pour un travail de titan. Et puis rien ne dit qu'on a raison, au final.

- Moi j'y crois en tout cas. C'est une question de masse critique. Aujourd'hui, la télé reste le média principal, mais demain ? Et puis...
- Oui ?
- Si ce n'est pas utile à la société, ça t'est nécessaire... À toi.
- C'est-à-dire ?
- Pour ton équilibre, tu as besoin de t'engager dans quelque chose. Tu dois te sentir utile. Tu n'es pas devenu prof par hasard, c'est une vocation que tu as de faire la leçon aux gens. C'est dans tes chromosomes.
- Mais dans les faits aujourd'hui, je bousille ta vie. Je bousille notre couple. Pour quels résultats ? Je ne comprends pas pourquoi, ce soir, tu m'encourages à continuer alors que tous les jours mon absence te pèse...
- Parce que c'est mon rôle.
- Ton rôle ?
- Mon engagement, à moi, il est représenté par ce petit anneau d'or qui est à ton doigt. Je me plais à croire que c'est lui qui t'aide à taper sur les bonnes touches de ton clavier. Qu'il te pilote. Qu'il te guide. Toute notre histoire est basée sur ces discussions sans fin qu'on a eues pour refaire le monde. C'est ça qui m'a plu chez toi, et c'est ça qui me plaît encore aujourd'hui. Si tu arrêtes ça, je ne reconnaitrai plus. T'aimerai-je encore ?

J'ai pris cet encouragement à la lettre, et c'est à la suite de cette discussion que je me suis investi encore plus dans mes ac-

tivités extra-professionnelles, avec des conséquences tragiques pour notre couple. Sans doute n'avais-je pas saisi toute les nuances dans les propos de Lydie.

Le téléphone a sonné.

- Allô ?
- Lydie, c'est moi. Je te réveille ?
- Tu m'as fait peur. Oui je... J'essayais de dormir.

Sa voix était chevrotante, faible, désarmante.

- Je... Je ne sais pas trop quoi te dire, en fait. Je voulais entendre ta voix.
- Ils t'ont relâché ?
- Hein ? Ah, oui, grâce à Morion... Tu sais « Maître Quatre-vingts » sur internet...
- Oui, je vois qui c'est, je t'ai vu à la télé avec lui...
- Tu as vu ce bazar ? Je crois que cette fois, je suis allé trop loin... Je ne sais plus quoi faire...
- Ça pour un bazar, c'est un sacré bazar. Tu as regardé les infos ?

- Non... Je viens à peine de rentrer, je suis à l'ouest, je ne comprends plus rien à ce qu'il se passe.
- Je te résume vite fait : ton article a été diffusé en masse, certains journaux papier l'ont même repris. Ton site a explosé sous la charge, mais d'autres l'ont repris.
- Oui, Morion m'a expliqué ça.
- La monnaie virtuelle que tu as créée semble fonctionner, des tas de gens l'ont déjà utilisée pour acheter des trucs sur le web. À l'inverse, la bourse a dévissé, les banques ont plongé dans les abîmes, et tout le monde s'est précipité pour retirer de l'argent, voire pour clôturer ses comptes.
- Sans blague ?
- Il faut dire que quelques blogueurs économistes alternatifs ont décrit ce qui allait se passer ensuite : une dévaluation progressive de la monnaie officielle, un effondrement du système de crédit... Plus personne ne peut garantir quoi que ce soit. Ça commence à se propager dans les autres pays de la zone euro.
- La vache...
- J'ai vu un analyste tout à l'heure qui disait que le gouvernement ne s'en relèverait pas.
- Strauss Kahn doit se frotter les mains...
- DSK ? Il est out ! Ah oui : pendant que tu étais en prison, il s'est fait choper pour une histoire de viol. Son avenir politique est compromis. En tout cas, pour 2012, c'est grillé de chez grillé pour lui.

- Quoi ? Mais c'était le candidat que la presse avait choisi d'élire !
- Justement, les gens se sont bien rendus compte de tout ça. Ils sont au bout d'une logique. Ils sont... prêts.

Lydie avait maintenant un ton enjoué, proche de l'excitation. Son soutien m'emplissait chaque fois d'un sentiment de fierté. J'appréciais qu'elle approuve mes idées et si je ne ressentais pas de gloire personnelle à être au centre de cette tornade politico-économique, j'avais en revanche beaucoup de plaisir à imaginer le regard de Lydie sur cette affaire. J'ai repris la conversation :

- Je voulais te dire, sinon...
- Oui ?
- Pour cette histoire que j'ai eue à ma sortie de prison, avec cette fille...
- J'ignore si je veux connaître les détails...
- Juste un : c'est à toi que j'ai pensé à ce moment-là. Rien qu'à toi.
- ...
- Je suis... sincèrement... désolé pour tout ce que je t'ai fait subir. Tu vois : j'aurais dû tout arrêter quand il était encore temps. Rien de tout cela ne se serait passé.
- Je ne sais pas si ça serait mieux, d'une façon globale.
- Est-ce qu'on peut se revoir ?
- Je ne sais pas... Quand ?
- Maintenant. Le plus tôt possible.

- J'ai besoin de temps... Et puis il va se passer un milliard de choses demain. Tu auras d'autres chats à fouetter.
- Tu passes avant tous ces chats.
- Oui... Mais toi, tu mérites ces fouets. Je t'appellerai. Quand je serai... prête.
- Soit.
- Essaie de dormir.
- Toi aussi.

En raccrochant, j'ai réalisé que je ne lui avais pas demandé comment cela s'était passé avec Samuel. Son collègue qui était à l'origine de mon arrestation dans les locaux de son entreprise faisait vraisemblablement partie de la police scientifique. Une fois sa mission terminée, il avait dû quitter LinguaSoft, mais j'espérais que Lydie n'avait pas été inquiétée à cette occasion.

Comme souvent, je me suis rendu compte qu'il me plaisait qu'on s'intéresse à moi, qu'on me plaigne, alors que je prenais peu la peine de demander des nouvelles des autres. Même ma fausse attention pour Lydie au sujet de mon infidélité n'était qu'une façon détournée et égoïste de soulager ma conscience.

Le lendemain, le téléphone m'a réveillé à huit heures. Comme si rien ne s'était jamais passé, je me suis levé et j'ai parcouru dans la pénombre les quelques mètres qui me séparaient de l'appareil, que j'ai décroché à la quatrième sonnerie.

C'était Olivier, le patron d'un site web marchand généraliste, avec qui j'avais été en contact pour monter mon projet de monnaie parallèle. Il ignorait tout de ce que j'avais vécu ces dernières semaines.

- Enfin, tu réponds au téléphone ! Je me demandais si tu étais encore vivant !
- C'est une longue histoire. Je te raconterai.
- Alors, comme tu as vu, j'ai suivi à la lettre tes consignes. J'attendais ton mail depuis un bout de temps, ça fait quoi ? Au moins trois mois qu'on en avait parlé ? Je pensais que tu avais abandonné l'idée.

- Comme je te dis, il y a eu un contre-temps. Mais l'important, c'est qu'on ait pu aller au bout. Comment ça se passe de ton côté ?
- Écoute, depuis hier, j'ai dû faire rajouter cinq serveurs surpuissants dans nos *datacenters*¹⁶, les inscriptions sont arrivées en masse, et les commandes aussi.
- Comment évolue la masse monétaire ?
- On surveille ça de très, très près. Chaque nouvelle inscription introduit dans le système un peu d'argent frais. A priori, il y a très peu de fuites. C'est même plutôt l'inverse qui se produit : les gens essaient de convertir leurs euros en monnaie virtuelle en laquelle ils ont bien plus confiance.
- Pourtant, il n'y a pas beaucoup de professionnels qui l'acceptent.
- Détrompe-toi, ça aussi, c'est un succès : on a reçu des tas d'appels de commerçants qui veulent avoir le droit d'accepter la nouvelle monnaie.
- Comme qui, par exemple ?
- Amazon¹⁷.
- Amazon ?!
- Oui, tu sais, ils avaient développé une place de marché pour la main d'œuvre, le *Mechanical Turk*, ils vont d'abord l'utiliser dans ce cadre-là.
- Et donc ? Ce sera prêt quand ?

16 Datacenter : Local informatique sécurisé regroupant des serveurs

17 Amazon : Un des plus grands sites marchands sur internet

- Ah mais c'est déjà en service, on leur a filé les API¹⁸, ils ont leur propre compte chez nous, ils sont autonomes.
- Ça va beaucoup plus vite que ce qu'on imaginait.
- En effet. C'est le moins qu'on puisse dire. J'ai un peu de mal à trouver des techniciens, comme c'est les vacances. Mais bon, la plupart sont revenus exprès de congés et sont vachement motivés par le projet. Ça aussi, c'est un effet de bord inattendu.
- Comment ça ?
- Il y a une vague d'espérance qui porte les gens. Dans un tel moment d'incertitude économique, je m'attendais à voir assez peu de commandes, mais c'est tout le contraire qui se produit. C'est assez fantastique à observer. Les différents Systèmes d'Échanges Locaux qu'on avait contactés ont eux aussi un afflux de nouvelles inscriptions. C'est toute une économie parallèle qui est en train de naître.
- Il faudra qu'on fasse le point là-dessus quand on aura un peu de recul.
- Quand tu veux !
- Je vais te laisser, j'ai un autre appel.
- Ok. Juste une chose.
- Oui ?
- C'est vraiment bien ce que tu fais.
- Merci.

18 API : *Application Programming Interface*, interface de programmation

Le haut-parleur du combiné émettait un son régulier m'indiquant un autre appel en attente. Dès que j'ai raccroché, le téléphone s'est mis à sonner de nouveau.

- Maître Morion à l'appareil.
- Ah ! Salut. Bien dormi ?
- Et toi ? Tu as remis de l'ordre dans ton fourbi ?
- Juste le nécessaire. Quoi de neuf ?
- Il faut qu'on aille plus loin.
- Plus loin, où ça ?
- Tu t'es connecté ce matin ?
- Connecté à quoi ?
- Au minitel, banane ! Sur internet évidemment ! Tu as lu un peu ce qu'il se disait ?
- Rien du tout. Je ne sais même pas si mon ordinateur fonctionne encore.
- Alors voilà, le truc est bancal : tu as foutu en l'air le système économique, mais le système politique qui le soutient est toujours en place. Si on attend qu'ils reprennent la main, que tous les ministres rentrent de vacances et se mettent à diffuser leur propagande sur toutes les télévisions, ils sont capables de tout casser ton beau jouet.
- Qu'est-ce que j'y peux ? Si les gens ne suivent pas, on ne peut pas aller contre leur volonté !
- Il ne s'agit pas d'aller contre leur volonté, il s'agit de participer à la mise en place d'un système *vraiment* démocratique.
- Qu'est-ce que tu entends par *vraiment* démocratique ?

- Il faut faire annuler l'élection de 2012.
- Quoi ?!
- Tu sais comme moi qu'il n'y a pas moins démocratique que l'élection. L'élection ne sélectionne que les plus riches, les plus assoiffés de pouvoir. C'est ipso facto l'inverse de la notion de démocratie. Non, ce qu'il nous faut maintenant, c'est définir une assemblée constituante. Ré-écrire nous-mêmes la Constitution.
- Mais ils ne nous laisseront jamais faire !
- Et pourquoi ? C'est devenu illégal de monter une association loi 1901 ? De se réunir ? De discuter ?
- Non, bien sûr, mais... De là à en sortir une Constitution...
- Pendant quelques jours, nous avons l'ensemble des médias avec nous. Ça ne va pas durer. Ils sont aujourd'hui bien obligés de parler des distributeurs de billets à sec, de ta monnaie qui monte, de tout ça... On a même un leader charismatique.
- Ah bon ? Qui ça ? Cantonna¹⁹ ?
- Mais non ! Toi !
- Moi ? Mais personne ne me connaît !
- Détrompe-toi : depuis hier, tu passes en boucle sur toutes les télé. Ton nom est cité trente fois par jour à la radio, et j'ai fait en sorte que ton incarcération arbitraire avec lavage de cerveau soit distillé petit à petit dans la presse, pour que ça tienne encore une bonne semaine.

19 En décembre 2010, Eric Cantona avait évoqué l'idée de retirer l'argent des banques pour faire s'effondrer le système financier

Tu sais comment marchent les médias : ils ont un bon sujet, ils ne vont parler que de ça pendant quelques jours, et puis après, complètement l'oublier. Rappelle-toi Fukushima, la centrale nucléaire qui a subi le tsunami japonais. Les radiations n'ont jamais été aussi fortes qu'aujourd'hui, la situation est catastrophique, et pourtant plus aucune télé n'en parle. Le lobby nucléaire a remis de l'ordre et passé les consignes dans les rédactions. Le gouvernement a appuyé. Maintenant, silence radio.

- Ce n'est pas faux...
- Mais, là, c'est *notre* semaine. Une chance unique. *Le* moment idéal. Il ne faut pas laisser passer ça.
- Tu préconises quoi ?
- Déjà, de s'entourer des meilleurs. Des gens qui ont des idées, ça ne manque pas sur le web. On trouve des centaines de théories politiques ou économiques toutes aussi brillantes les unes que les autres. Au point qu'on se demande parfois si la réalité que l'on connaît n'est pas la pire des systèmes imaginés par l'Homme.
- Et puis ?
- On surfe sur la vague pour médiatiser à outrance la mise en place d'une assemblée constituante. On insiste sur le fait que le système actuel ne permet pas de faire perdurer une économie saine, basée sur le travail et la vie des gens et non sur la spéculation, comme celle que tu as mise en place en parallèle. Les gens s'y attachent déjà parce qu'ils ne peuvent se raccrocher à rien d'autre. Il faut faire énormément de pédagogie.
- Mais après ? Tu sais écrire une Constitution ? Tu es un expert ?

- Crois-tu que les hommes politiques sont des experts ? Tu n'as de cesse sur ton blog de montrer leurs limites et leurs faiblesses sur les sujets pour lesquels ils statuent et légifèrent pourtant !
- Quand même, je ne me sens pas à la hauteur.
- Et tu as raison. Personne n'est à la hauteur. C'est collectivement que nous devons écrire cette nouvelle Constitution, par une assemblée représentative tirée au sort parmi la population.
- Tirée au sort ?
- Oui. Comme chez les Grecs. Démocratie *donc* tirage au sort obligatoire. Sinon, on retrouvera toujours les mêmes écueils d'une élite qui écrira une Constitution pour sauvegarder ses propres intérêts. Une Constitution devrait toujours être écrite par le peuple lui-même. C'est une hérésie d'avoir confié ça à des élus.
- Mais comment vas-tu t'assurer que tes citoyens tirés au sort seront... les bons ?
- « Les bons » selon quels critères ?
- Je ne sais pas. Pour éviter les cinglés par exemple. J'en connais un que je n'aimerais pas voir écrire notre Constitution !
- Il suffira de *l'ostraciser*. Au sens premier du terme, celui que leur donnait les Grecs : on demandera aux autres s'ils ont une objection à faire à sa présence dans l'assemblée constituante. Au besoin, on l'écartera.
- Je vois que tu as bien réfléchi à la chose.

- Oh, ce n'est pas moi. J'ai lu beaucoup de travaux sur internet, surtout. Des tas de gens y ont déjà réfléchi mieux que moi.
- Je n'étais jamais allé jusque-là.
- Maintenant, il faut y aller. Jusque là. Et au-delà même. Et particulièrement toi, tu dois être au clair sur tout ça, parce que c'est toi que les médias vont chercher à mettre en avant.
- Je ne sais pas si je...
- Il arrive un moment où tu n'as plus vraiment le choix. C'est un luxe que tu ne peux plus te permettre. Tu as fait le plus gros du boulot, maintenant il faut aller au bout de la logique.

Sur ces paroles se voulant motivantes, Morion m'a laissé seul, m'assurant qu'il avait encore pas mal de choses à régler pour me tirer définitivement des griffes de la justice.

J'ai relancé mon ordinateur, et j'ai passé le reste de la journée à éplucher les sites web explorant les différentes formes de démocratie avec leurs avantages et leurs faiblesses.

J'ai également fait en sorte que mon site soit à nouveau opérationnel et accessible et j'ai pris des contacts avec la plupart des collectifs liés de près ou de loin à la défense des libertés, de la démocratie et à la réduction des inégalités.

J'ai pris soin de rassembler autour de moi un groupe d'experts dans différents domaines, aux avis contradictoires, permettant une réflexion plus nourrie sur les sujets les plus sensibles.

Une fois ce groupe d'une trentaine de personnes constitué, j'ai fixé une première réunion en ligne dès le lendemain soir.

J'avais le sentiment profond d'être un usurpateur. Au nom de quoi, moi, simple professeur, anonyme citoyen, étais-je en train de tenter de modifier durablement les institutions de mon pays ? Quelle légitimité avais-je bien pu acquérir à mon insu pour être à la tête d'une telle entreprise ?

J'ai pris soin, au cours des quelques réunions que nous avons tenues avec ce groupe de travail, de diffuser les responsabilités et d'éloigner de moi toute tentation de pouvoir, qui me faisait peur.

Ensemble, nous avons élaboré un projet de système politique diamétralement opposé à celui que nous connaissions depuis l'avènement des républiques dans tous les pays développés. Là où il y avait concentration des pouvoirs, nous les avons déconcentrés. Là où il y avait collusion, nous avons rendu indépendant. Là où il y avait abus, nous avons prévu des garde-fous. Là où il y avait des politiciens professionnels et cumulards nous avons proposé des mandats courts et non-renouvelables.

Comme le sous-entendait Morion, ce n'était effectivement possible que par le tirage au sort. L'élection portait en elle l'essentiel du problème démocratique dont elle paraissait pourtant être la clef de voûte.

En élisant, nous choisissons les meilleurs. Mais les meilleurs en quoi ? Les meilleurs orateurs ? Les meilleurs politiciens ? Les meilleurs publicitaires ? Quelle était leur légitimité à nous représenter, et sur quelles bases les apprécions-nous ?

Nous finissions par élire toujours les mêmes, éventuellement, en alternance, sans avoir pourtant le sentiment de voir quoi que ce soit évoluer dans le bon sens. Les crises succédaient aux crises, les abus de pouvoir aux caprices de monarques... L'opinion publique semblait prête à remettre en cause un système avec lequel elle avait toujours vécu, bravant la peur de l'inconnu à force de sensibilisation de milliers de personnes qui se sont dévoués chaque jour pour diffuser d'autres sons de cloches, dans la rue, sur internet, autour d'eux.

Dans les médias traditionnels, le désarroi était palpable. Les journalistes, coincés entre la ligne éditoriale imposée par les grands groupes financiers qui les employaient, et la description factuelle de la réalité, devaient rivaliser de sous-entendus et se confondre en phrases alambiquées pour rester cohérents avec eux-mêmes.

Mon kidnapping et le lavage de cerveau faisaient les gros titres et avaient choqué les esprits, précipitant le discrédit porté à l'encontre du gouvernement. Ses membres, disséminés partout dans le monde au moment où le pays connaissait l'une de ses crises de confiance des plus critiques, revenaient de toute urgence de leurs vacances, mais sans pouvoir contenir la défiance qui régnait dans toutes les classes sociales et dans tous les quartiers.

*

Une assemblée de citoyens tirés au sort parmi les Français, assistée par une équipe de juristes et de spécialistes constitutionnels a mis fin à la cinquième république avant la tenue des élections de 2012. La campagne électorale qui avait à peine commencé a été avortée, et les partis se sont rapidement disloqués pour se refonder en groupes de pression avec, somme toute, assez peu de pouvoir. Leur financement avait par ailleurs été tellement assainis par les nouvelles mesures qu'il était devenu impossible, pour un militant, d'en vivre de façon exclusive.

Le débat était redevenu public, et il se tenait dans la rue, dans les cafés-citoyens, dans les bibliothèques ou les salles de congrès. De nouveaux journaux indépendants ont fini par voir le jour et ont connu un succès inattendu. Financés par la seule contribution des lecteurs, ils ne contenaient aucune publicité et leur ligne éditoriale était très équilibrée.

À tous les niveaux de la société, partout où une once de pouvoir devait être confiée à un groupe de personnes, le tirage au sort devenait la règle. Des conseils d'administration aux assemblées territoriales, en passant par les délégués des parents d'élèves et les délégués syndicaux, il s'agissait de ne plus reproduire les erreurs du passé.

La conscience politique et la participation des citoyens se sont rapidement développées, alors qu'elles avaient atteint un niveau historiquement bas sous la cinquième République.

Cette tendance était facilitée par l'économie émergente qui tendait à se mettre en place. Suite à la déroute de la monnaie officielle, les monnaies complémentaires et locales étaient maintenant reconnues comme ayant cours légal, à partir du moment

où le processus de création monétaire était convenablement défini et démocratique.

Les échanges locaux, facilités par des monnaies adéquates, se sont multipliés, réduisant d'autant les transports inutiles de marchandises. L'un des débats émergents de la nouvelle République était d'ailleurs le réaménagement de ces routes quasi-désertes en pistes cyclables ou en voies réservées aux transports en commun.

Des logiciels sophistiqués de gestion du fret, combinés avec les nombreux échanges qui étaient planifiés via l'internet, ont permis de rationaliser la production et les transports longues distances qui subsistaient encore.

La plupart des systèmes de monnaies complémentaires mettaient en place des dividendes universels : le volume des échanges de richesses sur une période donnée était réparti équitablement entre tous les utilisateurs. Ce revenu de base permettait un partage du travail beaucoup plus efficace, car il permettait de subvenir à l'essentiel des besoins vitaux. Comme il était lié directement aux créations de richesses, il n'y avait pas d'inflation, ni d'incitation à la paresse. Dans l'ensemble, tout le monde participait et profitait pleinement de l'économie libérée de la contrainte jusqu'ici imposée par les banquiers.

Il était encore tôt pour faire état de tous les impacts de ce nouveau mode de gouvernance, mais l'ambiance générale du pays était à l'évidence beaucoup moins tendue.

Lydie m'a finalement rappelé un mois après notre dernière conversation téléphonique. Un mois pendant lequel j'ai résisté à la tentation de lui confier mes doutes et mes peurs, de l'appeler en pleine nuit alors que je ne trouvais pas le sommeil, de débarquer chez elle, ou à son bureau pour m'effondrer dans ses bras.

Sans son regard sur moi, la prouesse la plus exceptionnelle m'apparaissait banale, et cette petite révolution institutionnelle à laquelle j'avais participé, insignifiante. Chacune des phrases que j'ai prononcées, chaque idée que j'ai développée, étaient pour elle, soumises inconsciemment à sa lecture, et à l'idée qu'elle se ferait de moi à travers elles.

J'avais peur qu'elle haïsse l'homme au centre de tous les médias que j'étais devenu malgré moi. Je redoutais son jugement à l'aune de ma soudaine responsabilité. Cette crainte enfla mon cœur dès ses premiers mots :

- Je ne te dérange pas ?

J'étais précisément en train de penser à elle. En réalité, elle aurait pu m'appeler n'importe quand et j'aurais pu dire la même chose.

- Pas du tout, je remets à jour de la paperasse, je vais reprendre doucement le boulot. C'est la rentrée universitaire, tu sais...
- J'y ai pensé, mais j'ai cru que tu ne remettrais pas les pieds à l'université.
- Ah bon ? Et pourquoi ça ? C'est quand même mon métier. Le seul que j'exerce. Et par-dessus tout, celui que j'aime.
- Je pense que je suis prête...

Elle ne m'écoutait pas, en fait. Cette façon de changer de sujet soudainement, entre mille, je la reconnaisais.

- Prête à quoi ?
- À te revoir... Je crois... Enfin, seulement si tu le veux bien. Tu as sans doute autre chose à faire, tes cours à préparer...
- Tu parles, les cours sont les mêmes d'une année à l'autre, et puis, ça peut encore attendre quelques jours...

Je mentais : j'avais décidé de revoir tous mes cours pour les mettre à jour en fonction des directions nouvelles que prenaient la démocratie et l'économie. Je me rendais compte par ailleurs en feuilletant mes anciennes fiches que j'étais parmi ceux qui laissaient entendre que l'élection était l'un des piliers de la dé-

mocratie. Ce système que je critiquais si vertement dans mes articles, je l'entretenais par ailleurs, en ma qualité de professeur.

J'avais énormément de travail, et très peu de temps avant la rentrée, mais il n'était pas question de reculer ce rendez-vous.

- Je peux me libérer ce soir, si tu veux. J'aurai sans doute terminé...
- Tu m'invites ?
- Au restaurant ?
- Non ! Dans ta... garçonnière.
- Comme tu voudras. Laisse-moi le temps de donner un tout petit coup de balai...

J'avais étalé tous mes cours par terre, en de vagues piles par niveau, et j'étais en train de trier les ouvrages de référence qui évoquaient la démocratie athénienne afin de jeter les autres. Un tas de vêtements sales bloquait la porte de la salle de bain où je n'avais pas mis les pieds depuis avant-hier. En caleçon devant mon ordinateur, le téléphone à la main, j'évaluais le degré d'urgence au pied levé, en regardant ma montre : seize heures.

- Disons vers vingt heures ?
- C'est noté.

Sitôt raccroché, j'ai sauté de mon siège pour évacuer le linge sale. J'ai fait tourner une lessive sans me soucier de trier le blanc de la couleur, en mettant le programme le plus long du monde, pour qu'il trempe jusqu'au lendemain sans plus m'importuner.

J'ai rassemblé mes cours à la hâte, détruisant le peu d'ordre que j'avais réussi à donner à l'ensemble, et j'ai rangé mes livres dans le placard à balais, faute de mieux.

Pendant que le lave-linge ronronnait à côté de moi, j'ai pris une douche vigoureuse et utilisé la moitié d'un savon. Les yeux pleins de mousse, j'ai confondu l'après-rasage avec le shampooing et m'en suis versé une bonne lampée sur le crâne. J'ai dû ouvrir toutes les fenêtres et shampooiner mes cheveux plusieurs fois pour venir à bout de l'odeur marine du flacon bleu.

J'ai dressé une jolie nappe-taie d'oreiller pour cacher les immondes tâches d'encre qui auréolaient la table du salon suite à mon intervention sur une cartouche d'imprimante, et j'y ai posé délicatement deux verres à moutarde « pokémon » et deux assiettes dépareillées qui, au moins, paraissaient propres. L'une d'elle était ébréchée, je me suis promis de me garder cette place.

Dix-neuf heures. Il était temps de s'inquiéter du menu. Dans le placard de la cuisine : rien. Une boîte d'ananas au jus traînait là depuis mon arrivée. Je déteste l'ananas. Quelques vieux paquets de pâtes entamés : coquillettes, spaghettis, tagliatelles. Dans des quantités insuffisantes pour deux personnes, évidemment, sauf à mélanger.

J'ai ouvert le congélateur : que des glaces ! Ou presque : une barquette de lardons fumés et une sorte de poisson surgelé cuisiné en sauce qui ne m'inspirait pas plus que ça, en plus d'être de toute évidence beaucoup trop petit pour deux.

Je me suis rabattu sur l'assortiment de pâtes, en me souvenant de cette boîte de concentré de tomates qui remplaçait le pied disparu de mon réveil-matin. Je tenais ledit réveil dans ma main droite, et le concentré de tomates dans ma main gauche,

quand la sonnette de la porte d'entrée a retenti. Dix-neuf heures trente.

Je me suis regardé dans le miroir de l'entrée avant d'ouvrir la porte, et je me suis dit que j'étais bien trop âgé pour stresser d'un premier rendez-vous.

Du bout de mes doigts, j'ai tiré la porte et j'ai instantanément reconnu...

- Ludivine ?

- Bonsoir. Je ne te... Je ne vous dérange pas ?

J'ai regardé ma montre dans l'espoir de persuader le temps de s'arrêter, et j'ai bredouillé :

- Pas du tout... Entre... Entrez !
- Je m'excuse de ne pas m'être annoncée, mais j'étais de passage dans le coin, et...
- Ça ne fait rien, ça ne fait rien... Entrez !
- J'ai trouvé ton... votre adresse sur internet.
- Ça ne fait rien, répétais-je bêtement sans même l'écouter, en me demandant comment j'allais pouvoir la mettre à la porte poliment.

En réalité, ce n'était pas tant sa présence, que le moment qu'elle avait choisi pour débarquer, qui me dérangeait. Avec le temps, je m'étais fait une raison sur ma conduite, et j'avais même prévu de la recontacter pour m'en excuser auprès d'elle.

Mon emploi du temps ne m'avait malheureusement pas permis de mener à bien ce projet.

Elle a pénétré dans le salon, et a compris que j'attendais quelqu'un ce qui l'a visiblement troublée. Pendant un instant, elle a fait demi-tour, et j'ai cru qu'elle allait partir en courant. Mais, par respect pour ce qu'elle avait fait pour moi, et malgré les risques que je prenais, je l'ai invitée à rester.

- Vous savez, je voulais vous appeler... ai-je commencé.
- Ils disent tous un peu ça...
- Oh non, mais pas pour ce que vous croyez... Je voulais vous remercier pour avoir facilité mon évvasion, surtout.
- Surtout ?
- Pas « surtout », « c'est tout », voulais-je dire. Enfin, vous me comprenez...
- Le reste n'a pas compté pour vous ?
- Écoutez, je ne sais pas bien si c'est le moment pour parler de ça...

Ce n'était évidemment pas le moment, l'heure tournait, l'eau bouillait à vide dans la casserole, et Lydie pouvait arriver d'une minute à l'autre et constater que j'étais avec la seule autre femme que j'ai connue.

Elle semblait affectée par mes propos, au bord des larmes et mon impatience se mélangeait à la pitié de la voir ainsi désappointée.

Elle s'est assise sur le sofa, en face de l'assiette ébréchée, et s'est dissimulé le visage derrière un mouchoir blanc immaculé.

J'ai vérifié d'un œil le feu sous la casserole et alors que je m'en approchais pour décider de l'arrêter ou au contraire d'y verser mon assortiment de pâtes, la sonnette a retenti à nouveau.

Dans la panique, j'ai ouvert le placard à balais comme si j'allais pouvoir y dissimuler une maîtresse. Cela n'a eu pour effet que de faire tomber une pile de livres à mes pieds.

Désespéré, je suis allé ouvrir la porte, en commençant à improviser une excuse forcément débile.

Lydie était là, plus rayonnante que jamais, dans une robe transparente qui laissait entrevoir ses jambes à la lueur d'un soir de septembre dans une cage d'escalier tournée plein ouest.

À son bras, un homme souriant et moustachu s'apprêtait à entrer avec elle.

- Nous ne sommes pas trop en avance ?
- Pas du tout, entrez.

Je me suis retourné, les yeux vraisemblablement exorbités et les bras ballants. J'en avais presque oublié Ludivine et son mouchoir.

L'eau n'en finissait plus de bouillir pour rien et de toute façon, je n'avais pas assez à manger pour quatre, me disais-je, comme si cela pouvait avoir une foutue importance en un pareil moment. J'ai lâché prise et j'ai assisté à la suite comme un spectateur impuissant.

- Tiens, mais tu ne m'as pas dit que nous n'étions pas seuls, a commencé Lydie.
- Hum... C'est juste : je te présente Ludivine. Une amie.
- C'est joli « Ludivine ».
- Merci, a dit l'autre, en sortant la tête de son mouchoir.

Là, il y a eu un interminable blanc.

- Ça sent bizarre, non ? a poursuivi Lydie pendant que son affreux restait muet derrière sa moustache.
- C'est l'après-rasage qui s'est renversé dans la salle de bain...
- Ça sent drôlement le brûlé pour du parfum. Vous ne trouvez pas Ludivine ?

J'ai couru vers la casserole qui était devenue noire comme la moustache du moustachu, pendant que j'étais devenu blanc, comme l'assiette ébréchée. Tenant la casserole carbonisée à la main, je me suis excusé :

- Bon, ben pour les pâtes, c'est raté, il va falloir trouver un plan B...
- Et puis les spaghettis, c'est déjà ce que tu m'as fait la dernière fois, a lancé Ludivine avec un sourire espiègle.

Je suis resté bouche bée alors que tous trois me regardaient en souriant à travers le cadre de la porte de la cuisine, comme si tout était normal.

Lydie a repris la parole :

- Au fait, je ne t'ai pas présenté Sylvain ?
- Sylvain ? Ah oui, tiens, je ne l'avais pas vu, ai-je dit bêtement.

- C'est le fiancé de Ludivine.
- Le fiancé de Ludivine, oui bien sûr, ai-je répété sans comprendre.
- Je voulais un peu me venger.
- Te venger...
- Et tester aussi tes réactions.
- Me tester...
- Apparemment tu as passé le test. N'est-ce pas Ludivine ?
- Sans aucun problème, a-t-elle répondu, en rangeant son mouchoir.
- Mais quel test ? ai-je dit en me réveillant enfin.

Lydie m'a alors tout expliqué : Ludivine l'a contactée il y a quelques semaines pour obtenir mon adresse. J'avais semble-t-il marmonné celle de ma femme, inconsciemment, pendant mon sommeil ce qui lui avait permis de la retrouver. Elle lui a raconté les circonstances dans lesquelles nous avons passé une nuit ensemble. Alors, pour se venger toutes les deux gentiment de moi, elles ont monté cette petite comédie, avec l'aide de Sylvain, que Ludivine a rencontré peu de temps après mon évasion.

Nous sommes allés manger au restaurant ensemble, tous les quatre, en rejouant plusieurs fois la scène et en exprimant nos ressentis. Le fou rire de Ludivine camouflé en sanglot dans son mouchoir, mes propos incohérents et la casserole qui brûle. C'était une des soirées les plus agréables depuis longtemps pour ma part.

Lydie a posé sa main sur ma cuisse. Nous avons échangé bien des regards lourds de sens et de pensées légères. J'ai réglé la note, avec une monnaie qui n'existait pas il y a deux mois, et nous sommes rentrés à la maison.

J'avais le sentiment, cette fois, que plus rien de grave ne pouvait nous arriver.

REMERCIEMENTS

Ce roman a été écrit du 12 novembre 2010 au 8 septembre 2011 sur fond de manifestations d'indignés, de crise financière et de campagne présidentielle.

Il s'inspire des travaux de plusieurs blogueurs ou internautes activistes qui ont éveillé ma conscience sur des sujets aussi divers que la justice, la création monétaire, la démocratie réelle, la politique, les réseaux sociaux, les libertés individuelles, l'écologie... Je salue parmi eux :

Etienne Chouard, Maître Eolas, Galuel, Stanjourdan, Tristan Nitot, Paul Jorion, Martin Vidberg... et j'en oublie sans doute.

Le moteur qui me permet d'écrire est alimenté par les félicitations et les critiques des lecteurs de mon blog et de mes autres romans, les messages de sympathie ou les désaccords de mes amis, de mes collègues... Je tenais à remercier particulièrement à ce sujet :

FilGB, Stef, Marzi, Ralph, Gaille, Bob, Steh, Bertrand, Pierre, Nora, Peter Lhoste, Jeff Renault, Gcastevert, ...

Je tiens debout grâce à l'attention et la patience de ma famille, mon épouse et mes trois numéros. Merci à eux.

Merci également aux correcteurs : Benjamin et Nelly. S'il reste des fautes, ce n'est plus de la mienne !

J'espère avoir aiguisé votre curiosité sur les sujets abordés dans ce roman sans prétention. C'est son seul but.

Merci à vous.

Photo de couverture :

decade_null (<http://moblog.net/barabbas/>)

<http://merome.net>

